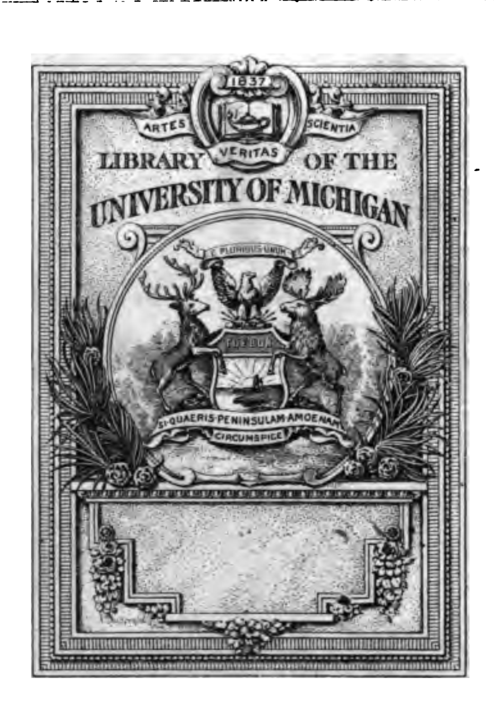
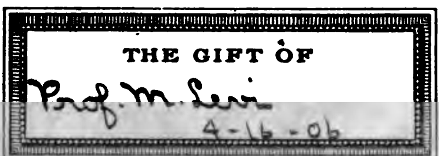



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


THE GIFT OF
Prof. M. Levi
4-16-06

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Trente exemplaires numérotés à la presse, sur papier de Hollande.

LE MÉNAGE

DU

PASTEUR NAUDIÉ

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE, PARIS

OUVRAGES DE M. ÉDOUARD ROD

ROMANS

La Course à la mort.
Le Sens de la vie.
Les Trois Cœurs.
Le Sacrifice.
La Vie privée de Michel Tessier.
La Seconde vie de Michel Teissier.
Le Silence.
Les Roches blanches.
Dernier refuge.
Là-Haut.

NOUVELLES

Scènes de la vie cosmopolite.
Scènes de la vie suisse.
Nouvelles romandes.

CRITIQUE

Études sur le dix-neuvième siècle : Giacomo Leopardi, etc.
Les Idées morales du temps présent.
Essai sur Gœthe.
Stendhal.

THÉATRE

Michel Teissier, pièce en trois actes.

9048. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

ÉDOUARD ROD

LE MÉNAGE

DU

PASTEUR NAUDIÉ

QUATRIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1898

A MON AMI

ALBERT BONNARD

LE MÉNAGE

DU

PASTEUR NAUDIÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

Tout grelottant dans le crépuscule de ce froid matin d'avril, M. Naudié déposa sa petite valise sur la banquette d'un coupé de deuxième classe; puis il se mit à marcher à grands pas sur le quai de départ, en tapant des pieds pour se réchauffer. Comme il faisait cette remarque, que la gare de La Rochelle, incommode, trop petite, toujours noire, aurait grand besoin d'être reconstruite, il s'entendit appeler par son nom.

— Ah! monsieur Defos! répondit-il en saluant.

Les deux hommes se serrèrent la main. M. Naudié, grand, plutôt mince, les épaules étroites, frissonnait dans un pardessus assez chaud pour le doux climat

charentais, mais non pour une nuit de chemin de fer. L'autre, haut en couleurs, les joues épaisses, avec une carrure imposante, du ventre, des favoris, un profil volontaire au nez fort et busqué, s'épanouissait dans une fourrure somptueuse et posait sur le trottoir de larges pieds possessifs, des pieds sûrs d'être partout chez eux.

— Vous allez donc en voyage, monsieur le pasteur? demanda-t-il.

— Oui, répondit M. Naudié, je vais à Montauban.

Il ajouta tout de suite, en se redressant avec un geste d'involontaire fierté :

— La Faculté célèbre demain le cinquantième anniversaire de l'entrée de mon père dans l'enseignement !

— Ah ! oui, dit M. Defos, j'ai lu cela dans *le Signal*. Ce sera un beau jour pour votre famille, monsieur Naudié; pour nous aussi, pour nous tous, car votre père est une de nos gloires. Sans doute, vous resterez quelques jours avec lui ?

— Bien peu; il faut que je sois rentré dimanche, pour mon sermon.

— Je me proposais justement, monsieur le pasteur, de vous écrire pour vous demander de venir dîner un de ces jours chez nous, sans cérémonie, en famille. Est-ce que mardi vous conviendrait, par exemple?

Cettte invitation surprit M. Naudié, car, en douze ans de séjour à La Rochelle, il n'avait pas dîné plus

de quatre ou cinq fois chez M. Defos, et toujours dans des circonstances telles que le passage d'un missionnaire ou la réunion du Synode officieux. Il accepta en remerciant, et reprit, d'une voix incertaine, comme s'il hésitait à interroger un personnage aussi important que son interlocuteur :

— Je crois que vous avez en ce moment toute votre famille auprès de vous, monsieur ?

— Oui, répondit M. Defos, mon second fils est en vacances : nous le garderons une quinzaine. Vous savez que ma nièce est aussi avec nous depuis quelque temps déjà ?

— En effet, j'ai rencontré plusieurs fois Mlle Defos chez des malades ou dans les comités de nos œuvres. Cela fait plaisir de voir une jeune fille si sérieuse, si résolue à faire le bien.

Pendant que le pasteur parlait ainsi, l'œil sagace et dur de M. Defos l'observait avec une attention presque blessante, comme s'il eût cherché quelque arrière-pensée par delà ses paroles. Mais M. Naudié exprimait avec simplicité une approbation évidemment sincère. M. Defos ne lut dans ses yeux rien de plus que ce que disait sa bouche.

— Oui, oui, fit-il assez sèchement ; il faut bien qu'elle s'occupe.

Des employés fermaient déjà les portières. Les deux hommes durent se séparer, l'un, pour monter dans un coupé de première classe qui portait la plaque « Réservé », l'autre pour s'installer dans un

compartiment où se trouvaient déjà quatre autres voyageurs. Presque aussitôt le train partit. Hors de la gare, un peu d'aube jaunâtre filtra par les vitres que ternissait la buée. M. Naudié se pelotonna dans son coin, en se demandant pour quelle incompréhensible raison M. Defos venait de l'inviter ainsi. Sûrement, il y en avait une : car M. Defos ne faisait jamais rien sans savoir pourquoi.

C'était, en effet, un homme considérable, autant par sa fortune que par sa situation de famille et par son ascendant personnel. Son nom — qui apparaît pour la première fois dans les registres protestants de 1616 — revenait à plusieurs reprises dans l'histoire de La Rochelle. Il descendait de ce David Defos que mentionne si souvent le « Journal » de Mervault : un des échevins de l'an 1627, qui fut chargé par ses concitoyens de plusieurs missions importantes au début du siège, perdit leur confiance pour avoir mis trop peu de zèle à poursuivre l'instruction ouverte contre l'assesseur Raphaël Colin, la regagna plus tard, et sut haranguer en leur nom, avec une fière dignité, la reine Anne d'Autriche, lorsqu'elle vint visiter la cité vaincue et dépeuplée. Les persécutions qui précédèrent la révocation de l'Édit de Nantes ne chassèrent point les Defos de la ville : car on retrouve leur nom parmi ceux des jeunes Rochelais qui, pendant la guerre de Hollande, servirent avec éclat sous les ordres d'un chef de leur foi, plus tard renégat, le baron de Chatelaillon.

Armateurs au dix-huitième siècle, engagés dans quelques-unes de ces entreprises qui faillirent établir alors la puissance coloniale de la France, les Defos furent à peu près ruinés par la Révolution : en 1789, pendant que l'Assemblée nationale préparait la nouvelle division du pays en départements, l'un d'entre eux se fit l'interprète du vieil esprit particulariste de La Rochelle en publiant un « Mémoire sur les origines, l'histoire et les intérêts de la province de l'Aunis », pour protester contre la réunion de l'Aunis à la Saintonge. Lorsque la paix publique fut rétablie, ils retrouvèrent l'esprit entreprenant de leurs ancêtres marins et commerçants : leur maison de « Bois et Charbons », fondée dans les premières années de la Restauration, leur rendit bientôt l'ancienne prospérité. C'est cette importante maison que M. Georges Defos, chef actuel de la famille, dirigeait avec succès. En même temps, membre du Consistoire et président de plusieurs comités, il consacrait une part de son temps au soin des affaires de l'Église réformée : négociant habile, énergique à la fois et rusé dans la bataille des intérêts, il était en même temps un chrétien convaincu. Sa foi très sincère ne l'empêchait point de tenir au siècle, car Dieu a livré le monde aux hommes de volonté. D'esprit juste et calculateur, de caractère sec et droit, il eût été incapable de causer à qui que ce fût le tort le plus léger, surtout à son bénéfice. Au lieu de se combattre comme il arrive le plus souvent, sa con-

science scrupuleuse et son âme égoïste se prêtaient un appui réciproque. Comme chef de famille, il était rigide, autoritaire, inflexible et maussade, mais en même temps bienveillant à sa manière, respectueux du droit de chacun, prêt à tous les dévouements pour l'intérêt commun. Comme patron, sa sévérité rigoureuse ne l'empêchait pas de veiller au bien de ses employés : en échange des sacrifices qu'il faisait volontiers pour améliorer leurs logements, leur nourriture, les conditions de leur vieillesse, il exigeait d'eux tout leur effort, une stricte régularité dans l'accomplissement de leur tâche, et même des convictions religieuses; car la foi entrait dans son économie, machine comme une autre, indispensable à l'outillage complet d'une bonne maison. Dieu apparaissait au haut de son système comme une sorte de magistrat supérieur. On lui doit, pensait-il, une part de son activité à peu près égale à celle qu'un bon citoyen doit à l'État : il était donc membre du Consistoire comme il était membre du Conseil général, comme il eût été député si les électeurs de son département l'eussent permis. Nul n'aurait pu concilier avec une équité plus rigoureuse les droits du siècle et ceux de l'au-delà, rendant, après avoir pesé les proportions dans une balance infaillible, à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César, peut-être même — car les temps nouveaux ont des exigences nouvelles — à Mammon ce qui est à Mammon.

En réfléchissant à l'invitation de M. Defos, M. Naudié finit par conclure qu'elle se rattachait aux fêtes de Montauban, qu'il la devait au reflet que la gloire paternelle répandait sur lui ; et cette explication lui inspira, non, certes, la moindre amertume, mais un léger dédain pour l'homme qu'il venait de quitter. Puis, bercé par le mouvement du train, sa pensée se fixa sur des sujets d'un intérêt pour lui plus immédiat : sur son père qu'il n'avait pas vu depuis trois ans ; sur ses frères dispersés par le monde ; sur ses enfants qui le préoccupaient sans cesse.

En huit ans de mariage, M. Siméon Naudié avait eu six enfants — les deux premiers accueillis avec joie, les deux suivants avec un commencement d'inquiétude, les deux autres avec résignation. La mère, douce femme, toujours gaie, ferme devant les difficultés de la vie et confiante en Dieu, lui épargnait sans même en avoir l'air les soucis d'un gros ménage au budget modique. Quand ils s'inquiétaient de l'avenir, ils se réconfortaient l'un l'autre en songeant aux bénédictions promises aux familles nombreuses. Dieu n'a-t-il pas dit : « Croissez et multipliez » ? Il prend soin des oiseaux des champs. Il a fait pleuvoir la manne sur les enfants d'Israël... En attendant la manne, Mme Naudié trouvait moyen de pourvoir aux repas en renouvelant de temps en temps le miracle des pains et des poissons, aux vêtements, aux chaussures, au nécessaire. Mais, une année, le croup s'abattit sur la nichée : trois furent

atteints ; deux moururent. Mme Naudié était enceinte pour la septième fois : une fausse couche l'emporta. Naudié resta donc seul avec ses quatre enfants, brisé par cette suite tragique d'émotions. Les difficultés avec lesquelles il se trouva d'emblée aux prises ne lui permirent point de s'abandonner à sa douleur : il la supporta simplement, avec ce courage paisible qu'inspire la foi sincère, avec cette haute et sereine résignation dont les vrais chrétiens donnent quelquefois l'exemple. Personne ne soupçonna — telles furent la dignité et la discrétion de son attitude — la somme d'énergie qu'il avait dû dépenser dès le premier moment et qu'il lui fallut ensuite fournir comme un tribut douloureux de mois en mois et d'année en année, car chaque jour lui ramenait son cortège de soucis.

Justement, ce jour-là, il en avait un nouveau, frais de la veille. Abraham, son unique garçon, un gamin de treize ans, vigoureux, fainéant, vagabond et fantasque, avait failli être chassé du lycée, à cause d'un mauvais livre prêté à ses camarades. Des supplications pressantes parvinrent à changer en temporaire l'expulsion définitive prononcée d'abord contre le coupable. Mais M. Naudié entendait encore la voix irritée du proviseur longtemps inflexible, invoquant la salubrité de la classe, et sa conscience lui reprochait les mauvais arguments par lesquels il avait répondu : l'avenir de l'enfant compromis, sa honte rejaillissant sur sa famille, le scandale d'au-

tant plus grave qu'il s'agissait du fils d'un pasteur. Cette dernière raison l'avait emporté. M. Naudié, pourtant, la reconnaissait détestable. — Hé quoi ! songeait-il, coupable de la même faute, le fils du drapier voisin aurait trouvé inflexible la justice de l'école, tandis qu'elle a cédé par égard pour ma carrière : cela n'est point équitable, et c'est dangereux. J'aurais dû laisser s'accomplir l'arrêt mérité. Mais alors, qu'eussé-je fait d'Abraham? que serait-il devenu? — Il tâchait de s'absoudre du léger abus d'influence qu'il avait ainsi commis, et n'y parvenait qu'en invoquant l'excuse de tous ses embarras de veuf sans fortune, de père surchargé d'occupations. Enfoncé dans ces réflexions pénibles, il ne prêta nulle attention au jour qui naissait sur les plaines de la Saintonge. Ce fut seulement à l'arrivée à Rochefort qu'il les secoua. Ses compagnons descendirent. Il examina les voyageurs massés sur le quai de départ, et reconnut bientôt la forte carrure, l'air obstinément jeune, la belle barbe acajou de son frère Guillaume, qu'il appela d'un signe.

Guillaume Naudié, l'aîné de la nombreuse famille, en était aussi, comme disait son père, le « fruit sec ». Changeant comme un nuage, fantaisiste, imaginatif, bohème, il avait commencé des études de droit, puis de médecine, s'était essayé dans les lettres et avait fini, après quelques folies de jeunesse, par échouer dans l'administration des douanes. Depuis trois ans, il habitait Rochefort avec l'armée mobile des fonc-

tionnaires civils ou militaires. Sceptique, frondeur à l'occasion, il voyait peu sa famille, sauf Siméon, chez lequel il venait de temps en temps passer un dimanche. Il s'amusait alors à saper à grands coups la théologie, tout heureux quand sa dialectique abattait celle du pasteur.

Guillaume s'assit en face de son frère, et s'informa d'abord des enfants. Le récit de la faute d'Abraham, au lieu de l'indigner, ne lui arracha qu'une exclamation indulgente :

— Ah! le garnement!

— Je crois d'ailleurs, expliqua Siméon, que ce n'était qu'étourderie. Abraham n'est point un méchant garçon. Mais il me désespère par sa paresse, par sa facilité à suivre les mauvais exemples, par son goût désordonné pour le vagabondage. Dès qu'on cesse de le surveiller, il file sur le port, joue ou se bat avec les gamins, et rentre déchiré. Même, à plusieurs reprises, il est parti dans des barques de pêcheurs, sans s'inquiéter de notre souci. Les reproches ni les punitions n'y font rien.

— Il finira peut-être matelot, dit Guillaume; c'est un métier qui en vaut un autre.

Au lieu de relever le paradoxe, M. Naudié se mit à faire l'éloge d'Esther, sa fille aînée : une sage ménagère de quinze ans, laborieuse, économe, dévouée, qui dirigeait la maison comme une femme et ne semblait vivre que pour aider les siens.

— Une telle enfant, dit-il, est une grande bénédiction.

— Sans doute, répliqua Guillaume, mais peut-être qu'elle voudrait un peu de bonheur, elle aussi.

— Elle a celui qu'elle donne : n'est-ce pas le meilleur?

— On jette avec plaisir ses miettes aux oiseaux; c'est quand on a fini de manger son pain!

De nouveau, Siméon laissa passer la boutade. Puis la conversation tomba sur la fête du lendemain, qui allait réunir quelques-uns au moins des membres dispersés de la famille.

— Lesquels de nous allons-nous revoir? demanda Guillaume; le sais-tu?

— Marcel, d'abord, puisqu'il est en Europe.

— Alors, dit Guillaume, gare les histoires de ses conversions chez les Bassoutos.

— Notre frère est un bon serviteur de la bonne cause, répliqua Siméon. Je ne pense jamais à lui sans admirer son courage, son dévouement.

— Moi, tu sais, je suis pour qu'on laisse aux sauvages leurs fétiches. Liberté pour tous. Et Paul, à propos?

— Oh! lui! exclama Siméon sans s'expliquer davantage.

En celui-ci, le vieux sang huguenot coulait avec une âcreté fanatique. Dès l'enfance, il inclinait vers une sorte de mysticisme passionné et maladif : à

sept ans, on le vit un jour s'arrêter sur une place en agitant les bras « pour s'envoler au ciel, expliqua-t-il, vers le Sauveur ». Étudiant à Montauban, comme ses frères, puis à Paris, il s'indigna contre les velléités libérales du protestantisme. Avant sa consécration, il rompit brusquement avec l'Église officielle pour se mettre au service d'un de ces comités d'évangélisation dont la propagande s'exerce souvent avec plus de zèle que de discrétion; et depuis plusieurs années, il évangélisait l'Auvergne, recourant à tous les moyens pour gagner des âmes, guérissant par la prière, distribuant des secours aux néophytes, troublant parfois la paix des villages, hué souvent, battu quelquefois, allant toujours.

— Vois-tu comme tu es inconséquent, dit Guillaume, tu approuves Marcel et tu blâmes Paul... Oh! tu le blâmes, ne dis pas non!... Cependant, ils font la même besogne.

— Permets, répondit vivement Siméon, il y a un abîme. D'ailleurs, quoi que tu en penses, je ne blâme pas Paul : je sais qu'il a des intentions excellentes.

— Non, non, riposta Guillaume, il n'a pas de bonnes intentions. Il n'a que de l'orgueil. Un orgueil démesuré : l'orgueil de valoir mieux que le commun des fidèles, l'orgueil d'être seul à comprendre les desseins de Dieu, de le représenter, de le mêler à toutes ses affaires, de parler et de

damner en son nom — de damner surtout. Je n'oublierai jamais une homélie qu'il me fit un jour. Il me dit en paroles textuelles : « Nous autres enfants de Dieu, qui avons été choisis et mis à part... » — L'imbécile !...

Au fond, Siméon pensait comme son frère aîné; mais il n'osait l'approuver par crainte de flatter son incroyance. Il se remit donc à lui communiquer les nouvelles qu'il savait de leurs autres frères. Jacques, l'avant-dernier, précepteur en Russie, ne viendrait sûrement pas, ni Auguste, le cadet, parti pour l'Afrique du Sud, où il était richement établi. Quant aux sœurs, l'une, Louise, mariée à un clergyman écossais, se trouvait retenue par son mari; l'autre, Sophie, institutrice en Amérique, ne pouvait faire le long et coûteux voyage.

— Nous en serons réduits à notre pauvre Antigone ! dit Guillaume.

Ils appelaient ainsi leur sœur aînée, Angélique, une touchante créature, grisonnante et flétrie, instruite et patiente, très douce, ferme pourtant, sacrifiée tout entière au grand vieillard qu'elle soignait comme un enfant en subissant ses humeurs despotiques, qu'elle conduisait en respectant ses caprices, dont elle était à la fois la gouvernante, le secrétaire, la garde-malade; un de ces êtres admirables, créés pour le dévouement, si bons qu'on ne s'aperçoit pas même de leur bonté, si nécessaires qu'on compte pour rien leurs services — pareils à

ces fleurs invisibles dont le parfum embaume l'air des champs.

Les deux frères continuèrent à converser ainsi jusqu'à Bordeaux, où le changement de train détourna le cours de leurs pensées. Lorsque après une courte attente ils se retrouvèrent sur la ligne du Midi, ils étaient enclins à causer plus gaiement. Sur le paysage plat et fertile, le soleil versait sa lumière joyeuse, contrariée à peine par de fines vapeurs qui se disloquaient haut dans le ciel. Plus ou moins rapprochées, de légères collines apparurent des deux côtés de l'horizon, estompées en lignes bleuâtres, couronnées d'arbres qui se profilaient nettement ou gardées par des escouades d'ifs ou de cyprès. Des villages passèrent, très anciens, leurs maisons aux murs lézardés groupées autour d'une église à créneaux qui semblait avancer sur elles ses contreforts comme des bras protecteurs; ou bien, c'était quelque tour chargée d'années, une ruine aux pierres disjointes où s'agrippaient les racines d'un lierre toujours jeune autour de leur vétusté. Des peupliers ou des saules surveillaient le cours lent des rivières : ceux-là penchés en d'étranges attitudes, leurs longues tiges baguettées de fines ramures verdissantes; ceux-ci rabougris, leurs pousses tondues, pareils à des poings fermés, furieux ou impuissants.

A mesure qu'avançait leur voyage au milieu des paysages de plus en plus familiers, les deux Naudié

se laissaient gagner par ce bien-être indéfinissable qu'on éprouve à retrouver le pays d'où l'on est issu, le coin de terre auquel nous attachent les liens solides de la naissance, des origines lointaines, de l'antique hérédité du sang et de la race. Ce sentiment devint plus vif encore, plus attendri, quand ils reconnurent le Tarn, dont les flots avaient jadis emporté leurs premiers rêves, qui serpentait comme au temps de leur jeunesse à travers la plaine verte du vert des pousses nouvelles ou grise du gris des jachères, semée de maisons brunes, de jardins d'où jaillissait la floraison des pêchers, de vignes qui, sans un bourgeon, prolongeaient dans la fête du printemps le recueillement de l'hiver comme pour mieux absorber les sucs nourriciers du sol. Ramenés ensemble aux mêmes sources par un même instinct, ils se mirent à égrener le chapelet de leurs souvenirs. Ils se retrouvaient petits : une invisible main compatissante soulevait le fardeau dont la vie avait chargé leurs épaules, pour qu'en cet instant béni du revoir ils pussent respirer avec des poumons plus libres l'air léger dont ils reconnaissaient la saveur.

— Te rappelles-tu, Guillaume, quand j'allais à la pêche, là-bas, près du moulin des Albacèdes?

— Parbleu, tu ne prenais jamais rien!

— Mais un jour, cette truite..., cette truite de deux livres!

— Et la théorie de la gourmandise que nous

fit papa, en la mangeant de son bel appétit! C'était plus clair que ses cours, qu'en dis-tu?

— Oh! ses cours! Ils me donnaient autant de peine que l'algèbre. Heureusement qu'Angélique était là pour nous les expliquer!

— Et les cours des autres, mon cher!... Moi, tout ce que je me rappelle de la Faculté, c'est cette inscription que je découvris un jour dans les combles : « Il tarde tant à la sœur Claire de quitter le couvent que... » Voilà qui parlait à notre imagination!

— Pourtant, soupira Siméon, avons-nous jamais eu rien de meilleur que ces belles années-là?

Pendant qu'ils devisaient ainsi, la ville approchait, la vieille ville austère aux murailles de briques, brunies par les siècles, plantées fortement dans le sol, avec la tour sombre de son beffroi d'où s'envolent les heures au son lugubre; avec ses clochers martelés par les boulets catholiques; avec ses souvenirs de sièges et de batailles et son air de défiance, son air d'attendre toujours une armée ennemie, et de la braver, et de garder contre elle sa ceinture intacte. Les deux frères, qui de longtemps ne l'avaient revue, la saluèrent avec émotion, sans plus rien dire. Puis, comme ils se penchaient à la portière, ils reconnurent sur le quai, les attendant, leur père, droit sous le poids des soixante-quinze années que supportait son dos robuste, magnifique avec sa longue barbe blanche de pa-

triarche et la beauté grave de son profil qui rappelait celui des vieillards pensifs de Vinci. A sa gauche, dans la pose attentive dont elle était coutumière, Angélique souriait de tous les traits de son doux visage flétri. A sa droite, Marcel paraissait sa copie un peu réduite, avec la même barbe moins forte, d'un blond ardent, le teint brûlé par le soleil des tropiques. Paul, l'évangéliste, dont la présence étonna les arrivants, se tenait à trois pas de leur petit groupe, volontairement isolé : il semblait d'une autre espèce, avec son corps fluet, ses joues émaciées, ses traits anguleux, son menton rasé, carré, proéminent, son bec d'oiseau nocturne. Ils s'interpellèrent tous, ils s'embrassèrent, excepté Paul dont les lèvres minces se desserrèrent à peine pour la bienvenue, ils échangèrent mille propos à bâtons rompus. Des passants les saluèrent. Ils reconnurent des visages d'autrefois. Et, en sortant de la gare, Siméon s'écria, d'un ton d'écolier qui revient en vacances à la maison paternelle :

— Ah! qu'on est bien ici! Comme on se sent chez soi!

II

En effet, les Naudié, autant au moins que les Defos à La Rochelle, étaient chez eux à Montauban. Dès l'aube de la Réforme, leur nom apparaît dans les annales de la ville : un Naudié se trouvait parmi ces premiers adeptes de la foi nouvelle qui, après avoir caché longtemps leurs croyances rebelles, osèrent les manifester à l'enterrement d'un de leurs frères, le 13 janvier 1560, sous l'œil un peu effrayé, mais plutôt bienveillant, des consuls. A partir de cette date, il circule comme un fil rouge brodé sur la trame des événements dramatiques qui, pour la terrible cité toujours agitée, remplissent les deux siècles suivants : résolutions violentes, découragements, révoltes, soumissions passagères, héroïsme, exaltation, intrigues. Un des trois ministres qui osèrent recommander le parti de la résistance, quand aux approches de Montluc les capitaines ter-

rifiés ne parlaient que de soumission, s'appelait Jacques Naudié. Pendant le siège qui suivit, un autre Naudié reçut un commandement important, car on peut lire au quarante-neuvième folio de la *Chronique rimée de l'Affliction de Montauban* :

> ... Mais pour le bien public de toutes ces dizaines,
> Comme il fut advisé on a fait trois enseignes :
> L'une fut à Moncau, l'autre se gouvernoit
> Par Antoine de Jan, *Naudié* l'autre tenoit.

Un Naudié — peut-être le même — était consul, lorsque en 1593 il fallut répondre du meurtre des capitaines royaux retenus prisonniers par les bourgeois, indemniser leurs veuves, payer une forte amende. Un autre, qui prit part au siège de 1621, épousa ensuite Marthe Carnus, une héroïne de vingt-deux ans, qui encloua, sous l'œil de Louis XIII, un des canons du connétable de Luynes. Après la soumission de la ville et la défaite finale du parti protestant, les Naudié partagèrent le sort de leurs coreligionnaires, poursuivis et fidèles, avec des alternatives de vaillance et d'abattement. Leur registre de famille raconte un épisode bien caractéristique de ces lugubres années : en 1775, Jean Naudié logeait à discrétion quatre dragons. Ne pouvant plus satisfaire à leurs exigences, il alla demander grâce à l'intendant du roi.

— A une condition, répondit ce magistrat : vous

promettrez de vivre et de mourir dans la foi catholique.

— Je ne saurais, dit Jean Naudié.

— Pourquoi donc, puisque le roi l'ordonne?

— Si le sultan mettait chez moi vingt janissaires, monseigneur, je serais donc forcé de me faire Turc?

Au milieu du dix-huitième siècle, un Naudié fut « pasteur du désert » — comme on appelait alors ces malheureux qui erraient dans un monde pour eux sans asile, célébrant leur culte dans des cavernes ou dans des forêts, devant des fidèles traqués comme des bêtes dangereuses. Vers la même époque, une branche de la famille — la seule qui devait subsister — renonçant à ses traditions combatives, fit fortune dans la teinturerie, et se relâcha dans le bien-être : un de ces ancêtres regrette, dans son testament, d'être « tombé en cette lâcheté, comme les autres, d'avoir embrassé ou feint d'embrasser les cérémonies du culte catholique ». Trois générations plus tard, la ruine de l'industrie montalbanaise arrêta leur prospérité, en sorte qu'Abraham Naudié, dont l'enfance avait connu l'opulence, n'eut pour vivre que son modeste traitement de professeur à la Faculté de théologie, des rentes insignifiantes et sa maison de Villebourbon : une vieille maison donnant sur les quais du Tarn, largement construite sur les caves à arceaux où travaillaient autrefois les teinturiers disparus. Dans cette antique demeure aux vastes pièces

que décoraient de vieux meubles d'un très beau style, le théologien ne s'aperçut jamais de sa gêne relative : la vie entière de sa femme — morte une fois ses nombreux enfants élevés et dispersés — fut consacrée à lui en épargner la sensation ; celle de sa fille Angélique se consumait dans la même tâche ; quant à ses fils, dont l'existence fut souvent difficile, ils seraient morts de misère avant de lui parler de leurs embarras. Il put donc se développer librement et noblement, pareil à ces grands chênes qui croissent parfois isolés dans une clairière, entourés à distance de moindres rejetons ; et, pendant un tiers de siècle, il passa à juste titre pour une des grandes figures du protestantisme contemporain.

Penseur aux horizons enténébrés, mais qu'illuminaient souvent d'éclatantes inspirations, écrivain puissant, délivré des grisailles filandreuses du « style réfugié », capable d'exprimer sa pensée en images et en symboles, il a exercé sur ses contemporains une action incontestable, et, parmi ses nombreux ouvrages d'exégèse, d'histoire religieuse et de morale, plusieurs ont creusé leur sillon dans le monde. En vérité, Abraham Naudié fut un théologien unique en son genre : mystique, fervent, audacieux, indépendant, il n'abordait aucun sujet sans le soumettre au crible de sa critique raisonneuse, qui semblait d'abord triompher, puis battait en retraite dès que la foi vaincue claironnait un appel. Aussi, ses voltes inattendues, qui corres-

pondaient aux phases d'un véritable duel intérieur entre sa volonté de croire et sa liberté d'esprit, déconcertèrent souvent ses admirateurs les plus dévoués. Après son *Histoire de l'apôtre Pierre*, on le crut proche de Rome, et de vives inquiétudes agitèrent les hautes sphères de l'Église réformée; mais, dans une étude sur les *Humanistes chrétiens*, il se posa en champion zélé du rôle historique de la Réforme — attitude qu'il accentua plus tard dans sa retentissante *Réponse à Jean Janssen*. Entre temps, ses *Dialogues sur les questions actuelles* firent craindre qu'il ne tombât dans la libre pensée, que cependant il condamna violemment dans son *Essai sur la Foi*. Pendant bien des années, cette apparente instabilité lui valut d'âpres reproches; puis, quand, au bout de sa carrière, son œuvre apparut dans son ensemble, on s'aperçut enfin de sa robuste unité : avec ses contradictions passagères, ses retours, ses virements inattendus, ses audaces, ses timidités, elle formait un cercle complet, le vaste cercle où peut s'enfermer une pensée inquiète et riche, qui s'efforce vers la vérité sans reculer devant aucun obstacle, mais en reflétant les aspects changeants des choses. Seuls, les plus clairvoyants parmi ses lecteurs ou ses élèves reconnurent alors que, si ce dangereux périple l'avait ramené à son point de départ, c'est qu'il tenait au protestantisme par tradition plus que par conviction : le ciment d'un long passé le rivait aux croyances de ses ancêtres, malgré

les bonds de son imagination et les manœuvres hardies de sa logique.

Les colères, les querelles, les haines que cet homme de pensée avait soulevées au cours de sa longue carrière s'apaisèrent dans les belles fêtes qui en furent le couronnement. Entouré de ses collègues, de ses étudiants, des délégués des Facultés protestantes, de théologiens, de philosophes, Abraham Naudié s'épanouit sous une averse de discours, de télégrammes, d'adresses roulées dans des étuis de maroquin, de diplômes sur vélin qui le nommèrent docteur *honoris causa* ou professeur émérite dans une dizaine d'universités des deux mondes. Par moments, il semblait chanceler sous le poids de tant d'éloges officiels : l'émotion faisait trembler ses joues ou mouillait ses yeux. Puis il redressait sa haute taille, plongeait de son geste coutumier sa main dans les flots de sa longue barbe, souriait avec une imperceptible ironie : et ce sourire était, sans doute, la revanche de ses souvenirs qui lui rappelaient la violence des diatribes subies pour la recherche de la vérité.

Une longue journée de représentation ne lassa ni sa verdeur ni sa verve infatigables; le soir, après avoir fait honneur au banquet, il se leva, solide et vaillant, pour répondre enfin aux toasts, aux hommages, aux compliments. Jamais cérémonie universitaire n'entendit pareille improvisation. Avec ce mélange de hauteur et de bonhomie, de génie et de

simplicité, qui le caractérisait, Abraham Naudié raconta les efforts du siècle dont il avait été l'un des acteurs et l'un des témoins, dont sa propre vie était un épisode, que sa pensée avait fécondé; et ses admirateurs, ses amis, ses fils groupés autour de lui, crurent par moments assister, du haut d'un sommet où le vertige habite, aux manœuvres d'une immense armée éparse dans la plaine.

« ... Mes premiers souvenirs, dit-il, datent de la famine de 1817. Je fis alors ma première sottise : je crevai avec un couteau un blutoir dont on se servait chez nous pour tamiser le blé. C'était le temps où Louis XVIII se trompait sur les aspirations de son peuple et sur son rôle de monarque constitutionnel. Et dès lors, j'ai marché de sottise en sottise, avec le siècle qui marchait d'erreur en erreur... »

Elles défilèrent toutes, ces erreurs, avec les illusions, les espoirs, les attentes qui les préparèrent, les enthousiasmes qui les soutinrent, les déceptions et les repentirs de leurs cruels lendemains. On vit passer, évoqués en quelques mots qui leur rendaient la vie, les doctrinaires de la Restauration, les utopistes de 1848, les républicains du second Empire, les socialistes de la troisième République et ceux de l'Allemagne impériale, les rêveurs, les penseurs, les philosophes, les charlatans, les hommes à systèmes et les hommes d'action, les poètes, les savants et les aventuriers : tout le cortège des chasseurs de chimères, des prometteurs de lendemain, des mar-

chands de vaines espérances; et toujours à leurs côtés marchait, les observant et les jugeant, le grand vieillard qui ressemblait, à cette heure, à la figure traditionnelle du Temps — et mêlait pittoresquement le récit de ses menus actes journaliers à celui des exploits sonores dont il soulignait ainsi les vanités.

« ... Je me souviens d'une course que je fis dans les Alpes, en juillet 1830, avec un ami qui devint plus tard pharmacien à Montpellier. Du haut d'un sommet, nous vîmes le soleil se lever et nous le comparâmes à Charles X, tandis que les nuages qui montaient contre lui nous représentaient les masses populaires marchant à l'assaut de la monarchie... »

A la fin, quand il eut feuilleté l'énorme livre dont son doigt ne pouvait tourner les dernières pages, le vieux professeur ramassa toutes ses observations, toutes ses pensées, pour les lancer, comme un regard de prophète, dans l'inconnu de l'avenir.

« ... Voilà ce que j'ai vu, messieurs. J'ai donc vu beaucoup de choses, en simple bourgeois que je suis. Maintenant, bien que ma vue ait baissé avec l'âge, je regarde encore autour de moi. Qu'est-ce que je vois? Hélas! la confusion d'une nébuleuse! Dans le haut, un développement industriel et commercial énorme, accumulant les richesses au point de les déprécier, tandis qu'en bas, la misère s'agite et menace; des gouvernements qui préparent la guerre en jurant qu'ils veulent la paix, et des peuples affamés d'ordre

et d'union; des savants dont les découvertes innombrables — qui d'ailleurs ne sont plus que des applications de principes connus — compliquent la vie sous couleur de la faciliter, sans satisfaire un seul des vrais besoins de nos âmes. Que sortira-t-il de tout cela? Je ne le saurai pas. Vous le saurez, vous, jeunes hommes qui marchez vers l'avenir. Et moi qui viens du passé, moi que vous avez fêté aujourd'hui, je ne sais vraiment pas pourquoi, je voudrais pouvoir vous donner l'épée et le bouclier qui vous armeront pour les luttes futures. Mais voici, je ne trouve au fond de mon expérience de vieil homme qu'un humble conseil : Soyez des hommes de bonne volonté, car c'est ceux-là que Dieu aime, c'est ceux-là qu'il conduit vers le mieux. Et c'est à ceux-là que je bois ce verre de bon vin que vous m'avez donné ! »

Ainsi parla le vieil Abraham Naudié. Autour de lui, ses fils rayonnaient, comme éclairés par son éclat. Seule, la mince figure de Paul demeurait inquiète et bilieuse : pour l'évangéliste, ce tableau du siècle, trop « philosophique », négligeait de marquer les traces de l'intervention divine et, surtout, manquait de quelques invectives contre Rome. Parmi les auditeurs, plusieurs auraient sans doute jugé comme lui, s'ils eussent réfléchi ; mais, grisés par la parole, par la pensée, par le respect, ils ne réfléchissaient point ; et, oublieux de leurs intransigeances et de leurs partis pris, ils acclamèrent le

vieux sage dont les regards dépassaient leur habituel horizon.

Le jour suivant, les derniers délégués partis dans la matinée, un déjeuner en famille réunit autour du patriarche ses quatre fils prêts à se séparer. Tous lui ressemblaient, un peu réduits, copies atténuées d'un modèle trop parfait pour qu'il fût exactement reproduit : son imagination revivait en Marcel, le missionnaire, mais un peu plus brutale, comme si elle eût manqué du régulateur qui est la pensée; Guillaume avait son ironie avec moins de finesse, sa spontanéité avec moins d'abondance; en observant Paul, on finissait par retrouver, malgré la sécheresse tranchante du profil, un certain air de famille, dans le haut du visage. Quant à Siméon, presque aussi grand que son père, mais plus mince, sa barbe noire moins épaisse et moins longue, il était son vivant portrait, avec moins de génie et plus de douceur — tels ces fils des dieux qui n'étaient plus que des hommes. Il avait un teint mat légèrement olivâtre, les traits d'une régularité de médaille, de grands yeux noirs ardents; quelques touffes de cheveux, noirs aussi, striés de rares fils d'argent, moussaient autour de sa calvitie; et son front s'épanouissait, haut, large, puissant, magnifique, sillonné de veines qui se gonflaient comme sous la pression d'une pensée trop forte : front de poète, front de prophète, qui lui avait valu de passer, pendant ses années d'études, pour l'héritier intellectuel de son

père, et qui ne cachait pourtant que les facultés ordinaires d'une intelligence à peine supérieure à la moyenne, mais honnête, patiente, courageuse.

Après ce dernier repas, ils prenaient le café dans la bibliothèque. Leur père sommeillait à demi, installé dans son vaste fauteuil, en fumant sa pipe en terre de Marseille, à long tuyau de roseau. Angélique distribuait les tasses et présentait le sucrier, avec la lenteur calme qui donnait à tous ses mouvements un caractère si personnel de recueillement. Elle s'arrêta devant Siméon, et lui demanda :

— Tu pars vraiment cet après-midi, mon cher frère ? Tu ne te laisseras pas retenir encore un jour ?

— Impossible, répondit Siméon : j'ai mon sermon. D'ailleurs, voilà trois jours que je suis en voyage, et tu sais que je n'ose jamais m'absenter bien longtemps.

Guillaume intervint.

— Ah ! oui, dit-il, les enfants ! Voilà ce que c'est que d'avoir des enfants : on n'a plus la moindre liberté.

— Tu nous as à peine parlé d'eux, reprit Angélique : nous avons eu si peu de temps pour causer intimement, pendant cette belle fête ! Donne-nous donc de leurs nouvelles !

Abraham Naudié suivait la conversation sans en avoir l'air : car il entr'ouvrit les yeux et demanda, la voix ensommeillée :

— Que devient... monsieur... mon filleul ?

— Ah! ton filleul, mon cher père, répondit Siméon — qui n'aurait eu garde, en un tel jour, de raconter l'humiliante mésaventure de l'enfant, — ton filleul me donne bien du souci! Je ne sais s'il est simplement étourdi, ou si sa nature est vraiment mauvaise. En tout cas, il est bien difficile!

— Tu es sans doute trop faible avec lui, insinua Paul, toujours prêt à blâmer.

Plus bienveillant, Marcel corrigea :

— Ou peut-être que ses sœurs le gâtent.

— Je fais ce que je peux, dit Siméon, ses sœurs aussi. Oh! elles ne lui ressemblent guère! Ce sont de bonnes petites filles, Esther surtout, qui a déjà beaucoup d'expérience. Berthe seule est parfois pénible...

Avec la compatissante bonté de son cœur, Angélique devina des pensées que son frère n'exprimait pas, et leur répondit en s'écriant :

— Mon pauvre frère, tu as vraiment de la peine!

— Sans doute, dit Siméon, la situation d'un veuf avec quatre enfants a ses difficultés; mais je t'assure, ma sœur, que Dieu m'aide beaucoup.

A ce moment, Abraham Naudié demanda, dans son demi-sommeil :

— Tu n'as jamais songé... à te remarier?

Siméon sourit.

— Me remarier, moi, dit-il; à mon âge?... avec mes quatre enfants?

Le vieillard secoua par terre les cendres de sa pipe et continua :

— Pourquoi non ? C'est justement quand on a des charges comme les tiennes qu'on ne doit pas rester seul. A l'aube de la vie, il est permis d'hésiter avant d'entrer dans l'état de mariage. Mais, une fois le foyer institué, il faut une femme pour en être la gardienne. Plus tes filles grandiront, plus elles auront besoin d'une mère.

— J'ai toujours pensé que pour un homme qui se voue au service de Dieu, dit Paul, la famille est ou devient un embarras. On ne peut pas se partager. Des enfants, une femme, cela prend trop de place dans le cœur.

Abraham Naudié n'avait jamais pu soutenir ses opinions avec calme ; même discrète, la contradiction le mettait en fureur. Ses joues s'empourprèrent, il foudroya Paul d'un regard irrité, et il tonna, de la voix formidable qu'il prenait en chaire pour réfuter les paradoxes de Strauss ou de Renan :

— Il n'y a rien de meilleur que la famille, rien de plus sain, rien de plus sacré ! Dieu n'en veut priver personne. Tout homme a droit à l'amour de sa femme, à l'affection de ses enfants, comme à l'air, comme à la lumière ! Le foyer est béni : il apaise les orages de l'esprit comme ceux du cœur, il est la condition nécessaire des pures pensées. Tu ne connais donc pas le bel apologue de Schleiermacher ? Tant que l'homme fut seul avec la nature, l'Éternel

planait au-dessus de lui, et lui parlait de diverses manières; mais l'homme ne comprenait pas et ne répondait pas. L'Éden était beau, une lumière magnifique tombait du ciel; mais l'homme n'avait point le sens de la nature et son âme ne le lui révélait pas. Pourtant, las de sa solitude, il dressait des animaux pour s'en faire une compagnie. Alors, l'Éternel reconnut que, tant que l'homme serait seul, il ignorerait le vrai sens de l'univers. C'est pour cela qu'il lui donna une compagne semblable à lui. Aussitôt, la joie palpita dans le sein d'Adam, ses yeux s'ouvrirent, le monde lui apparut; dans la chair de sa chair, dans les os de ses os, il découvrit l'humanité, il découvrit l'univers, et il fut capable d'entendre la voix de l'Éternel et de lui répondre; et ses plus coupables attentats aux saints commandements ne réussirent point à briser le lien qui l'unissait à l'Éternel. Telle est notre histoire à tous : rien n'existe pour celui qui est seul, rien n'a pour lui son vrai sens; car, pour comprendre l'Éternel, pour sentir la religion, l'homme doit trouver l'humanité; et il ne la trouve que dans l'amour et par l'amour...

Paul écoutait en mordillant ses lèvres minces : son attitude indiquait clairement qu'il ne se ralliait pas; pourtant il s'abstint de répliquer.

— Je pense comme notre père, dit Marcel, qui prenait de préférence les questions par leur côté pratique : l'homme seul est un être incomplet. Quelles que soient ses fonctions, il faut qu'il ait une

compagne, s'il veut donner toute sa mesure et produire tout son effort.

— Mais, dit Guillaume, comment trouver une femme capable d'assumer?...

Angélique ne lui permit pas d'achever sa phrase.

— Tu ne connais pas les femmes, mon frère, s'écria-t-elle avec vivacité.

Elle se reprit :

— Ou du moins tu ne soupçonnes pas les trésors de dévouement que les meilleures d'entre elles tiennent en réserve. Sois-en sûr, il en est que la difficulté d'une telle tâche séduirait plus qu'aucune perspective de bonheur personnel : qu'est-ce qu'une femme imaginerait de plus beau que de servir de mère à des orphelines?

— Je suis persuadé qu'il y a de telles femmes, ma sœur, dit Siméon, mais je ne pense pas que j'en rencontre jamais une.

Guillaume, malicieux, renchérit :

— Siméon ne trouvera jamais cette perle, ma bonne Angélique: pourquoi ne te charges-tu pas de la lui chercher ?

Angélique répondit, avec sa douceur grave et convaincue :

— Dieu envoie ses anges à qui lui plaît.

— Ainsi, continua Guillaume, une bonne femme serait un don de la Grâce?

— Sans doute, dit Angélique. Tout ce qui nous arrive est un don de la Grâce.

Cédant à ses tentations d'irrévérence, Guillaume poursuivit :

— Mais alors les mauvaises femmes..., il y en a pourtant quelques-unes..., d'où viennent-elles donc?

Ils pouvaient croire que leur père s'était rendormi, car il ne fumait plus et fermait les yeux. Il les rouvrit pour murmurer, comme dans un songe :

— Problème ! problème !... Nous ne savons rien... Mais il faut croire !

Cette parole termina la discussion. Dans le silence d'un instant qui la suivit, Abraham Naudié acheva de se rendormir : les traits tranquilles sous la couronne de sa chevelure intacte, avec sa longue barbe blanche étalée sur sa poitrine, il éveillait l'idée d'un empereur de légende attendant à travers les siècles l'heure d'un réveil solennel. Angélique s'approcha doucement, pour recueillir la pipe qui s'échappait de sa main. Marcel murmura :

— Pauvre cher père !

La même pensée inquiète les traversa tous, sans qu'aucun l'exprimât autrement.

Peu à peu, cependant, ils la secouèrent, et se remirent à parler à voix basse. Marcel, interrogé, décrivit les pays nouveaux où il portait l'Évangile, en termes tels qu'on l'eût pris pour un économiste autant que pour un missionnaire. Préoccupé de l'avenir de nos races plutôt que du salut des sauvages, on eût dit qu'il rêvait de conquérir le conti-

nent noir pour assurer leur règne, à travers le temps, sur l'espace.

— Dieu est là ! disait-il avec une exaltation contenue. Il y a là place pour tous les courages, pour tous les efforts. Les déshérités de notre sol surchargé n'ont qu'à nous suivre. Ils trouveront ce qui leur manque : du pain s'ils en cherchent, la liberté s'ils l'aiment, de l'or s'ils en veulent.

Paul blâma cet enthousiasme, qui lui parut d'un ordre matériel et profane : selon lui, les peuples chrétiens ne devraient songer qu'à porter la lumière à leurs frères ignorants, non pas à s'emparer de leurs territoires ou de leurs richesses. Siméon dut penser que là-bas la vie est plus facile à tous : car il dit à demi-voix, comme s'il ne voulait exprimer que la moitié de sa pensée :

— ... C'est bon pour ceux qui partent jeunes.

Marcel corrigea :

— Ou pour ceux qui ont souffert, pour ceux qui ont soif d'action, pour ceux qui ont soif d'oubli !

III

Rentré dans la nuit à La Rochelle, M. Siméon Naudié ne put prendre qu'un court sommeil. Les bruits de la maison l'éveillèrent. Il constata qu'il lui restait peu de temps pour relire les notes de son sermon et se hâta d'aller demander à ses filles sa tasse de thé du matin. Esther seule, l'aînée, était levée. Dans son modeste peignoir bleu, d'une correction soignée, elle était presque jolie avec ses yeux francs qui ne souriaient guère, sa grande bouche pure et sérieuse, la torsade de ses abondants cheveux d'un blond châtain qu'enflammaient des reflets d'or. Trop grande pour ses quinze ans, elle se raidissait contre la double fatigue de sa croissance excessive et de sa lourde tâche de ménagère aux prises avec les difficultés du budget, de sœur aînée qui doit se faire obéir. Cet effort continu, en lui interdisant tout abandon, lui donnait un air trop sévère, presque

maussade, lui imposait un masque de réserve et de froideur qui cachait les mouvements rapides de sa nature ardente, tendre et jalouse. Ses sœurs, son frère, son père lui-même ne lisaient jamais dans son cœur silencieux : elle était simplement pour eux celle qu'on consulte, celle dont on subit l'ascendant, celle à qui l'on s'en prend de tous les accidents, celle dont on accepte le dévouement sans même s'en apercevoir, parce que l'habitude en est prise.

En suivant son père, Esther s'informa du voyage et des fêtes. A son tour, il demanda ce qui s'était passé pendant son absence. Rien, sauf une querelle violente entre Abraham et Berthe. Comme il en voulait connaître la cause, Esther se contenta de hausser les épaules avec dédain, en répondant :

— Oh ! rien !...

En ce moment même, Berthe entrait en coup de vent. Elle avait treize ans : déjà tout son petit être respirait la violence et la passion. Des éclairs jaillissaient de ses grands yeux noirs, des frissons semblaient courir dans sa chevelure sombre qui flottait sur ses minces épaules, les lignes tourmentées de son visage remuaient comme des vagues. Tantôt indolente, tantôt active, capricieuse, volontaire, boudeuse, capable de s'enfermer des journées entières dans des silences farouches, puis tout à coup exubérante, affectueuse, caressante, elle était une petite destinée chargée de mystères inquiétants. Dès le seuil,

tout entière au souvenir de la scène de la veille que son imagination avait amplifiée, elle s'écria, les bras tendus en avant dans un geste de théâtre :

— Papa, papa, figure-toi que...

M. Naudié se hâta de l'interrompre, avec cette autorité tranquille qui seule en imposait aux violences de l'enfant :

— Non, Berthe, tu sais que je ne me mêle pas de vos querelles. Vous avez tort tous les deux, toujours.

Il sortit, tandis que Berthe le suivait d'un regard tragique, puis s'effondrait devant sa tasse, la tête entre ses mains, dans une attitude de désespoir, sous l'œil dédaigneux de la raisonnable Esther, qui ne comprenait rien à ses fureurs.

Avant de passer dans son cabinet, M. Naudié entra encore dans les chambres de ses filles, pour embrasser la petite Zélie, que la bonne achevait d'habiller. Zélie avait sept ans. Sa petite tête blonde et rose, frisée, rieuse, égayait la maison, où seule elle menait une vraie vie d'enfant. Tous s'accordaient pour lui ménager la joie, l'insouciance, les menues gâteries dont leur sort les privait. En échange, elle leur dispensait la gaieté de son babil, la tendresse de son cœur aimant, les frais baisers de ses lèvres : ces grâces de l'enfance qui n'éclosent que dans le bonheur. Entre elle et son père, surtout, il y avait une entente presque mystérieuse : il rajeunissait quand il la tenait sur ses genoux; elle semblait le com-

prendre et savait le consoler. Elle battit des mains en le voyant entrer, il la prit dans ses bras, et il se préparait à écouter le récit des grands événements de sa petite vie, quand un bruit de souliers, dans la chambre voisine, attira son attention. Presque en même temps, il entendit des pas dans l'escalier. Devinant qu'Abraham s'échappait, il essaya de l'appeler sur le palier :

— Abraham ! Abraham ! où vas-tu ?

Le bruit de la porte brusquement poussée lui répondit seul. Il ouvrit une fenêtre : le fugitif avait disparu sous l'enfilade des porches, on ne pouvait songer à le rappeler. Troublé par cet incident qui réveillait les soucis que lui causait l'indiscipline de son fils, M. Naudié ne put se mettre immédiatement au travail, bien qu'il fût pressé par l'heure, et dut, l'esprit lourd de ses inquiétudes, se promener un moment dans son cabinet. C'était une chambre à alcôve, meublée d'un secrétaire, d'une table ronde, de chaises et de fauteuils paillés et recouverts de housses d'indienne à fleurs bleues ; trois ou quatre cents volumes, brochés pour la plupart, dormaient sur des rayons en bois blanc. Des lithographies d'après Ary Scheffer et Paul Delaroche, noires dans des cadres noircis, décoraient les parois, tandis que sur la cheminée, entre deux vases très ordinaires, rêvait un beau *Penseroso* de bronze, cadeau d'un groupe de catéchumènes reconnaissants. Les deux fenêtres de la chambre — deux vieilles fenêtres à meneaux

que déparaient des rideaux blancs — donnaient sur la vieille rue des Merciers, si pittoresque avec ses maisons dont chacune a son caractère et qui semblent conter, dans le langage confus de leurs styles disparates, des chapitres décousus de l'histoire de la ville. C'est d'abord, tout en haut, la modeste maison de Jean Guiton, sans autre ornement qu'une plaque portant la date fatale au-dessous du nom du dernier maire. Trois ou quatre façades plus compliquées lui font suite : de discrets motifs s'esquissent au-dessus des porches, quelques figures grotesques sont rapportées comme au hasard entre les fenêtres des premiers étages, puis d'autres figures et des feuillages s'épanouissent jusqu'aux gargouilles démesurées des toits. Après des bâtisses refaites ou trop réparées, le pur goût classique triomphe avec ses acanthes, jusqu'aux encorbellements de quatre ou cinq constructions en ardoises : ce sont de très vieilles maisons, celles-là, sur lesquelles ont passé les boulets de tous les sièges, qui datent de plus loin que les guerres de religion, de plus loin que la foi réformée : étroites, basses, tassées, avec parfois une seule fenêtre ouverte dans leur façade comme un œil de Cyclope, elles ont l'air de pauvres vieilles, décrépites, ratatinées, qui s'obstinent à ne pas mourir ; et l'on se sent pris devant elles de ce respect qu'on a pour les vieux ouvriers usés par le travail, pour les vieux paysans cassés par le labour. M. Naudié aimait le paysage de cette rue, évocation des passés successifs

de la petite cité vaillante, entreprenante et vaincue, épanouissement de la pierre et de l'âme d'autrefois ; de temps en temps il s'oubliait à le contempler, en rêvant aux temps héroïques, aux maires qui sortaient anoblis de l'hôtel de ville, à quelques pas plus haut, aux cinquante-sept pasteurs qui, puissants et vénérés, partageaient avec eux l'honneur de guider, sur sa mer de sinople, le vaisseau d'or habillé d'argent que conduit sa brave devise : *Servabor rectore Deo.* — Ce jour-là, ces souvenirs de lutte et de gloire n'effleurèrent pas même l'esprit du pasteur. Ses yeux parcoururent distraitement la longueur de la rue filant irrégulière entre les porches : il songeait à son fils, auquel il pouvait consacrer si peu de temps, alors qu'une stricte surveillance aurait pu seule dompter sa nature rebelle ; et les propos de son père et de sa sœur traversèrent sa mémoire.

Une horloge éloignée sonna huit heures : rappelé aux nécessités du moment présent, M. Naudié s'assit devant son secrétaire, où l'attendaient les notes de son sermon. Avant de se mettre en voyage, — comme il faisait parfois dans les cas urgents, — il l'avait choisi parmi d'anciens cahiers, et relu plusieurs fois. Il se mit encore à le relire.

Le sermon datait des années d'études, composé selon les recettes de la bonne rhétorique, sur ce texte du chapitre sixième de saint Mathieu :

Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et

méprisera l'autre. Vous ne sauriez servir Dieu et Mammon.

Le plan, consigné sur la première page comme un sommaire, en était d'une simplicité limpide, et pouvait se développer sans efforts.

EXORDE : *Notre vie appartient à deux maîtres différents, dont le service est incompatible, entre lesquels nous avons à la fois la nécessité et la possibilité de choisir. Quels sont ces deux maîtres? Dieu et Mammon, c'est-à-dire le monde.*

I. — *Ce que c'est que le service du monde : ses exigences insatiables, ses déceptions, les tourments qu'il nous occasionne, l'impasse où il nous conduit.*

II. — *Ce que c'est que le service de Dieu : sa douceur, sa facilité, ses promesses.*

PÉRORAISON : *Comment hésiter? C'est Dieu qu'il faut aimer et servir de toute son âme en sachant éviter les pièges séduisants du monde. — Récompense de ceux qui s'arrêtent à ce choix, dans l'au delà et dès cette vie.*

Les développements de ce thème étaient relevés par des citations bibliques, par quelques images de peu d'éclat. En relisant son discours dans la hâte du départ, M. Naudié n'en avait point remarqué les faiblesses. Elles le frappèrent tout à coup. Il en rapprocha les tendances abstraites, les affirmations absolues, les conclusions naïves, de son expérience de la vie et des incidents qu'il venait de traverser. A cette

double lumière, son sermon lui parut faux, construit dans le vide, et il regretta de l'avoir repris. « Hélas! se disait-il en tournant les pages jaunies et couvertes de son ancienne écriture, la réalité inflige chaque jour de cruels démentis à ces illusoires préceptes ! Jésus, qui chassait les marchands du temple, a pu prononcer cette austère parole; mais, dans l'usage, les services des deux maîtres sont continuellement confondus. Les meilleurs capitulent : ceux mêmes dont la carrière est consacrée à Dieu se laissent envahir par des soucis étrangers à son culte. De tels soucis dévorent une grande partie de ma vie : je viens encore de leur sacrifier une part du temps où j'aurais pu me recueillir avant de prendre la parole dans le temple de Dieu. Oserais-je affirmer que dans celle de mon père, si pure qu'elle soit, nulle pensée d'ambition terrestre, de gloire mortelle ne s'est jamais glissée? Paul mêle un orgueil insatiable à son apostolat ; Marcel, parti jadis dans un magnifique élan de sacrifice, paraît aussi soucieux des progrès de la civilisation que de ceux de la foi. Partout autour de moi, les hommes les plus honnêtes, les plus pieux vivent sur un compromis tacite entre les lois opposées que le Christ proclamait incompatibles. Leur prêcher d'y renoncer, comme je le fais dans ce discours d'enfant, c'est gaspiller en vaines paroles l'heure si brève qu'ils consacrent à m'écouter. Pour les servir, il faudrait une vérité plus relative, plus proche d'eux, moins haute, plus accessible. Hélas!

en tâchant de leur enseigner ce qu'ils devraient être, il ne faut jamais oublier ce qu'ils sont ! »

Ces réflexions amenèrent M. Naudié à modifier rapidement quelques parties de son sermon. Il y travaillait encore quand Esther entr'ouvrit sa porte, pour lui dire :

— Papa, c'est l'heure, nous sommes prêtes.

— Allez, répondit-il, je vous suivrai.

Il se mit en chemin derrière elles, à pas rapides, l'âme hésitante.

L'auditoire était clairsemé : une centaine de fidèles attendaient sur leurs bancs, dans la vaste salle nue aux soubassements en faux bois, aux voûtes blanches, sans autres ornements que le velours grenat du pupitre de la chaire et les tableaux noirs indiquant les cantiques du jour. Pourtant, M. Naudié n'avait pour concurrent que le soleil printanier : les « dissidents » n'ont point envahi La Rochelle, et cette église est le seul asile du culte jadis populaire, de l'ancienne foi qui fit les maires héroïques, insuffla l'esprit de sacrifice dans l'âme des marins et des marchands, arma les femmes elles-mêmes. Encore ces fidèles n'étaient-ils pas tous d'une ferveur bien vive : bourgeois cossus, laborieux, économes, absorbés par les affaires, soucieux de l'épargne, beaucoup d'entre eux répondaient à l'appel des cloches avec des convictions tièdes, parce qu'il est de bon ton de paraître au culte, pour se mettre en règle à tout hasard avec un Dieu probable, pour chanter dans le

chœur élégant qui se groupe autour des orgues. Quelques-uns descendaient encore des grands vaincus de Richelieu : ceux-là formaient une sorte de bataillon sacré, aux convictions plus fortes, toujours inquiets d'une persécution possible et gardant au fond d'eux-mêmes, dans l'apaisement de l'indifférence actuelle, la haine de Rome, du pape, des Jésuites. A peine si, parmi l'assemblée, on remarquait quelques humbles figures de paysannes, brunes sous les dentelles blanches de leurs coiffes aux architectures compliquées, deux ou trois matelots en vareuse, un vieil homme attentif qui suivait en remuant les lèvres la lecture de la Parole, dans une antique Bible usée dont les feuillets décousus tremblaient entre ses gros doigts.

Pendant le premier cantique, M. Naudié parcourut des yeux son auditoire. D'abord, il chercha ses trois filles, qu'il aperçut à leurs places accoutumées : Esther attentive, Berthe résignée, Zélie distraite et curieuse, avec de gracieux mouvements d'oiseau en cage. Puis il remarqua quelques autres personnes : M. Lanthelme, professeur de philosophie au lycée — un petit vieillard un peu bossu, la figure pétillante de malice, qui peut-être méditait là même un de ces mots acérés dont il cinglait à chaque occasion ses ennemis et ses amis; M. Merlin, l'avoué, un matois d'une habileté terrible, qui se piquait de belles-lettres, lisait des vers à la société littéraire et composait des brochures contre la littérature immo-

rale, dont il collectionnait avec une avidité pieuse les échantillons les plus remarquables ; la famille Dehodecq — la plus importante de la communauté avec les Defos — qui remplissait tout un banc à elle seule, bien qu'elle ne fût pas au complet. Au moment où les regards du pasteur se posaient sur ce groupe, au moment où il pensait à leur reposante honnêteté, à leur bienfaisance active et modeste, son attention fut détournée par l'arrivée retentissante des Defos.

M. Defos était partout chez lui : rien qu'à sa manière d'entrer, de regarder autour de lui, de se diriger vers son banc, on pouvait comprendre que, s'il pénétrait dans la maison du Seigneur, c'était en monarque allié qui rend une politesse. Sa femme ne lui cédait point en majesté : aussi corpulente que lui, mais avec des traits plus vulgaires, elle renversait en arrière sa tête à plusieurs mentons ballant sur un col de dentelles ; ses petits yeux perçants passèrent en une seconde l'inspection de l'assemblée, son ombrelle résonna sur le parquet avec l'autorité de la hallebarde d'un suisse qui marche devant un cortège. Derrière elle, leur jolie nièce, Jane, petite, fine, gracieuse, un oiseau-mouche piqué à son chapeau, semblait une fauvette sautillant derrière un couple de dindons. Leurs deux fils fermaient la marche : David, l'aîné, déjà lourd et gros, bien qu'il eût à peine passé la trentaine, Henri, très différent de son frère, plus petit, fluet, la démarche

hésitante, le regard inquiet et profond, son pâle visage aux traits changeants entouré d'une barbe si obstinément irrégulière qu'elle paraissait toujours négligée.

M. Naudié ne put les remarquer sans leur appliquer aussitôt ses réflexions de tout à l'heure. M. Defos ne prouvait-il pas, par tous ses actes, combien il est facile de concilier le service des deux maîtres? Habile aux yeux des hommes, bon chrétien pour les fidèles, il traitait son salut comme une affaire, ses affaires comme son salut. Pour parler à de telles gens, songea M. Naudié pendant qu'on chantait la dernière strophe du cantique, pour les arracher un instant à leurs pensées terrestres, pour obtenir d'eux la véritable part de Dieu, il faudrait l'éloquence d'un apôtre ou d'un réformateur; et, comme s'il eût senti passer sur lui un souffle de la divine colère de Jésus contre les justes trop sûrs de leurs vertus, il éprouva le violent désir d'émouvoir une fois leurs âmes de Pharisiens. Sa conscience se cabra contre leurs compromis, dont un instant auparavant il acceptait la nécessité. Il cessa de renier le sermon de sa vingtième année : il le prononça tel à peu près qu'il l'avait écrit et pensé en ce temps-là, dans l'ardeur de sa foi toute jeune, de sa confiance, de sa bonne volonté. Sa parole, habituellement assez terne, s'anima; la chaleur de sa voix réchauffa ses images; il eut quelques gestes vigoureux; sa sincérité fut presque entraînante.

Aussi les fidèles, en sortant du temple, se congratulèrent de « l'excellent sermon ». M. Lanthelme, dont les compliments mêmes étaient toujours à double entente, dit à M. Dehodecq, qui se trouvait à côté de lui devant le portail :

— On voit que notre pasteur revient de Montauban. Son père lui a prêté quelques étincelles.

Quant à M. Defos, il ne se fût jamais douté que ces choses le concernaient : sa famille le précédait, et, l'air impassible, il écouta un instant Me Merlin, qui l'entretint en baissant la voix d'un roman épouvantable, qu'on venait de lui envoyer de Bruxelles. Comme il ne s'intéressait point à ces sornettes, il quitta assez brusquement l'avoué au moment où M. Naudié sortit à son tour, et, le rejoignant, il le félicita.

— Vous nous avez fait un beau sermon, monsieur le pasteur, tristement vrai pour beaucoup de gens. J'ai constaté avec plaisir que votre voyage ne vous a pas fatigué. *Le Signal* a parlé des fêtes : vous avez passé par de belles émotions. Vous nous les raconterez après-demain, car nous comptons sur vous, n'est-ce pas ? A six heures et demie.

« Il est bien inutile de dire la vérité, songeait M. Naudié en regagnant sa demeure : aujourd'hui comme au temps du Maître, ils ont des oreilles qui ne l'entendent pas ! »

Mais à peine eut-il ouvert sa porte qu'il se trouva lui-même repris par les soucis du siècle, comme

ceux dont il venait de tancer la tiédeur, et sans s'en apercevoir davantage : Abraham rentrait en lambeaux, ayant fait le coup de poing sur le port, avec des gamins et des mousses. Esther, consternée, le retournait devant elle, en tâchant de rapprocher les lèvres des déchirures ou les pièces qui pendillaient. Elle jeta sur son père un regard désespéré de médecin qui vient d'ausculter un cadavre :

— Il n'y aura pas moyen de le raccommoder, papa. Il faudra d'autres vêtements ; et c'étaient ses habits du dimanche !

Elle mit, dans le tremblement de sa voix, toute son angoisse de ménagère à bout d'ingéniosité. D'habitude, M. Naudié la consolait, en lui rappelant que les choses s'arrangent toujours, avec l'aide de Dieu. Mais, cette fois, le voyage de Montauban ayant bousculé son budget, il eut un mouvement d'humeur.

— Ah ! tant pis pour lui ! il attendra.

Et, haussant la voix, il se mit à gronder Abraham.

Comme les sermons sur les fidèles, les reproches tombaient inefficaces sur le terrible garçon, qui subit l'algarade avec sérénité, en tortillant entre ses doigts les pièces effilochées de son veston. Puis, comme le déjeuner attendait, on se mit à table ; d'un ton encore irrité, M. Naudié dit, en croisant les mains devant son assiette :

— La bénédiction, Zélie !

La voix frêle et zézayante de l'enfant murmura :

« Nous te bénissons, Seigneur, pour les biens que tu nous accordes. *Amen !* »

Et le repas fut maussade.

IV

M. Naudié, en acceptant l'invitation de M. Defos, ne se doutait pas que depuis quelque temps il était un sujet de constantes préoccupations et de discussions continuelles dans la famille du conseiller général. Ce fut donc avec son habituelle sérénité qu'il s'y rendit. Esther lui choisit une chemise dont les poignets ne fussent pas trop endommagés, fit une reprise nécessaire à sa redingote, noua de ses doigts habiles sa mince cravate blanche. Après quoi, s'éloignant d'un pas pour juger de l'effet, elle dit, avec un de ses rares sourires :

— Voilà ! Je t'assure que tu es très beau !

De fait, M. Naudié semblait presque un jeune homme : son front magnifique, ses beaux yeux noirs, sa barbe soyeuse justifiaient la naïve admiration de sa fille.

— Enfant ! dit-il avec un petit mouvement d'épaules.

La famille, au complet, assistait au départ, comme s'il se fût agi d'un voyage ; Berthe, qui était gourmande, dit :

— Tu vas manger de bonnes choses, papa !

— Nous, dit gaiement Esther, nous mangerons des blancs de seiches, avec des pommes de terre.

Abraham fit la grimace.

— Je vous avoue, dit M. Naudié, que j'aimerais bien mieux rester avec vous.

Il regardait Zélie, qu'il ne prendrait pas au dessert sur ses genoux, et qui se mit à répéter, de sa voix d'enfant gâtée :

— Papa, il faut rester avec nous, — il faut, — il faut !

Il la souleva pour l'embrasser :

— Hop là ! Sois bien sage !

Puis, l'heure avançant, il se mit en chemin, et fut en quelques minutes devant le vieil hôtel des Defos, dans cette large et silencieuse rue Réaumur que construisirent, au temps de la prospérité coloniale, des armateurs enrichis et fastueux. Un domestique en livrée l'introduisit dans un vaste salon à boiseries Louis XV, rempli de beaux meubles anciens, de riches bibelots, de tableaux parmi lesquels le maître de la maison aimait à signaler ceux qui sortaient de « l'école de La Rochelle », comme il disait avec un air malin : deux paysages algériens de Fromentin et un Saint Jean de M. Bouguereau, qu'il honorait d'une dévotion particulière. Peu

enclin à la méfiance, M. Naudié remarqua pourtant le regard hostile, presque haineux dont l'enveloppa Mme Defos en se levant pour l'accueillir avec une majesté glaciale. La bonhomie protectrice du mari corrigea son impression sans le mettre à l'aise. Les deux fils, adossés à la cheminée, le saluèrent, David sans aucune cordialité, Henri avec une déférence réservée. Jane, qui entra un instant après, vint lui tendre la main d'un geste simple et gracieux, en levant sur lui ses beaux yeux chargés de mystère.

Dans ce milieu d'un luxe sévère, parmi ces bourgeois riches, lourds, solennels, la jeune fille, discrètement élégante dans sa robe « tailleur » à col et à cravate d'homme, fine de taille, de gestes, d'allures, détonnait comme une statuette précieuse égarée sur un rayon de poteries domestiques. Elle était d'une autre race, d'une autre sorte : mignonne, menue, délicate, avec un teint de fleur de pêcher, des traits légers, comme estompés, d'une irrégularité charmante, si mobiles qu'elle semblait changer constamment de physionomie, des cheveux noirs, lissés en bandeaux, et, sous la pure arcade des sourcils, des yeux allongés, des yeux sombres, des yeux d'Orient où passaient parfois comme les reflets fugitifs d'un monde inconnu.

Après l'entrée de Jane, il y eut un moment de silence gêné : des phrases insignifiantes tombèrent à lents intervalles, jusqu'à ce qu'on se mît à table. Cette gêne subsista au début du dîner. Enfin, Jane

s'étant informée des fêtes de Montauban, M. Naudié domina sa timidité pour en faire le récit détaillé. Un rayon de la gloire paternelle embellit encore son front : il parlait avec feu; il répéta le discours de son père; il raconta des anecdotes dont le vieux penseur était le héros, sans rien deviner des sentiments divers de ses auditeurs. Jane, suspendue à ses lèvres, tendait son joli visage dans un effort intense de gravité; les lèvres minces de M[me] Defos s'amincissaient encore, le circonflexe de sa bouche exprimait son déplaisir d'entendre M. Naudié parler haut sans se laisser imposer par le somptueux surtout de la table, ni par l'éclat des girandoles massives, ni par la majesté de la maîtresse du logis. David et son père écoutaient avec un respect mêlé d'étonnement : la bonhomie d'Abraham Naudié leur semblait un peu méprisable; d'ailleurs, s'ils professaient une certaine estime pour les hommes de pensée, c'était en raison de ce qu'on peut espérer d'eux dans l'ordre de l'action, et le coup d'œil inattendu qu'ils jetaient dans l'âme du vieux philosophe les éclairait déjà sur l'absolue inutilité de la métaphysique. Henri, au contraire, s'animait, la physionomie en mouvement, les lèvres agitées. A plusieurs reprises, il fut sur le point de parler, et se retint. A la fin, comme M. Naudié racontait les témoignages d'admiration parvenus à son père des centres les plus éloignés, il s'écria, avec une émotion qui contrastait avec l'insignifiance de ses paroles :

— Tout cela n'est que justice, monsieur le pasteur, car votre père est un penseur admirable...

Presque malgré lui, il ajouta en baissant la voix :

— ... Du moins dans la plupart de ses écrits.

Cette réserve inattendue appelait des explications : M. Naudié pensa que le jeune homme, dans la ferveur de la consécration prochaine, faisait quelque allusion aux velléités libérales de son père. Mais Henri jeta autour de lui un regard effarouché, comme s'il regrettait d'avoir soulevé une question trop difficile; puis, comme on attendait, il reprit, en tâchant de nuancer sa pensée :

— ... Car son œuvre est assez riche pour qu'on puisse y choisir... Pour ma part, ce que j'admire en lui, c'est la franchise de sa logique, la sincérité de son raisonnement. Il est de ceux qui vont jusqu'au bout de leur pensée, sans souci médiocre des conséquences. Cela est vrai de tous ses livres, mais surtout de ses *Dialogues sur les questions actuelles*.

La voix de Henri trembla, comme s'il s'effrayait de son audace. Étonné, M. Naudié répondit :

— Ce n'est pas celui de ses ouvrages que mon père estime le plus. Il l'a écrit pendant une de ces périodes de doute et d'angoisse qui ne sont pas toujours épargnées aux plus fidèles. Il l'appelle le fruit de sa tentation. Bien souvent, il m'a décrit ses souffrances, pendant cette crise d'où la bonté de Dieu l'a enfin tiré.

Inquiet de la voie où s'engageait son second fils,

M. Defos le regarda en fronçant les sourcils. Mais le jeune homme n'obéit point à l'injonction de ce regard. Comme autrefois sur l'esprit d'Abraham Naudié, la tentation du doute s'abattait sur le sien. Il s'avouait à peine encore que les assises de sa foi chancelaient : il en souffrait déjà ; — et il éprouvait comme un âpre besoin de parler de ces choses qui remplissaient son âme de mystère et de passion, toujours vibrante, arrêtée dans ses élans impétueux par une volonté puissante, son âme dont aucun des siens ne pouvait ni soupçonner ni comprendre les orages. Il dit :

— Le livre porte la marque de ces souffrances : c'est ce qui le rend si beau. Il y passe comme un souffle des premiers chapitres de saint Augustin. Oh ! je comprends que les croyants le répudient, car c'est un livre redoutable ! Voulez-vous me permettre d'exprimer toute ma pensée, monsieur le pasteur?

La voix tremblante se raffermit et vibra, chaleureuse, dans le silence désapprobateur :

— ... Je crois que c'est dans des livres comme celui-là que votre père a exprimé sa véritable foi, celle qui fait sa grandeur : je veux dire sa foi à la vérité, bien plus noble, bien plus féconde qu'aucune croyance aux dogmes établis. S'il est ensuite revenu à l'orthodoxie, c'est en humiliant sa pensée devant sa volonté : belle leçon donnée à ceux qu'entraîne l'orgueil de leur intelligence. Mais, malgré cela, son regard dépasse toujours l'horizon où il

s'applique à l'enfermer, va plus loin, monte plus haut...

— Henri! interrompit M. Defos.

Le jeune homme regarda son père, qui braquait sur lui ses gros yeux mécontents, hésita un instant, puis se rétracta, avec un soupir :

— Je veux seulement dire que M. Abraham Naudié est un de ces penseurs qui ne sacrifient jamais aux conventions.

— Je vous assure, monsieur, dit M. Naudié, que mon père est d'une foi très simple, très vivante.

Henri ne répliqua pas : peut-être qu'il redoutait lui-même l'effet de ses paroles sur sa propre conscience; car, à cette heure de sa vie, elle lui semblait obscure et pleine de contradictions. La conversation changea; elle redevint banale; quelques commérages s'y mêlèrent. Elle ne se releva pas au salon, où Mme Defos servit le café sans se dérider, en refusant d'un petit signe sec l'aide de sa nièce. Puis, M. Defos prit le bras de M. Naudié, avec un geste familier :

— Venez-vous fumer un cigare dans mon cabinet, monsieur le pasteur?

— Je ne fume pas, monsieur, mais je vous accompagnerai volontiers.

Les deux hommes s'éloignèrent, sans que les jeunes gens les suivissent.

— Ah! vraiment, vous ne fumez pas! dit M. Defos en choisissant avec soin son cigare.

Il alluma, montra un fauteuil à son hôte, s'installa lui-même dans un autre, et continua :

— Les journaux qui racontent la biographie de monsieur votre père disent qu'il est un fumeur passionné !

— En effet, mon père tient beaucoup à sa pipe. Il prétend qu'elle l'aide à penser. Moi, qui n'aurais pas la même excuse, j'ai renoncé à cette habitude.

Il y eut un silence. M. Naudié attendait. M. Defos, jugeant inutile de prolonger les préambules, toussa et commença :

— C'est la première fois que nous avons le plaisir de vous recevoir dans notre intimité, monsieur le pasteur, bien que nous vous connaissions depuis... une dizaine d'années, je crois ?

— Il y a douze ans, monsieur, que je suis à La Rochelle.

— Ainsi va le monde : on vit porte à porte, on se connaît, on se rencontre, on est de même race, de même foi, et cependant on ne se voit guère.

Il eut une légère hésitation, comme s'il cherchait ses mots :

— Pour vous avoir ici, il a fallu les circonstances... vraiment singulières... que je vais vous faire connaître... Mais quelques explications sont d'abord nécessaires... Connaissez-vous l'histoire de ma nièce, monsieur le pasteur ?

— Très vaguement, monsieur. J'ai entendu raconter que...

M. Defos l'interrompit avec autorité :

— J'imagine qu'on a beaucoup comméré sur elle, car les gens se mêlent toujours de ce qui ne les regarde pas. Voici l'exacte vérité, monsieur le pasteur. Mon frère aîné, David — dans notre famille l'aîné porte toujours le prénom de notre grand ancêtre — avait l'esprit aventureux, le caractère indiscipliné ; mon second fils, hélas ! lui ressemble un peu. Ne pouvant s'accorder avec mon père, qui n'admettait aucune résistance à ses volontés, il quitta de bonne heure la maison paternelle et partit pour les Indes. Il donna rarement de ses nouvelles et ne revint pas au pays. Pourtant, il nous annonça son mariage, avec une Anglo-Indienne, et, à des intervalles assez longs, la naissance de plusieurs enfants. Nous sûmes aussi que ses affaires prospéraient : à l'heure qu'il est, monsieur le pasteur, la fortune qu'il a laissée dépasse le chiffre de deux millions...

M. Defos s'arrêta un instant, pour observer l'effet que ce chiffre imposant produisait sur M. Naudié. Mais, contre son attente, il n'en produisit aucun : pour le pauvre pasteur, dont l'âme très pure ne connaissait pas l'intérêt, l'argent était comme un soleil trop éloigné pour éblouir. Ce fut donc par simple politesse qu'il répéta, d'un ton qu'il s'efforça de rendre admiratif :

— Vraiment, deux millions !

— Oui, deux millions, et même un peu au delà.

Puis, M. Defos reprit son récit :

— Il y a sept ans, une épidémie de choléra ravagea leur contrée. Elle emporta presque toute cette famille heureuse et florissante, monsieur le pasteur : les voies de Dieu sont insondables. Seuls, deux des enfants survécurent : leur fille cadette, ma nièce Jane, qui avait alors quatorze ans, et un de leurs fils, nommé Harold, qui en avait dix-neuf. Peut-être savez-vous que je fis le voyage des Indes pour arranger leurs affaires, qui me donnèrent beaucoup de soucis, mais qu'avec l'aide de Dieu je parvins à mettre en bon ordre.

M. Defos s'interrompit un instant pour se donner, *in petto*, le témoignage de désintéressement et de dévouement que dans la circonstance il avait mérité, puisque, sans autre but que de venir en aide à ses neveux, il avait entrepris un long voyage, abandonné ses propres intérêts, sacrifié quatre mois de sa laborieuse existence. Peut-être pourtant se fût-il trouvé moins admirable qu'il ne croyait l'être, s'il eût poussé plus loin son examen de conscience : car peut-être bien que, malgré les apparences, son sacrifice était encore un holocauste au veau d'or ; il ne l'eût point accompli, du moins d'un cœur aussi léger, pour des neveux misérables. Mais M. Defos ne descendait jamais jusqu'aux régions de l'âme où l'on fait de telles découvertes : c'était en parfaite bonne foi qu'il songeait à son voyage des Indes comme à l'un de ces actes par lesquels, selon le mot de l'Évangile, on se prépare « dans le ciel des

trésors que les vers et la rouille ne gâtent point »; ce fut en pleine sincérité qu'une fois de plus, pendant un quart de minute, il se loua de cette traite tirée à fonds perdus sur l'Éternité. Après quoi, M. Naudié attendant la suite, il continua :

— Mon neveu Harold a voulu devenir artiste. J'ai fait ce que j'ai pu pour le détourner d'une carrière qui n'en est pas une. Il ne m'a pas écouté. Il n'est pas mon fils, il possède une fortune qui le met à l'abri des exigences de la vie : j'ai jugé que je ne pouvais pousser à l'extrême mon opposition à sa « vocation », sous peine de dépasser mes droits : j'ai cédé. Maintenant, il voyage. Il peint des tableaux qui n'ont aucun succès, et qui n'en auront jamais : ils sont trop supérieurs.

La moue dédaigneuse de M. Defos exécuta les peintures de son neveu.

— Quant à ma nièce, poursuivit-il, je pensai d'abord à l'élever chez moi. Mais je réfléchis qu'ayant deux fils, je donnerais prise à la malignité publique, qui ne manquerait pas de me prêter des calculs d'accaparement tout à fait étrangers à mon caractère. Je la plaçai donc en Angleterre, dans un excellent pensionnat. Chaque année, elle partage ses vacances entre son unique tante maternelle, qui demeure à Londres, et ma famille. C'est ainsi que nous l'avons à demeure pendant quatre ou cinq semaines, et que nous pouvons suivre son développement.

Jusqu'alors, M. Defos parlait avec l'abondance d'un homme sûr de ce qu'il veut dire. Sa tâche devint plus délicate : il donna quelques signes d'agitation, et remua ses pieds puissants sur la moquette à fleurs du tapis.

— Je ne vous cacherai pas, monsieur le pasteur, reprit-il plus lentement, qu'elle nous a causé quelques surprises..., je dirai même quelques soucis. Non pas, certes, que nous ayons rien de grave à lui reprocher. Mais c'est une nature... comment dirai-je?... incertaine, instable, qui s'assoira sans doute avec les années, quand elle aura un but, une tâche, des devoirs, tout ce qui fait l'équilibre d'une vie, et qui lui manque. A ses premières vacances, elle ne pensait qu'à jouer à des jeux violents, et regrettait de n'être pas un garçon. L'année suivante, nous la reconnûmes à peine : elle passait son temps à lire des poètes; plusieurs fois, elle a disparu et nous l'avons trouvée au bord de la mer, déclamant des vers dans la tempête. Après, ce fut la musique qu la passionna. Croiriez-vous qu'elle parlait d'entrer au théâtre? Heureusement que cette fantaisie lui passa bien vite!

La parole de M. Defos devenait de plus en plus hésitante. Il arrivait à un épisode qui l'avait laissé longtemps anxieux et dont le souvenir expliquait en partie son attitude actuelle : un caprice, pendant un séjour à Londres, pour un chanteur en vogue, des rendez-vous pris dans des églises avec la complicité

d'une gouvernante sentimentale, tout un petit roman sans conséquence, mais inquiétant, parce que le détail en montrait une âme à la fois très capricieuse et très volontaire. Au moment de raconter cet incident dont le récit coûtait à son amour-propre de famille, il changea d'avis, se décida à le passer sous silence, et dit seulement :

— A ce moment-là, ma femme disait : « Dieu sait ce que cette enfant deviendra ! » Nous en avons été quittes pour la peur, monsieur le pasteur : Dieu n'a pas permis qu'elle nous causât de réels chagrins. Elle s'est assagie, beaucoup plus même que nous n'aurions osé l'espérer. Ce qu'il y a en elle de violent s'est apaisé : elle est devenue simplement pieuse, et, si nous avons encore quelque chose à lui reprocher, c'est d'apporter un peu d'excès dans ses sentiments religieux...

A cet instant, M. Defos se souvint du sermon de la veille ; il ajouta, d'un ton un peu dédaigneux :

— Mais c'est un reproche qui n'en est pas un : vous nous avez démontré hier qu'on ne saurait se vouer avec trop de zèle au service du Seigneur.

M. Naudié rougit, en se rappelant aussi dans quels sentiments il avait parlé. Les longues explications de son hôte l'étonnaient, car il ne parvenait pas à comprendre pour quelle raison on l'initiait à ces affaires de famille. M. Defos s'étant tu, et paraissant attendre une réponse, il crut devoir le louer de sa sollicitude

et féliciter Jane d'en avoir été l'objet. Sans répondre à son compliment, M. Defos reprit :

— Maintenant, monsieur le pasteur, permettez-moi de vous adresser une question qui, après ce que je viens de vous dire, ne vous paraîtra peut-être pas trop indiscrète : avez-vous jamais songé à vous remarier ?

Cette fois M. Naudié comprit, mais avec une telle soudaineté, qu'il ne put d'abord qu'exprimer sa profonde surprise en répétant :

— Moi ?... Moi ?...

— Il n'est pas possible que cette idée ne vous ait jamais effleuré, dit M. Defos avec bonhomie, ou même qu'aucun de vos proches ou de vos intimes ne vous l'ait jamais donnée ?

D'un effort, M. Naudié repoussa le flot tempêtueux des tentations ignorées que ces paroles déchaînaient en lui. Il resta calme, sourit comme un homme qui vient d'entendre un conte de fée, et répondit simplement :

— En effet, monsieur, c'est une idée que j'ai eue quelquefois. Mon père et ma sœur l'ont eue également. Mais je ne suis plus jeune, j'ai quatre enfants : ce sont là des conditions qui rendent un second mariage bien difficile. Je crois que seule une femme sérieuse, connaissant assez la vie pour savoir le prix du dévouement, pourrait les accepter.

M. Defos parut peser le sens de ces paroles.

— Je vois, dit-il, que vous n'êtes pas, en principe,

opposé à l'idée d'un second mariage... Et vous avez deviné, n'est-ce pas, le but de ma question? C'est que ma nièce, Mlle Jane Defos, s'est mis en tête de vous épouser... Le fait que je vous en parle doit suffire à vous montrer que j'ai cessé de regarder cette idée comme un capriee déraisonnable... et que je suis même disposé plutôt à l'approuver. Maintenant, monsieur le pasteur, je ne pense pas vous offenser en ajoutant que, si je fais auprès de vous cette étrange démarche, c'est après beaucoup d'hésitations... et non sans avoir eu à surmonter une opposition très vive. Mme Defos, je ne puis vous le cacher, a eu beaucoup de peine à se rallier : c'est la première fois, en trente ans de mariage, que nous nous trouvons en désaccord. Moi-même, d'ailleurs, il m'a fallu du temps pour comprendre les avantages... moraux que pouvait présenter un tel projet. Je m'empresse d'ajouter que la certitude a fini par s'en imposer à mon esprit.

M. Defos parlait comme si les seules objections possibles dussent venir de sa famille, dans l'évidente conviction que son interlocuteur ne pouvait qu'approuver. Froissé, M. Naudié répondit :

— Ces avantages dont vous parlez, monsieur, je vous avoue que je ne les vois pas encore. Mlle Defos est très jeune et très riche. La jeunesse et la fortune sont des choses excellentes : ce ne sont peut-être pas celles qui conviendraient le mieux dans le cas présent.

— La fortune, répondit vivement M. Defos, vous ignorez qu'elle peut être une cause d'embarras pour une jeune fille scrupuleuse et un peu... romanesque. Une jeune fille n'est jamais sûre d'être recherchée pour elle-même ; elle devient méfiante, elle suspecte les sentiments de ses prétendants, elle doute de ceux qui l'approchent. Mais ce n'est pas tout : ma nièce est vraiment très pieuse, comme je vous l'ai dit, très sérieuse ; elle voudrait que la fortune qui lui a été confiée fût utile, chrétiennement utile. Enfin elle éprouve un grand besoin de se dévouer tout entière à une belle tâche : elle a songé à se faire *nurse ;* si elle y a renoncé, c'est que le spectacle de la souffrance physique la rend malade elle-même. Elle a cherché autre chose, et croit avoir trouvé : quelle tâche plus noble y a-t-il, en effet, que d'élever des enfants sans mère ?

Ces paroles rappelèrent à M. Naudié celles de sa sœur Angélique et de son père, tous deux si candides devant le rêve de la vie : est-ce que leur concordance annoncerait vraiment la venue de l'inconnue dont la main légère le soulagerait de ses charges ? Est-ce que Jane serait celle-là ? Il murmura :

— Ce sont de nobles sentiments !

— Sans doute, dit M. Defos. C'est parce que je les ai compris et pesés que j'ai fini par approuver ma nièce. Et pour d'autres raisons encore, monsieur le pasteur, que je vous exposerai franchement. Si

ces projets n'aboutissaient pas, nous ne pourrions la retenir auprès de nous : elle nous...

M. Defos allait dire :

— Elle nous échapperait.

Il se reprit :

— ... Elle repartirait pour l'Angleterre, et que deviendrait-elle ? On peut tout craindre d'une nature aussi capricieuse, du moins jusqu'à ce qu'elle se soit fixée, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé cet équilibre que donnent les affections et les devoirs. C'est sur ces devoirs que je compte pour assagir promptement sa jeunesse, qui vous effraye un peu, je le comprends. Quant à la différence de fortune...

— Je suis sans doute plus pauvre que vous ne le croyez, monsieur, interrompit M. Naudié.

M. Defos le regarda comme pour estimer sa valeur, et haussa les épaules.

— Là n'est pas la question, fit-il. Ma nièce vous apporterait la richesse, vous avez en échange votre carrière, la plus honorable qui soit, votre nom, le nom de votre père, le passé de votre famille. Vous êtes un des nôtres, monsieur le pasteur. Vous appartenez, comme nous-mêmes, à une sorte d'aristocratie : deux siècles de persécution, d'efforts, d'honnêteté, de foi, ce sont des titres de noblesse. Croyez-vous donc que je n'aime pas mieux donner ma nièce à un homme comme vous, que la voir suivre à sa manière les traces de son frère, ou devenir la proie de quelque aventurier ? Sa fortune, mon-

sieur, mais c'est un vrai péril pour elle ! Le mariage seul pourra la sauver. Elle vous a choisi : je l'approuve. Et il faut bien que je vous demande en son nom votre main, car vous n'auriez certainement jamais songé à me demander la sienne !

A ces mots, M. Defos se mit à rire familièrement. M. Naudié ne répondit pas : une sourde angoisse montait en lui, l'angoisse du pauvre voyageur devant qui se dressent des mirages, et qui se prépare à les poursuivre en doutant encore de leur réalité.

— Tout cela est bien inattendu, bien sérieux, murmura-t-il.

— Sans doute, dit M. Defos avec condescendance. Aussi, je n'attends pas de vous une réponse immédiate. Réfléchissez. Venez nous voir : il faut que vous ayez quelque notion du caractère de ma nièce. Pourtant, tâchez de vous décider vite, avant les commérages que vos visites ne manqueront pas de provoquer : rien n'est plus désagréable que de fournir au qu'en-dira-t-on une matière incertaine, tandis qu'une fois la décision prise, cela n'a plus la moindre importance. Du reste, je suis sûr que vous aurez bientôt raison des objections que vous vous faites.

Là-dessus, il jeta son cigare, qu'il avait eu soin de ne pas laisser éteindre.

— Et maintenant, monsieur le pasteur, retournons au salon, si vous le voulez bien ; notre conversation a été un peu longue.

Cette rentrée fut pour M. Naudié un moment fort pénible. Les quatre personnes réunies au salon l'attendaient sans échanger une parole : il eut le sentiment que leurs regards, qui le guettaient, allaient violer le secret de son âme, obscure, incertaine et confuse pour lui-même. Instinctivement, il chercha Mlle Defos. Elle s'était arrangée pour rester dans la pénombre : bien qu'il distinguât à peine ses traits, elle lui parut tout autre qu'une heure auparavant, lorsqu'elle ne comptait encore pour rien dans sa vie. Puis il regarda Mme Defos, qui se dressa sur son fauteuil avec un air irrité, presque menaçant, David dont la malveillance se dissimulait mieux, Henri plus indulgent, mais qu'il jugea narquois. Cette idée insupportable traversa l'esprit de M. Naudié : « Ils vont me juger : ils me condamnent. » En même temps il se demandait : « Que faire ? » Et, pour la première fois peut-être de sa vie, il agit sans réfléchir, obéissant presque malgré lui à une inspiration spontanée. D'un pas résolu, il s'avança vers Jane, et lui dit assez haut pour que tous l'entendissent :

— Monsieur votre oncle, mademoiselle, vient de me dire des choses qui m'ont beaucoup ému. Je ne saurais vous exprimer combien je suis touché de votre bonne volonté à mon égard. Mais je suis sûr que vous trouverez, comme moi, qu'une question aussi sérieuse ne peut se trancher aussi vite. Vous réfléchirez encore, mademoiselle. Il y a des points sur lesquels il importe que vous soyez exactement

renseignée. Moi-même, j'ai trop de devoirs et trop de charges pour pouvoir prendre une décision avant de l'avoir mûrie — avant d'avoir demandé à Dieu de nous éclairer.

Cela fut dit avec une telle dignité, que les visages méfiants se détendirent. — sauf celui de Mme Defos, qui se renfrogna davantage encore. Puis M. Naudié prit congé, et partit en laissant une impression toute favorable au seul membre de la famille — Henri — dont le siège ne fût pas encore établi.

V

Peu de jours après, M. Naudié promenait ses enfants sur le mail, pour l'hygiène. Abraham, qui détestait ces promenades familiales, s'échappait en courant dans tous les sens comme un jeune chien, poussait des cris de charretier, ou, si l'une de ses sœurs s'éloignait un instant du groupe, en profitait aussitôt pour la pincer, la pousser ou la bousculer. M. Naudié se retournait alors en prononçant une certaine phrase qu'il n'entendait plus lui-même à force de l'avoir répétée :

— Voyons, Abraham, tu es insupportable aujourd'hui !

Il tenait la main de Zélie, dont les petites jambes se pressaient pour le suivre. Elle gazouillait de gentilles choses sans suite. Lui, préoccupé, distrait, silencieux, roulait dans son esprit l'insoluble problème que posait son entretien avec M. Defos, et qu'il ne parvenait point à résoudre ; car, tandis

qu'une voix secrète — chaque jour plus faible — le maintenait en méfiance, tout son être aspirait au bonheur entrevu. Justement, de la gaieté flottait dans la tiédeur de l'air, dans la fine lumière qui tombait sur le paysage familier et charmant, dans le printemps qu'annonçaient les bourgeons des vieux ormes aux branches bénisseuses penchées sur les rectangles des pelouses. La mer, très proche, grondait invisible, sans colère, derrière une haie de tamarins. De l'autre côté filaient les bosquets, les canaux, les chemins ratissés du parc Charruyer. Au fond, vers la ville, l'antique tour de la Lanterne dressait sa flèche à huit pans, aux nervures coupées de crochets sculptés, et sa tourelle où les signaux s'allumaient jadis derrière les fenêtres des ogives. Aux approches du Casino, la mer se montra, lisse et bleue, emportée par la marée basse derrière les restes noirs de la digue de Richelieu. Ces choses anciennes, comme les ormes séculaires, comme la nature éternelle, rajeunissaient dans le renouveau du ciel, dont la voûte infinie semblait pleine de joie. Dans son cœur qui s'émouvait, M. Naudié murmura :

« Il serait si bon d'être un peu heureux ! »

Esther et Berthe le précédaient, les mains unies, se faisant à voix basse des confidences amicales. Elles avaient trop chaud dans leurs robes d'hiver, très modestes, bien usées. Elles se retournèrent pour l'attendre. Il compléta sa pensée en songeant :

« Elles aussi seraient plus heureuses... »

Mais la voix méfiante lui répondit :

« Qui sait ? »

— Tiens ! les Defos ! fit Esther, tout à coup.

En effet, M. et Mme Defos s'avançaient en sens inverse, pareils à deux cuirassés mouvant avec lenteur leurs masses imposantes, tandis que Jane, à côté d'eux, marchait à pas légers, comme une jolie chaloupe qui ne demande qu'à filer dans le vent. Au lieu de passer droits et raides, selon leur coutume, ils s'arrêtèrent, pour l'échange de quelques compliments. Mme Defos, avec un regard perfide aux jeunes filles et en aiguisant le circonflexe de sa bouche, dit à M. Naudié tout le plaisir que leur faisaient *ses* visites. Jane rougit et se mit à caresser la joue de Zélie. Quand on se fut séparé, Esther, après un instant de réflexion, dit tout à coup :

— Tu es donc retourné chez eux, papa ?

Surpris, M. Naudié se troubla et balbutia — mentant presque :

— Sans doute. Il me fallait bien faire ma visite de digestion.

La jeune fille rapprocha cette réponse des paroles de Mme Defos et resta pensive : son père lui cachait quelque chose — mais quoi ? Elle ne l'eût pas deviné ; pourtant une obscure intuition mêla Jane à son souci, car elle dit :

— Mlle Defos est très gracieuse pour moi, à la société philharmonique ; mais c'est la première fois que son oncle nous salue ainsi !

— Je t'assure que M. Defos est un homme très aimable, affirma M. Naudié. L'extérieur seul est un peu froid, voilà tout.

Il s'efforça de prendre un air indifférent, pour ajouter :

— Quant à la jeune fille, elle est tout à fait charmante.

— On prétend qu'elle est fiancée à son cousin l'étudiant, dit Esther.

M. Naudié savait à quoi s'en tenir sur ce faux bruit. Il n'en sentit pas moins une douleur aiguë, dont la violence inattendue lui serra la gorge. Et, comme il s'étonnait de souffrir ainsi, sans raison, une de ces liaisons d'idées dont la loi nous est inconnue fit soudain passer devant ses yeux — aussi clairement que s'il le lisait sur les pages jaunies de sa grosse Bible — ce redoutable verset du Livre des Proverbes :

Elle t'empêcherait de considérer soigneusement le chemin de ta vie, ses sentiers sont trompeurs, tu ne saurais pas où ils te mènent.

L'hallucination fut si nette, qu'il s'arrêta, en passant la main sur son front. Mais déjà les caractères gravés par l'invisible main s'effaçaient : il se reprocha d'offenser par un rapprochement injurieux une personne dont il ne pouvait suspecter ni la bonté ni la noblesse d'âme. Sans s'en apercevoir, il serra trop fort la petite main de Zélie, qui se dégagea. Berthe

l'appelait, pour lui montrer Abraham qui, profitant de sa distraction, filait du côté du port.

Une série de ces petits hasards qui sont parfois les signes de la destinée, rapprochèrent Jane Defos et M. Naudié. Pendant quelque temps, ils se rencontrèrent presque chaque jour, dans des comités, chez des malades, chez des pauvres. Partout, Jane arrivait comme un rayon, avec un beau sourire confiant. Sa charité, fraîche comme sa jeunesse, gracieuse comme sa beauté, ne ressemblait en rien à l'aigre bienfaisance qui place âprement ses aumônes à la caisse d'épargne du paradis : gaie consolatrice, elle semait ses bienfaits sans y penser, avec cette légèreté qui pouvait être aussi bien excès de bonté qu'insouciance — et M. Naudié l'en admirait. Chaque fois, leurs rencontres se prolongeaient, leurs propos devenaient plus intimes : après avoir rapidement consolé les malades sur leurs grabats, ou les pauvres dont les yeux inquiets les épiaient, ils s'entretenaient d'eux-mêmes, et prenaient d'innocents rendez-vous, se rappelant l'un à l'autre tel paralytique abandonné, telle veuve dont l'affliction était très grande. M. Naudié ne s'avouait point leur manège. Il aurait rougi de se dire : « Si je vais aujourd'hui chez ce malade plutôt que chez un autre, c'est que j'ai plus de chances de la trouver à son chevet. » Il le faisait pourtant ; même, il oubliait ses petits calculs pour s'émerveiller de la fréquence de leurs rencontres, jusqu'à y voir, ou presque, une indication

d'En-Haut. — Deux ou trois visites chez les Defos, qu'il cacha encore à ses filles, resserrèrent ces liens invisibles. Mais, bien qu'attiré par un aimant irrésistible, il demeurait indécis, trouvant toujours, sur le chemin de son cœur, sa conscience inquiète, hérissée de scrupules, habile à accumuler les objections nouvelles. Faible et spécieux, le cœur disait : « Pourquoi non ? Dieu permet. Tout homme a droit à sa part de bonheur. Eux aussi, seraient plus heureux : n'ont-ils pas besoin d'une mère ? » La conscience répliquait aussitôt : « Tu ne la connais pas, tu ne sais rien d'elle sinon qu'elle te plaît, tu n'as pas le droit d'engager l'avenir des tiens : elle est trop jeune, elle est trop belle, elle est trop riche, tu serais trop heureux. » Et ce mot d'*heureux* résonnait longuement dans son âme, dont les sonorités endormies s'éveillaient toutes, cordes mélodieuses qu'un souffle fait chanter. « Si du moins, songeait-il souvent, je pouvais lire en elle, ou lui dire tout ce que je sens, tout ce que je pense, sans que la présence de sa tante m'arrête et me glace : alors, je la connaîtrais mieux, je pourrais prendre un parti. » La conscience l'arrêtait : « Fuis cette occasion, c'est un piège ! » — « Cherche-la, répondait le cœur insidieux : quelle qu'en soit l'issue, ce serait du moins une heure douce dans ta pauvre vie ! »

Jane lisait en lui : non pas le jeu compliqué de ses doutes, mais comme des lambeaux de confessions incomplètes ; et elle s'étonnait. Nature

active, sachant d'instinct mettre sa volonté au service de ses caprices, et n'ayant jamais devant elle qu'un seul but dont la poursuite l'absorbait toute, elle ne pouvait comprendre tant de tergiversations. Déjà même des sentiments singuliers se mêlaient à l'exaltation romanesque qu'elle avait prise pour l'amour : un dépit de femme froissée dans sa vanité, de l'impatience, un parti pris de réussir. Un sûr instinct l'avertit que, seule peut-être, la présence malveillante de sa tante, aux visites de Naudié, arrêtait sur ses lèvres les paroles qui lient, qu'un mot ou un regard sauraient lui arracher, qu'il prononcerait malgré lui dans une de ces minutes où les hommes sont vaincus et faibles. Elle voulut donc brusquer les choses.

— Il y a longtemps qu'on ne vous a vu rue Réaumur, lui dit-elle, un jour qu'ils sortaient ensemble d'une humble demeure affligée. On vous réclame. Si vous veniez demain, vers quatre heures, voulez-vous?

Elle savait que sa tante serait absente; mais elle n'eut garde de le dire; et M. Naudié se rendit le lendemain à l'heure fixée, rue Réaumur, sans se douter que sa visite ne ressemblerait point aux précédentes. On venait justement de lui apporter une redingote neuve, qu'il avait commandée quelques jours auparavant, sans avertir Esther. Étonnée déjà de cette coquetterie inaccoutumée, la jeune fille, en le voyant si pressé d'endosser son vêtement,

un jour ouvrable, ne put s'empêcher de lui demander où il allait. Il se troubla, répondit évasivement qu'il allait faire une visite, et se hâta de partir, pour éviter les explications. La question d'Esther, pourtant si simple, lui montrait la nécessité de prendre bientôt un parti sous peine d'exciter les qu'en-dira-t-on, ses allées et venues ne pouvant longtemps encore rester inaperçues; et il se sentait plus perplexe que jamais. Comme il passait sous les arcades de la rue Chef-de-Ville, il fut arrêté par son collègue, M. Fridolin : un petit homme maigre, à tête d'oiseau, à menton rasé, vif, agité, babillard, dont on appréciait fort l'éloquence verbeuse et l'infatigable activité. Une feuille du département publiait depuis quelque temps de virulentes attaques contre les protestants. Très excité, M. Fridolin se mit à réciter un article qui le prenait personnellement à partie, puis la réponse qu'il venait d'envoyer au journal, et même les lettres qu'il écrirait à d'autres journaux si la campagne continuait. M. Naudié l'écoutait avec distraction, l'esprit bien éloigné de ces querelles, que d'ailleurs il dédaignait; il crut mettre fin à la conversation en disant :

— Ces polémiques sont regrettables, mais inutiles. Pour ma part, je ne puis m'empêcher de croire qu'il vaut mieux s'abstenir de répondre aux attaques injustes. Le silence est encore la meilleure arme qu'on ait trouvée contre la calomnie, dont l'honnêteté finit toujours par triompher.

En même temps, il tendait la main à son collègue, qui, au lieu de la prendre, lui prit le bras, et se mit à l'accompagner en gesticulant : le silence n'est pas une arme, c'est une capitulation...; on donne tort à ceux qui se taisent....; il faut se défendre, quand on a pour soi le bon droit et la justice... ; le monde est plein de gens qui ne demanderaient qu'à renouveler les dragonnades!... M. Naudié ne désirait point que son collègue sût où il allait : au lieu de tourner à droite dans la rue Réaumur, il prit à gauche, conduisit M. Fridolin jusqu'au chantier de construction, le promena un moment, parlant toujours, parmi des carcasses de chaloupes retournées, revint sur ses pas. L'heure avançait : pris d'impatience et craignant de faire attendre Jane, M. Naudié se résigna à s'arrêter enfin devant l'hôtel Defos.

— J'entre ici, dit-il; si vous le voulez bien, mon cher collègue, nous reprendrons une autre fois cette conversation.

— Ah! vous allez chez les Defos, vraiment! M. Defos est un homme bien remarquable, n'est-ce pas? Et madame! quelle bonté! quelle générosité!

Il partit enfin : « Lui aussi, pensait M. Naudié en tirant la sonnette, se demande sans doute ce que je viens faire ici! » Il crut remarquer que le valet de chambre l'observait avec un air curieux, et son inquiétude s'aggrava : « Cet homme doit s'étonner de mes fréquentes visites. »

Le salon était vide. En attendant devant le Saint Jean de M. Bouguereau, bien rose et bien blanc dans son large cadre doré, il se répétait : « Oui, décidément, il faudra prendre un parti, sans attendre davantage. » Mais il avait trop réfléchi pour être plus avancé qu'au premier jour : seulement, son cœur parlait toujours plus haut, et l'idée de ne plus revoir Jane lui faisait courir dans les moelles un frisson de douleur.

Jane entra, la main tendue :

— Ma tante a dû partir pour Rochefort, dit-elle. Je suis seule pour vous recevoir.

C'était l'heure si désirée et si crainte. M. Naudié sentit cet émoi qui l'avait bouleversé aux premières ouvertures de M. Defos. Il le domina pourtant, et répondit, en s'asseyant vis-à-vis de la jeune fille :

— Eh bien, mademoiselle, j'en profiterai pour vous dire simplement et franchement des choses qu'il faut que vous sachiez. Ainsi je pourrai du moins répondre par une entière confiance à celle que vous m'avez témoignée.

Sa voix était mal assurée : malgré la résolution que semblaient indiquer ses premiers mots, il ne savait pas très bien ce qu'il allait dire ; il toussa, comme un orateur embarrassé. Jane, la tête inclinée, le regardait parfois entre ses longs cils, si gracieuse et jolie qu'il aurait voulu tomber à ses pieds, comme un amoureux de vingt ans. Mais il fallait parler selon son âge et sa carrière. Il reprit :

— Je n'insisterai pas sur les difficultés de la tâche que vous auriez la générosité d'accepter. Je suis bien sûr que vous les avez pesées, n'est-ce pas ?

Jane murmura, très doucement :

— Il n'y a pas de difficultés qu'on ne puisse vaincre avec de la patience et de l'affection.

En se représentant l'entretien tranquille et décisif qu'il osait à peine désirer, M. Naudié s'était promis d'insister, selon son devoir, sur ces « difficultés ». La réponse de Jane lui parut établir qu'elle les avait toutes pressenties, et il s'écria, dans un naïf élan de confiance :

— Oh ! je sais que vous les vaincriez !... Puisque c'est par bonté, par dévouement, par esprit de sacrifice que vous voulez venir à moi..., *à nous*... Mais le sacrifice où vous courez, savez-vous bien que c'est celui de votre jeunesse?

— Est-ce un sacrifice? dit-elle en levant les yeux sur lui. Voyez : je suis seule au monde. Je suis même dans la pire des solitudes, puisque je suis riche. Vous n'imagineriez pas les vilains calculs que j'ai déjà devinés autour de moi... Oh ! pas mon oncle, non ! lui, c'est un honnête homme... Mais combien d'autres ! Jusqu'à la pension, où l'on ne me traitait pas comme mes camarades. J'ai fini par ne plus croire aux sympathies qu'on me témoignait. J'y suis devenue méfiante. Il en serait de même ailleurs, partout, dans toute la vie.

Un sourire désabusé s'esquissa sur ses lèvres :

— Vous voyez bien que le sacrifice n'est pas très grand : les envies, les intrigues, les bassesses du monde, voilà ce que je perdrais.

— Je sais que le monde a ses charges et ses vices, dit M. Naudié. Mais il a aussi... il doit avoir ses joies. Vous n'y songez pas maintenant, mademoiselle : vous les regretteriez peut-être un jour... Si du moins je pouvais croire qu'en échange de vos renoncements, je vous apporterais un peu de bonheur ! Mais comment voulez-vous que j'aie une telle illusion? Je vois bien ce que vous nous donneriez ; hélas ! que recevriez-vous ? Et voici que j'en arrive à l'obstacle le plus grave qu'il y ait entre nous, au seul réel, peut-être, au seul qu'aucune bonne volonté ne saurait supprimer. Et j'ai peur de vous le montrer, tant je le vois profond, comme un fossé infranchissable.

Cette image était sans doute un reste des habitudes oratoires de M. Naudié ; les vibrations douloureuses de sa voix et l'angoisse presque poignante qu'exprimait son beau visage grave en voilaient la banalité.

— Ce fossé, continua-t-il, c'est la vie qui l'a creusé, mademoiselle. Ce sont nos deux vies, la vôtre et la mienne — votre jeune passé de bonheur, de gaieté, d'insouciance, et mes années de soucis, de chagrins, de peines, de tristesses. Vous ne savez pas ce que la vie peut faire de deux êtres dont les cœurs

s'accorderaient, dont les âmes se ressemblent, selon qu'elle leur est bienveillante ou cruelle. Vous ne savez pas comment ses leçons peuvent les transformer de telle sorte, qu'ils parlent chacun sa langue et ne peuvent plus jamais, jamais s'entendre! Ah! je sais que vous avez traversé une horrible épreuve. Mais vous étiez une enfant, et Dieu ne permet pas que la douleur déchire les âmes des enfants : leur blessure se ferme bientôt, elles conservent leur sève et leur force...

Jane écoutait, immobile dans sa pose attentive. M. Naudié sentit que ce langage la touchait : lui qui, depuis tant d'années, portait seul le poids de ses tristesses intimes, il céda à ce lâche besoin qu'ont parfois les hommes de montrer leur cœur malade à la femme qui peut les plaindre ou les aimer, à ce désir éperdu qui pousse les âmes à fuir leur solitude dès qu'un geste de compassion les appelle :

— Entre ces heureux et les autres, mademoiselle, il y a un monde! Moi, je n'ai jamais été parmi les heureux... A présent, il est trop tard pour changer de voie. Être heureux, voyez-vous, je ne le saurais point. J'ai connu, comme Job, les jours de l'affliction : vous qui les avez traversés dans l'ignorance de vos premières années, Dieu veuille que vous les ignoriez désormais! Pourquoi vous entraînerais-je dans mon cercle? Pourquoi étendrais-je sur vous l'ombre de mon expérience? Et voyez encore : entre

les êtres bien-aimés qui dépendent de moi et le Maître que je tâche de servir de mon mieux, où trouverais-je le loisir de chercher le bonheur — hélas! ou de le donner? Votre bonté en a réveillé la soif dans mon cœur, et déjà je me le reproche. Ici-bas, tout ce que je puis, tout ce que je dois désirer est pour les miens. Oh! oui, pour eux, je voudrais du soleil et de la joie. Vous leur en apporteriez, j'en ai la certitude. Mais, pour l'accepter en leur nom, il faudrait que je pusse oublier ce que je viens de vous dire, et d'autres choses encore que je ne vous ai pas dites, il faudrait que ma vie eût été différente, que je fusse un autre homme, plus jeune, meilleur, plus digne... Voilà l'obstacle, mademoiselle, le vrai. Maintenant que vous le connaissez, vous voyez bien, n'est-ce pas, que nulle bonne volonté ne peut rien contre lui? Vous continuerez à être heureuse. Moi, je poursuivrai mon chemin jusqu'au bout, fidèle à ma destinée que j'accepte sans murmurer, telle que le Seigneur l'a voulue. Il me restera de notre rencontre une reconnaissance infinie — la douceur qu'un beau rêve laisse au réveil.

... Qui marquera le juste rapport entre nos paroles et les sentiments profonds qu'elles traduisent? M. Naudié venait sans doute de parler avec sincérité, puisqu'il pensait tout ce qu'il avait dit. Pourtant, sa sincérité n'était pas complète, car une voix secrète l'avertissait qu'il plaidait à fins contraires; il savait, avec une mystérieuse et inavouée certitude, qu'à

chacune de ses paroles, Jane lui appartenait davantage, qu'un signe allait changer cette destinée dont il se proclamait l'esclave; et ce signe, il se tut pour l'attendre. Un instant, le silence plana sur eux — lourd des pensées qui ne s'expriment pas, des sentiments obscurs qui gouvernent les volontés hésitantes et préparent les actes ; puis, la jeune fille prononça :

— Croyez-vous m'apprendre quelque chose en parlant ainsi? Mais, je vous en prie, qu'importe tout cela? Oui, qu'importe tout cela, puisque je le savais déjà, puisque je l'accepte...

Sa voix mourut en ajoutant :

— ... Puisque je vous aime!...

Le mot vibra lentement, comme un son qui ne veut pas s'éteindre, et les yeux de M. Naudié se remplirent de larmes. En le regardant furtivement, Jane le vit si bouleversé d'une telle émotion, qu'elle voulut parler encore et reprit, d'une voix plus sûre, en souriant presque :

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'obstacle. Il n'y en a plus. Nous parlerons tous la même langue : celle du bonheur. Vous l'apprendrez : elle est facile. Le monde est plein de bonheur : pourquoi ne viendrait-il pas de Dieu, comme la souffrance? Voyez, c'est lui qui vous en envoie enfin votre part — et c'est moi qui vous l'apporte.

Elle se leva et s'approcha de lui, les mains tendues, attendant un cri d'amour, un baiser. Mais, bien

qu'en cet instant tout ce qu'il y avait d'homme en M. Naudié fût remué et frémît, l'habitude professionnelle fut la plus forte. A peine osa-t-il presser contre ses lèvres les fines mains pleines de caresses qui s'offraient, et il balbutia, prêchant à demi :

— Merci !... Oh ! merci de me parler ainsi !... Oui, vous avez raison, le bonheur vient de Dieu... Il faut l'accepter... l'accepter comme il nous l'envoie... J'accepte le mien, en vous bénissant... Qu'il soit aussi le bonheur de ceux que j'aime, de ceux que vous aimez déjà !...

Là non plus, la parole ne moulait pas exactement la pensée : s'il avait parlé selon son cœur, M. Naudié aurait dit que sa tendresse était déjà trop grande, et sa soif de bonheur trop avide. Et, comme il lâchait les mains de Jane et continuait à balbutier des phrases où Dieu intervenait, la jeune fille — sans le savoir encore — commença à le mépriser de s'oublier si peu.

DEUXIÈME PARTIE

I

Ce jour-là, les Naudié devaient célébrer le premier anniversaire de leur mariage par un dîner de famille, auquel assisteraient, avec les Defos, Guillaume Naudié — qui s'absentait plus volontiers de Rochefort depuis qu'un intérieur confortable l'attirait à La Rochelle, — les Fridolin, M. Lanthelme dont l'esprit acide amusait Jane. Levé très tôt, M. Naudié expédiait son courrier, dans l'élégant cabinet, meublé à l'anglaise, qui ouvrait sur le jardin où croissait un vieux cèdre, où Zélie passait des heures dans la contemplation des poissons rouges de la pièce d'eau. Les Naudié habitaient maintenant, à deux pas des Defos, un de ces beaux hôtels de la rue Réaumur, dont les vastes pièces ont gardé leurs

lambris et nous ont comme transmis à travers le temps un peu des souvenirs et de la grâce du siècle passé. M. Naudié ouvrit une dizaine de lettres : des demandes de secours. Hélas! il en recevait tant, qu'il n'y pouvait pas même répondre! L'une d'elles, qu'il repoussa avec un geste d'humeur, venait de Paul : l'évangéliste expliquait qu'il voulait acheter une grange pour ses réunions, dans un village d'Auvergne où les propriétaires refusaient de lui louer leurs locaux, et qu'il comptait sur son frère pour réaliser ce projet. « Mes ennemis, disait-il, seront confondus, forcés de reconnaître que le Seigneur est avec nous, quand, malgré leur mauvais vouloir, la Parole résonnera chez eux. »

— Non, non, dit le pasteur à haute voix, comme si son frère eût été là pour l'entendre. Rien pour cette fâcheuse propagande. Il y a tant de besoins plus réels!

Combien peu il en pouvait soulager! Un instant, il songea à la petite part de revenu que son train de maison lui permettait de consacrer aux bonnes œuvres : quatre domestiques, deux chevaux, une voiture, beaucoup de caprices; que restait-il pour les pauvres? Son budget était aussi difficile à équilibrer qu'aux temps de sa gêne, à cette seule différence près que les chiffres étaient plus gros. Il consacrait à ses affaires un temps énorme, et, quand il y réfléchissait, se reprochait de le prendre sur ses devoirs. Mais il n'y réfléchissait pas souvent : un

tourbillon l'emportait, sur les traces du petit être charmant, fantaisiste, décevant, qu'il ne connaissait pas encore et qu'il adorait chaque jour davantage. En ce moment même, elle remplissait sa pensée, elle étouffait ces plaintes dont les lettres ouvertes apportaient la rumeur, si bien que ce n'était point aux malheureux tourmentés par la peine, mais à elle seule qu'il songeait. Tandis que son œil s'attendrissait en parcourant les pages désolées, il écoutait l'éternel refrain de son cœur : « Je l'aime, je l'aime, oh! combien je l'aime! » Mais par moments, une autre voix — la voix de reproche qui l'avertissait jadis — murmurait au fond de lui, assourdie et lointaine : « Tu l'aimes, — comment l'aimes-tu?... »

On frappa. M. Defos, en allant à ses affaires, entrait pour prévenir que Henri, qu'on attendait dans la journée, retardait son retour.

— Sans lui, dit-il, nous serions treize à table, et pour moi, vous savez, j'ai une petite superstition. Tâchez de trouver un quatorzième!

— Je tâcherai, dit M. Naudié en souriant. Ou bien les enfants ne dîneront pas avec nous.

Il insista pour que son visiteur s'assît un instant, ayant justement un avis à lui demander.

— Il s'agit de ces maisons de Bordeaux, dit-il, de ces maisons de rapport, dont la valeur représente un bon quart de la fortune de ma femme. Elles me donnent beaucoup de soucis.

— Comment donc! s'écria M. Defos, mais c'est

un magnifique placement, un des plus avantageux, un des plus sûrs que j'aie faits pour ma nièce : du 5 pour 100, ni plus ni moins !

M. Naudié répliqua, l'air pensif :

— Oui, sans doute, du 5 pour 100... à condition que les locataires payent leur terme. Seulement, s'ils ne payent pas?...

M. Defos ouvrit ses gros yeux ronds, stupéfaits et menaçants.

— S'ils ne payent pas?... dit-il. Eh bien ! on les force à payer ! Grâce à Dieu, il y a encore de bonnes lois pour protéger les propriétaires ; et votre gérant... vous n'en avez pas changé, j'espère ?

— Non, c'est le même.

— Un homme à poigne ! Vous n'avez qu'à le laisser faire !

Le visage de M. Naudié devint très soucieux. Il dit en tiraillant sa barbe d'un geste inquiet :

— Je ne puis pourtant pas jeter à la rue des malheureux qu'atteint le chômage ou la maladie... Je ne puis pas.

— Vous, soit ! Je comprends cela. Mais votre gérant ? C'est lui seul qui agirait.

— En serais-je moins responsable ?

M. Defos leva la main gauche, la laissa retomber sur son genou, et dit, avec dédain :

— Vous y mettez du sentiment !

— Permettez ! dit M. Naudié ; vous-même, quand vous m'avez mis au courant des affaires de ma

femme, ne m'avez-vous pas parlé de ces maisons comme d'une œuvre utile, destinée à aider les pauvres gens en leur procurant à bon marché des logements sains?

— Eh bien?... Vos locataires ne sont-ils pas logés à meilleur compte, et mieux que partout ailleurs? Raison de plus pour qu'ils payent leurs termes avec régularité.

M. Naudié garda le silence pour ne pas dire ce qu'il pensait de cette impitoyable charité.

— Voyez-vous, mon cher, reprit M. Defos avec sa magnifique autorité, si vous vous laissez gagner par la sentimentalité, vous êtes perdu. Il est très difficile d'être millionnaire. La seule manière d'exercer avec quelque agrément cette profession délicate, c'est de s'en tenir à la loi, strictement. La loi est la norme unique qui doive régler nos actes. Mon principe est : *Ne jamais enfreindre la loi ; s'en servir toujours.* Je vous le recommande : il est simple, excellent, il tranche toutes les difficultés. Je ne vois pas en quoi son application pourrait choquer un chrétien. Jésus lui-même n'a-t-il pas dit : « Rendez à César ce qui appartient à César »?

Une fois de plus, la dureté de ce juste, irréprochable et féroce, offensait M. Naudié.

— Je ne suis pas César, dit-il avec un peu d'ironie.

— Moi non plus, certes! s'écria M. Defos. Mais...

Il n'acheva pas sa phrase : ce « mais », avec le

large geste des bras ouverts qui l'accompagna, exprimait à lui seul toute sa doctrine, à laquelle suffisait la Justice et dont nulle bonté ne tempérait jamais la rigueur impeccable.

— Pour moi, reprit M. Naudié, je ne puis raisonner ainsi. Il m'est impossible de comparer les termes que me doivent ces pauvres gens aux dettes que nous avons tous envers Dieu. Cela ne se balance pas.

— Eh bien ! vendez vos maisons : c'est ce que vous avez de mieux à faire. Je suis à vos ordres, si vous voulez.

M. Naudié allait accepter avec joie, quand il pensa soudain que ce serait livrer ses locataires au terrible homme : forme nouvelle du subterfuge auquel il pouvait recourir en se cachant derrière le gérant, autre manière de se dérober à ses responsabilités.

— Je vous remercie, répondit-il sans entrain. J'y réfléchirai ; nous en reparlerons.

M. Defos regarda sa montre et se leva en disant, pour conclure :

— Quand vous voudrez. Et à ce soir.

Son visiteur reconduit, M. Naudié allait se remettre à sa correspondance, quand Frédéric, le valet de chambre — un grand gaillard sec, d'une irritante dignité, — apparut sur le seuil : un paysan venait prier M. le pasteur de se rendre au plus tôt à Marcilly, où le réclamait une veuve mourante ; l'attitude

dédaigneuse de Frédéric disait clairement que, dans sa pensée, M. le pasteur n'avait pas à se déranger pour si peu.

— J'y vais tout de suite, dit M. Naudié.

En hésitant, il ajouta :

— Dites qu'on attelle !

Il évitait de se servir de la voiture, dont la coûteuse présence lui pesait comme un remords. Mais, ce jour-là, le désir de rentrer tôt l'emportait sur ses scrupules. Voulant rappeler à sa femme les souvenirs de la journée qui commençait, il alla cueillir au jardin quelques roses, pour les offrir à Jane avant de se mettre en route. Quand il frappa doucement à sa porte, elle ne répondit pas. Il entra quand même : elle dormait encore, d'un frais sommeil d'enfant heureuse, délicieusement jolie dans le désordre de ses cheveux noirs épars autour d'elle. Oh ! l'éveiller en cueillant les baisers qui semblaient fleurir sur ses lèvres entr'ouvertes ! Mais M. Naudié n'osa pas — car jamais il ne s'abandonnait librement aux impulsions de son cœur, qu'il cachait à sa femme comme il tâchait de se les dissimuler à lui-même. Il se contenta donc de la contempler un moment, son bouquet à la main. Puis il répandit les roses sur la couverture et sortit à pas furtifs, plein de regrets.

Les enfants, qui partaient pour leurs cours, s'étaient arrêtés devant la voiture. Ils l'embrassèrent ; le bruit des roues résonna sur les pavés de la rue

silencieuse, entre la double enfilade des vieux hôtels tranquilles et graves.

Le village de Marcilly est la seule commune protestante des environs qui relève de la paroisse de La Rochelle : les deux pasteurs de la ville s'y rendent tour à tour chaque quinzaine, pour le culte. Autrefois, M. Naudié faisait la route à pied, moitié par hygiène, moitié pour économiser le prix de la diligence. Il partait alors d'un bon pas égal de marcheur; sa redingote sur le bras, le front en sueur sous son lourd chapeau, il arpentait à longues enjambées la route qui file parmi les champs, bordée de jeunes arbres que le vent d'ouest incline. C'est un paysage mélancolique et nu. De place en place, isolées dans un bouquet d'arbres ou groupées autour d'une vieille église, surgissent de basses maisons aux toits lents, grises comme les terres de labour quand le soleil ou le vent les a desséchées; ou ce sont des moulins aux ailes agitées, de petits bois de basse futaie, une rangée de grêles peupliers. Deci, delà, la mer apparaît, continuant la plaine, coupée par la ligne morne de l'île de Ré — trait noir marqué sur une page vide. Une tristesse émane toujours de cette nature monotone, presque désolée, que parcourt un âpre vent; pourtant, par les matinées printanières, les oiseaux chantent parmi les arbres ou dans les jeunes blés. En deux heures de marche, le pasteur arrivait à Marcilly : la tour carrée de la vieille église trapue, découronnée de sa flèche perdue en quelque

bagarre, jetait dans l'air les appels triomphants de la cloche, invitant aux vêpres les fidèles de l'autre culte ; il prenait à main droite une ruelle étroite qui conduit au modeste temple de la R.P.R.—petite salle carrée, écrasée par un plafond trop bas. Mêlé presque à ses auditeurs, M. Naudié croyait leur parler à chacun en particulier, tant il se trouvait près d'eux : et il aimait ces humbles et rares paroissiens, les deux ou trois vieillards, les quelques femmes en bonnet qui venaient s'asseoir là, recueillis. Leurs peines ressemblaient aux siennes : ils n'étaient guère plus inquiets que lui-même de leur pain quotidien ; leurs familles, presque toujours nombreuses, ne leur donnaient guère plus de tourments : les petits êtres qu'ils avaient jetés dans la vie, pareils à des graines qui germent d'un peu de pluie et d'un peu de soleil, poussaient, croissaient, grouillaient, nourris par la grande voisine, vite utiles, bientôt dispersés. A les observer, à leur parler, à les écouter, leur pasteur avait vu quelquefois s'éclairer d'un jour nouveau le dur problème de la misère : différente de celle des villes, moins lourde que la sienne propre, elle lui semblait là — plutôt que l'ennemie — l'éducatrice et la nourricière, féconde en conseils sains, bienveillante à sa manière, puisqu'elle enseigne la simple acceptation de la vie au jour le jour, telle que la font la terre et les saisons. — Ainsi pensait autrefois M. Naudié, au temps de sa pauvreté. Maintenant, quand il suivait la route connue, quand il

entrait dans l'humble temple, il ne retrouvait point les mêmes impressions. Ses paroissiens non plus ne le regardaient plus de même, comme si quelque chose le séparait d'eux. Aussi ses courses à Marcilly n'étaient-elles plus que des corvées, dont il se débarrassait quand il le pouvait honnêtement. Ce jour-là, bercé par le rythme de la voiture, les yeux arrêtés par le dos du cocher carré sur le siège, il ne regarda pas le paysage, qu'inondait la fine lumière d'un matin d'été, et roula dans sa tête de vagues et inquiètes pensées.

Un spectacle de douleur chassa pour un moment ses propres soucis intimes : une femme encore jeune, dans un décor de misère, râlait sur un grabat, sans connaissance, presque sans haleine, si proche de la mort que déjà la barrière de l'inconscience la séparait de la vie. Trois enfants en bas âge s'effaraient autour d'elle — nichée abandonnée, pauvres petits êtres tremblants devant un malheur qu'ils ne comprennent pas. M. Naudié tâcha de les interroger :

— Êtes-vous seuls ? N'avez-vous personne ? Le médecin n'est-il pas venu ?

Ils ne surent pas répondre : ils le regardaient avec des yeux d'angoisse, comme pétrifiés devant lui.

— Pauvres petits ! dit-il en les caressant.

Puis il se pencha vers la mourante, cherchant à deviner les soucis qui subsistaient peut-être au

fond d'elle, dont les reflets tremblaient dans ses yeux presque éteints :

— Dieu aura pitié d'eux, soyez-en sûre. Vous avez eu raison de m'appeler ! Ce que je puis faire, ma pauvre femme, je le ferai. Maintenant, je vais prier, n'est-ce pas ?

Une immense pitié l'emplissait pour ces malheureux, frappés ainsi par un coup de Celui dont nous ignorons les voies ; en même temps, il songeait à ses propres enfants, à leur mère morte, et ces retours sur lui-même rendaient sa compassion plus profonde, plus intelligente, plus délicate, en augmentant son grand désir de les aider.

Il pria, sans que la mourante parût l'entendre, la rassura de nouveau, se mit à caresser les enfants. Quand il voulut partir, une fillette le retint, une petite voix suppliante bégaya :

— Pas partir !... Pas encore !...

De longs moments passèrent ainsi, donnés à la prière, à la pitié. Et M. Naudié songeait à Jane qui, sans doute, l'attendait et lui reprocherait son retard... ou bien, hélas ! ne le lui reprocherait pas ! L'arrivée d'une voisine, enfin, lui permit de s'éloigner. Comme il posait trois pièces d'or sur la table, la bonne femme s'écria :

— On voit bien que vous êtes riche !

Il promit de revenir, et monta dans sa voiture.

Sur son parcours, les paysans — ceux-là mêmes

dont il se sentait autrefois si proche — se découvraient avec une nuance nouvelle de respect : celui que les pauvres vouent à l'homme riche, non plus celui des simples pour le serviteur de Dieu. Leurs regards le suivaient; derrière son passage, ils échangeaient entre eux de prudentes réflexions qui, sans doute, admiraient sa voiture, approuvaient son adresse, ou le félicitaient de son aubaine.

Ah! certes, il n'en valait pas mieux! Des soucis l'oppressaient maintenant, dont il aurait rougi jadis, qui l'éloignaient de Dieu ; et le bonheur qu'il avait cru saisir, s'effritait au jour le jour. L'accès de dévouement et de piété de Jane n'avait pas survécu trois mois à leur mariage : les devoirs acceptés avec tant d'allégresse, elle s'en déchargeait simplement, avec une égale légèreté. Au premier heurt avec les enfants, elle avait cessé de les aimer; elle n'aimait plus les pauvres ni les affligés ; elle n'aimait pas son mari; elle n'aimait qu'elle. Une de ces métamorphoses qui inquiétaient le bon sens rassis de son oncle, l'avaient transformée en un être frivole et personnel, attentif avec excès aux menues choses de la vie, capricieux, mobile, indifférent, qui gardait au fond de ses grands yeux les mêmes promesses de bonheur, qui respirait l'amour d'aimer, la joie de vivre : marbre superbe dont un artiste maladroit ne sait pas tirer un chef-d'œuvre, ou bloc inerte de pierre vulgaire que nul

ciseau ne pourrait ennoblir; fleuve mystérieux dont les eaux insondées roulent des paillettes d'or ou des poisons amers...

Déjà, la rêverie de M. Naudié revenait à elle seule, épiloguant sur les détails insignifiants qu'amplifiait son amour ignorant et gauche : n'avait-il pas eu tort de partir sans la voir ? et surtout d'être resté si longtemps ? si elle lui en voulait d'être sorti, sans rien dire, le matin d'un tel jour ? Ou bien, elle songerait à peine à l'anniversaire — peut-être avec un regret ; et peut-être que ses mains distraites dédaigneraient de ramasser les roses éparses autour d'elle !...

En s'abandonnant à de tels enfantillages, M. Naudié les jugeait pourtant ; car il murmura :

— C'est que je l'aime... c'est que je l'aime trop !

Il répéta, comme s'il s'adressait un reproche :

— Oui, beaucoup trop !

Mais en même temps, pris d'impatience en s'apercevant que le paysage fuyait lentement, il cria au cocher :

— Plus vite, s'il vous plaît, nous avons manqué l'heure du déjeuner !

En cet instant, la scène de tout à l'heure repassa devant ses yeux : il compara la misère qu'il venait de voir à son opulence, le souci qui le harcelait à ceux qui tourmentent tant de pauvres êtres ; il descendit au fond de son cœur et frissonna de le trouver

tout rempli d'une seule image, d'un seul désir ; il se rappela le verset des Proverbes qui l'avait mystérieusement averti, et la peur sourde de sa destinée l'envahit.

II

Au vent de la course, ses inquiètes pensées se développèrent de telle sorte que M. Naudié finit par s'en sentir oppressé. Lui, si patient de tout autrefois, une hâte fébrile l'agitait de retrouver sa maison, son cœur se serrait dans la crainte vague d'un malheur qui peut-être l'attendait au retour. La voiture, cependant, passa sous la porte Dauphine, énorme et massive, et traversa la ville au grand trot. Des personnes de connaissance saluaient bas, se retournaient pour suivre des yeux l'attelage, puis échangeaient leurs réflexions ou les continuaient un instant en silence, chacun pour soi. La ville, en effet, n'avait pas encore fini de commenter le mariage du pasteur : pendant trop d'années, on avait rencontré, le long des vieilles rues, sous les porches antiques, M. Naudié dans sa redingote râpée ou dans un mince pardessus. Voici qu'il devenait un capitaliste : « *On ne le voit plus qu'en voi-*

ture, » disaient les gens avec leur habituelle exagération. Et les regards de tous restaient braqués sur le nouveau ménage, avec un peu de cette curiosité cruelle qu'excitent à l'avance les accidents probables du prochain, ses malheurs qu'on pressent, ses catastrophes qu'on calcule. Devant le café Français, la voiture croisa M. Dehodecq et M. Lanthelme, qui marchaient ensemble sur le bord du trottoir. Ils saluèrent, interrompirent leur conversation, échangèrent un coup d'œil ; et M. Dehodecq dit :

— Heureusement que *cela* a bien tourné, et qu'ils sont un charmant ménage. Mais il faut reconnaître — nous pouvons bien le dire entre nous — que M. Naudié avait commis une fière imprudence !

— Pourquoi ? demanda M. Lanthelme, qui défendait toujours le pasteur à sa manière, c'est-à-dire en le déchirant, comme s'il eût tenu à réserver à ses griffes ce morceau de choix.

— Voyons, dit M. Dehodecq, à son âge ! Vous ne pensez sans doute pas qu'*elle* a quinze ans de moins que *lui ?* Et puis, quelle différence de position ! Lui qui avait toujours vécu dans un état proche de la misère !

La petite bosse de M. Lanthelme frétillait d'aise à ces propos. M. Dehodecq continua :

— C'était une grosse partie. Il l'a gagnée. C'est parfait. Mais il a eu de la chance. Songez aux dangers que court un pasteur quand il se lance dans une affaire de ce genre-là ! On a beau dire qu'il est

un homme comme les autres : les conséquences de sa vie domestique ont plus d'importance que celles de n'importe qui, ses responsabilités sont plus grandes.

Les petits yeux de M. Lanthelme s'allumaient dans sa face rouge : libre penseur déclaré, bien qu'il fréquentât le culte pour éplucher les sermons, il détestait les théologiens, et ne manquait jamais une occasion de leur nuire.

— Bah ! dit-il, le fameux Strauss avait bien épousé une chanteuse !

— Pas possible ! exclama M. Dehodecq.

— Parfaitement. Il est vrai qu'il a fini par divorcer. Mais il avait été d'abord très heureux pendant plusieurs années : il n'était pas clairvoyant. On a publié ses lettres à un ami qui lui servait de confident : je ne connais rien de plus intéressant.

Il jouit de l'étonnement de M. Dehodecq, et revint au sujet :

— Dieu préserve M. Naudié d'une telle destinée ! Ce qui me plaît en lui, c'est que la prospérité ne l'a pas encore gâté. Même, il continue à soigner de son mieux ses sermons, qui ne sont pas plus mauvais qu'autrefois. Une telle constance est digne de tous les éloges. Je le compare en pensée à un mien camarade, dont l'histoire n'est pas sans ressembler à la sienne. Il prêchait mieux, mais il ne résista pas aussi bien aux tentations de la fortune. Il était resté célibataire, lui, prudemment. Un beau jour — pas

beaucoup plus jeune que M. Naudié — il trouve sur son chemin une dot... énorme !... Une jeune fille orpheline, comme M[lle] Defos, qui avait juré de n'épouser qu'un pasteur : car il y en a qui ont cette toquade... A peine mariée, c'est elle qui porte... le rabat... Elle ne montait pas en chaire : le Consistoire aurait protesté ; mais elle présidait les comités, elle fondait des œuvres, elle écrivait des brochures de propagande et de dogmatique ; car la théologie, je ne sais vraiment pas pourquoi on en exclut les femmes : ses exercices conviennent merveilleusement à leur esprit de chicane. Que faisait le mari, pendant ce temps? Il administrait les biens de madame ! Et très bien, je vous en réponds ! Il avait médité la parabole des talents et faisait fructifier les siens.

M. Lanthelme se mit à rire, aigrement, en jouissant de sa méchanceté. M. Dehodecq l'avait écouté avec l'attention honnête et laborieuse qu'il apportait à toute chose.

— Voilà un fait, dit-il en réfléchissant, qu'on pourrait exploiter contre *nous*, comme on ne manquerait pas d'exploiter le cas de M. Naudié, s'il tournait mal. Mais des faits semblables sont extrêmement rares. Sur les six ou sept cents pasteurs de notre clergé, combien en trouverait-on que le mariage ait vraiment enrichis ? Trois ou quatre, tout au plus.

— Sans compter toutefois, dit M. Lanthelme,

ceux qu'il a simplement tirés du besoin. Oh! ne vous pressez pas de les défendre, car je n'ai garde de les blâmer. Comment voulez-vous qu'ils se suffisent, avec les deux mille francs de leur traitement? La dot leur est nécessaire, plus qu'en aucune autre profession. Ils ont des prestations de toutes sortes, de nombreuses familles.

M. Dehodecq restait pensif, pesant avec sérieux ces propos intoxiqués de malice.

— Enfin, conclut-il avec un soupir, M. Naudié est désormais à l'abri.

Excité par l'ardeur concentrée de son attaque, M. Lanthelme riposta, avec une singulière véhémence :

— Oui, sans doute, à l'abri du besoin. Ses enfants mangent tous les jours, son cheval aussi. Il ne court plus que... d'autres risques!

— Lesquels?

— Oh! cher monsieur, vous m'en demandez trop! C'est l'avenir qui nous le dira. Le mariage est une forteresse; mais on n'y est pas assuré contre tous les accidents.

Cependant M. Naudié, à peine rentré, cherchait Jane, dans sa hâte un peu nerveuse de lui souhaiter sa fête. Elle était dans un boudoir, attenant au grand salon et ouvrant aussi sur le jardin, dont elle se réservait l'usage : petite pièce capitonnée d'étoffes modernes qui en cachaient la vétusté, n'ayant plus d'archaïque que ses fenêtres à meneaux, pleine de

vases anglais, de bibelots exotiques. Jane, en peignoir clair, ses fins poignets blancs et sa jolie tête gracieuse émergeant d'un flot de dentelles, semblait fort occupée à ranger des papiers devant un secrétaire en bois des îles dont elle seule possédait la clef: reliquaire secret que son mari considérait avec cette sourde inquiétude que donne parfois la vue de caractères étrangers, de bouches muettes, d'écritures indéchiffrables. En l'entendant entrer, la jeune femme se retourna lentement, sans lâcher le « portrait-album » qu'elle tenait à la main. M. Naudié la baisa sur le front; mais les paroles qu'il tenait prêtes expirèrent sur ses lèvres, son regard inquiet se fixa sur la photographie. C'était celle d'un très bel homme, aux fortes moustaches, aux yeux ardents, aux traits romains : l'air fatal, il croisait les bras sous une espèce de cape espagnole, le front caché par un sombrero, dans une de ces poses que prennent naturellement, devant l'appareil, les artistes aimés des femmes, pianistes ou chanteurs, acteurs ou saltimbanques. Au bas, on pouvait lire, sous quelques notes de musique, ce vers, griffonné par une main lourde :

Vorrei poterti dar quel po'che resta...

De son bras droit, M. Naudié entourait légèrement la taille de sa femme. Un instant, il lutta contre lui-même; puis, vaincu, il prit de la main gauche le coin

du portrait, le souleva, sans que Jane l'abandonnât, et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

La jeune femme sourit ; ses yeux errèrent du portrait à son mari, comme si elle eût esquissé un malicieux parallèle entre ces deux visages si différents.

— Ça ? répondit-elle, ça ? c'est Beltrame.

— Beltrame ?

— Vous ne le connaissez pas même de nom ? Oh ! mon cher ami, vous ne connaissez rien ! Beltrame est un chanteur très célèbre. Il fait courir tout Londres. Il va chanter dans les meilleures maisons. Il est Italien. Voyez comme il est beau !

M. Naudié souligna de l'ongle la ligne d'écriture :

— Et cela, c'est un autographe de lui, j'imagine ?

— Justement.

— Il vous a donné ce portrait ?

— Mais oui.

— Avec cette impertinence ?

— Ce n'est pas une impertinence, c'est le premier vers d'une romance fameuse de Tosti.

Elle s'interrompit pour fredonner, sur l'air connu :

Donna, vorrei morir...

Le front de M. Naudié se plissa. Elle reprit, en rêvant un peu :

— Comme il chantait bien cela, Beltrame ! Vous ne croiriez pas que j'ai été folle de lui !

Du même geste, M. Naudié lâcha la photographie et la taille de sa femme, en balbutiant :

— Ah ! vraiment... vraiment...

— Oui. J'avais dix-sept ans. Un chanteur, un artiste, vous comprenez ! Il est venu chanter chez mes parents de Londres, pendant mes vacances de Pâques. Oh ! quelle voix ! quels yeux !...

— ... Vous l'avez un peu trop admiré ?

Jane ne voulut pas comprendre le sens de cette insinuation délicate :

— C'est-à-dire que j'ai été folle, mon cher ami, tout à fait folle, à en perdre le sommeil, à ne rêver que de lui, à vouloir mourir... comme dans sa romance !

Une question tourmenta M. Naudié. Il finit par la poser :

— Et... il l'a su ?

— Voilà que vous êtes jaloux ! fit Jane au lieu de répondre. Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une jeune fille, mon cher ami ? A quoi voulez-vous donc que nous pensions, depuis quinze ans jusqu'à notre mariage, si ce n'est à l'amour ? Beltrame a duré six semaines. Avant lui, il y avait eu un évêque... N'ouvrez pas des yeux comme cela, je vous en prie... C'était un très vieil évêque, avec une grande barbe blanche. Après, il y a eu un peintre, un peintre très célèbre, dont je n'ai d'ailleurs jamais vu que le

portrait... Et puis d'autres, dont je ne sais plus les noms. Ils ont passé comme des reflets sur une eau qui court. Et puis, vous êtes venu, vous !

M. Naudié s'assombrissait en l'écoutant, sans oser rien dire, par crainte d'être ridicule.

— Je pense pourtant, hasarda-t-il, que vous ne me mettez pas sur le même rang ?

— Oh ! non, dit Jane. Eux, ils ont passé. Vous, vous restez là.

Elle avait fouillé parmi les photographies du tiroir.

— Tenez ! fit-elle, voici l'évêque.

M. Naudié jeta un coup d'œil sur le portrait du grand vieillard, qui évoqua dans son esprit l'image de son père, et le rejeta parmi les autres.

— Maintenant, dit Jane, vous connaissez tous mes secrets.

Il répéta :

— Tous ?

— Je veux dire tous ceux dont je me souviens.

— Il y en a pourtant un... que je ne connais pas...

— Oh ! lequel ?

Debout en face d'elle, il lui prit les deux mains, la regarda dans le fond des yeux, et, d'une voix qui tremblait de passion :

— Ce qu'il y a maintenant là, fit-il en la baisant sur le front, là, là, derrière ce mur impénétrable, là, dans ce cœur, dans cette âme qui m'appartient et

qui m'échappe... Vos secrètes pensées, celles que vous ne me dites pas, celles que je ne peux pas lire dans vos yeux... Si vous m'aimez enfin, ou bien s'il y a entre nous quelque chose que j'ignore, si vous ne vous êtes donnée que pour vous reprendre, et pourquoi vous jouez à me tourmenter?... Voilà ce que je voudrais savoir!

Il frémissait d'une émotion trop longtemps contenue, qui débordait pour la première fois. Jane dégagea ses mains, et dit de sa voix tranquille :

— Je ne vous ai jamais vu ainsi, mon cher ami. Est-ce Beltrame qui...

— Oh! s'écria-t-il en l'interrompant, c'est que vous ne savez pas!...

Sans répondre, elle se pencha de nouveau sur le tiroir, y choisit un nouveau portrait, et le tendit à son mari.

— Regardez! dit-elle. Cette fois vous ne serez plus jaloux!

C'était une jeune fille, aux traits purs, d'une régularité monotone, aux cheveux coiffés à la grecque, le type classique de l'Anglo-Saxonne qui s'étale dans les magazines.

— Une amie de pension, tout simplement, expliqua Jane. Mais quelle amie! Elle ne me quittait pas, elle ne pensait qu'à moi, elle ne me permettait pas même de parler aux autres. Et des scènes de jalousie, et des accès de désespoir quand approchaient les vacances! Moi, cela m'ennuyait plutôt...

Elle rejeta le portrait dans le tiroir, qu'elle ferma d'un geste brusque, en concluant :

— On n'aime jamais les personnes qui vous aiment trop !

III

En quittant le boudoir de Jane, où cette scène venait de le troubler, M. Naudié croisa Mme Defos, dans le vestibule.

Chaque jour depuis quelques mois, tantôt avant, tantôt après le déjeuner, Mme Defos faisait chez sa nièce une apparition, en tendre mère indiscrète à force de sollicitude. M. Naudié, toujours confiant, crut d'emblée à son amitié et la jugea, non sur sa figure dont l'aigreur majestueuse lui déplaisait, mais sur sa réputation : celle d'une « bonne personne », charitable malgré sa sévérité, sûre et d'intelligence supérieure, mais très modeste, un peu timide, volontiers silencieuse, effacée dans le rayonnement de son mari dont elle subissait l'ascendant. Peut-être méritait-elle cette réputation; peut-être aussi n'en jouissait-elle que pour n'avoir jamais eu nulle passion à satisfaire, nulle occasion d'exercer, elle aussi, sa propre volonté. Pour que sa véritable

nature se révélât, il fallait les circonstances nouvelles que préparait, dans son petit cercle, la logique des choses, et qu'elle fut la première à pressentir, avec la clairvoyance de la rancune. Depuis le départ de son mari pour les Indes, avant même que sa nièce apparût à La Rochelle, Mme Defos avait décidé que la dot de la jeune fille ne sortirait pas de la famille et ne pouvait échoir qu'à son fils préféré, Henri. Cette idée simple, dont la réalisation semblait si facile, germa sous son front bas, aplati vers les tempes comme pour bien serrer ce qu'il contenait, et devint une idée fixe. Les propos de M. Defos, lorsqu'elle aborda ce sujet, l'étonnèrent : jamais elle ne comprit les scrupules qu'eut dès l'abord cet homme honnête autant qu'intéressé, capable de renoncer à tous les bénéfices plutôt que d'agir contre la loi, contre l'usage, ou même contre ses notions de la délicatesse. Elle les combattit de toutes ses forces, sans que personne pût soupçonner la passion qu'elle y mettait. Si elle céda, ce fut seulement à la crainte de voir Jane porter sa fortune plus loin d'elle encore, la jeter aux pieds de quelque Beltrame. Mais elle ne céda qu'humiliée, avec des arrière-pensées, dévorée de regrets, pleine de haine contre l'homme qui lui arrachait ce bien convoité. Pendant les premiers temps, croyant avec désespoir au bonheur du jeune ménage, elle ne put surmonter ses ressentiments, et bouda. Elle revint, dès qu'elle soupçonna, dans ce ciel, un point noir.

M. Naudié, que sa froideur inquiétait, se réjouit de ce retour, comme on se réjouit au paradis de la conversion d'un pécheur, sans en suspecter une seconde la sincérité : ses yeux candides ne savaient pas lire dans les âmes tortueuses; or, dans celle de Mme Defos, la haine gravait des caractères indéchiffrables à sa loyauté.

En le voyant sortir agité du boudoir de Jane, Mme Defos s'empressa de l'arrêter, avec un sourire maternel, pour l'inciter aux confidences :

— ... Vous êtes tout pâle! seriez-vous souffrant?

— Oh! non, non, merci; je vais bien, tout à fait bien.

Insinuante, doucereuse, elle dit :

— ... Une petite discussion avec votre femme, peut-être?

M. Naudié voulut nier; elle ne le crut pas :

— Oh! je connais cela! Même entre les êtres qui s'entendent le mieux, des malentendus surgissent, de légers malentendus... Surtout aux premiers temps du mariage... Cela n'est rien : seulement, il faut les faire cesser, quand on peut; et l'on peut toujours. Voyons, dites-moi ce qu'il y a : je tâcherai d'arranger les choses.

M. Naudié ne vit ni la joie mauvaise qui pétillait au fond de ses yeux, ni la menace de ses lèvres minces. Confiant, il répondit tristement :

— C'est bien peu de chose, et c'est moi qui dois avoir tort. Nous avons causé, Jane et moi. Elle m'a

raconté ses premières amours. J'en ai eu du chagrin et je n'ai pas su le cacher, voilà tout.

— Ah! Beltrame! s'écria aussitôt Mme Defos.

— Comment, vous savez?...

— Bien sûr. Il nous a donné assez d'inquiétudes, ce bellâtre! Je ne sais comment il s'était emparé de l'esprit de cette pauvre Jane, mais il y a eu un moment où l'on pouvait tout craindre. Entre nous, je suis persuadée que, si elle n'eût pas été mineure, ce bandit l'aurait enlevée. Heureusement la loi est sévère pour ces choses-là, car la pauvre enfant était fascinée.

— Je ne croyais pas, balbutia M. Naudié, que cela eût été si loin...

— Elle ne vous a donc pas tout dit?

— Tout?...

— Oh! rassurez-vous, il n'y a rien eu de très grave, non, non. Mais vous savez, c'était une enfant gâtée, capricieuse. Elle a bien changé depuis! En ce temps-là, sa petite imagination trottait, trottait... Elle aurait pu l'entraîner Dieu sait où... Grâce au ciel, il n'y a eu que des enfantillages..., du moins j'en suis presque sûre!... Ils nous ont troublés, nous qui avions charge d'elle. Mais vous, n'y pensez donc pas, ne soyez pas jaloux : je crois vraiment qu'il n'y a pas de quoi; d'ailleurs, c'est passé depuis six ans. Beltrame est bien loin d'elle, allez! C'est à peine si elle fredonne encore quelquefois sa romance!

Elle passa, en emportant une impression pour elle délicieuse : celle du regard d'angoisse que M. Naudié, comme figé sur le sol, sembla lancer vers ce mystérieux passé, qui lui rendait plus énigmatique encore le présent incertain déjà — et l'avenir.

Le temps de frapper à la porte du boudoir, et Mme Defos eut combiné son petit jeu. L'air agité, les yeux effarés, elle s'écria en s'avançant vers Jane, non sans se retourner dans tous les sens comme pour chercher un espion :

— Mais, ma chère enfant, qu'avez-vous donc fait?... Je viens de rencontrer votre mari là, dans le vestibule : il est furieux, hors de lui. Vous avez eu des paroles imprudentes. Vous lui avez raconté des choses... des choses... Oh! Jane, il faut prendre garde! Avec un homme comme lui, je vous le répète, il faut prendre garde!

Jane avait encore dans les yeux l'expression douloureuse et résignée de son mari, qui souffrait sans oser se plaindre; peut-être, justement, désarmée par tant de douceur, se reprochait-elle son inutile cruauté. Mme Defos continua, discourant avec abondance. Elle pensait depuis longtemps qu'il y aurait des troubles dans le ménage. Si elle avait eu tant de peine à accepter ce mariage, c'est qu'elle pressentait en M. Naudié un homme soupçonneux, méfiant, injuste... De tels sentiments, compréhensibles chez un jeune homme qui a l'excuse de la

passion, deviennent impardonnables chez un homme de son âge, froid, calculateur...

— Qu'a-t-il donc dit? s'écria Jane.

— Il m'a fait toutes ses plaintes : il vous trouve coquette et frivole. Il m'a demandé ce qu'était Beltrame, ce qu'il y avait eu entre lui et vous. Pourquoi lui avez-vous raconté cette histoire? Soyez plus prudente, désormais : vous êtes avertie.

Jugeant son effet accompli, Mme Defos voulut partir :

— Je n'entrais qu'en passant, ma chérie, pour vous dire que Henri ne sera pas des nôtres, ce soir. Comme il me tarde de le revoir! Lui aussi, m'inquiète. Qu'a-t-il? Je ne sais pas, mais c'est une âme tumultueuse : il se passe en lui des choses qu'il ne nous dit pas. Son père ne s'aperçoit de rien. Moi, je vois, je devine... J'ai peur!

Elle se transfigurait en parlant de son fils, ses traits se détendaient, ses yeux durs s'emplissaient de tendresse : tant la même âme prend des couleurs diverses selon l'astre qui l'éclaire.

Restée seule, Jane s'approcha en rêvant de la porte-fenêtre entr'ouverte. Les enfants se dispersaient dans le jardin, en attendant la cloche du déjeuner. Sous le vieux cèdre dont les ramures horizontales semblaient verser de l'ombre, Esther, assise à côté de Zélie, lui expliquait quelque passage obscur d'un de ses livres d'école ; Abraham, robuste et négligé, son chapeau sur l'oreille, les mains dans ses poches pleines de toutes sortes d'ob-

jets, causait avec Berthe, très coquette dans une robe claire, devant la pièce d'eau. Un instant, les regards de Jane errèrent sur les deux groupes : ils n'exprimaient qu'une hostile indifférence. Entre elle et ces jeunes êtres auxquels, sincèrement, elle avait rêvé d'apporter du bonheur, nulle affection ne se développait ; au contraire ! Rebutée par leurs premières méfiances, elle manqua de la patience qui seule eût pu gagner leurs cœurs rebelles, si naturellement froissés par sa brusque ingression dans leur vie. Les privilèges dont jouissait Zélie firent naître en elle une singulière jalousie ; sa volonté se heurta bientôt contre celle de Berthe, aussi tenace et plus vite irritée ; elle ne vit en Abraham qu'un paresseux veule et mal élevé, un animal d'espèce inférieure qu'elle désespéra d'apprivoiser. Avec Esther seule, ses relations demeuraient correctes : car la grave jeune fille, sentant l'ordre et la paix de la maison menacés, tâchait par dignité de les défendre. En les suivant des yeux — si près et si loin d'elle ! — Jane songea : « Que fais-je ici, parmi ces étrangers ?... »

Mais elle se posait sans mélancolie cette triste question. Elle y répondit, mentalement : « Je me suis trompée. » Puis elle haussa les épaules, avec un geste d'énergie et de décision qui répondait sans doute à de vagues pensées, à peine estompées au fond d'elle : germes encore obscurs que les hasards des lendemains feraient croître...

La silhouette de M. Naudié reparut sur le seuil : tourmenté par les paroles de Mme Defos, agité de soupçons qu'il repoussait en vain, mais incapable de supporter la petite brouille provoquée par les fâcheux souvenirs, il venait chercher des paroles qui le rassurassent, ou demander pardon du mal qu'il avait souffert. Il s'approcha, avec ses allures trop soumises, avec cette tendresse trop dévouée dont l'expression timide indignait Jane au lieu de la toucher. L'ayant entendu rentrer, elle dédaigna de l'apercevoir et continua de regarder le jardin. Arrêté à trois pas d'elle, il l'appela :

— Jane !

Elle se tourna brusquement vers lui, et, le tenant sous son regard de colère :

— Pourquoi vous êtes-vous plaint à ma tante ?

— Moi ! fit M. Naudié stupéfait.

Elle ne lui permit pas de s'expliquer :

— Oh ! laissez ! Ne niez pas ! Vous vous êtes plaint, je le sais. Vous avez interrogé ma tante sur mon passé — sans souci de m'offenser ni de me déplaire.

Il voulut encore parler :

— Mais...

Elle l'interrompit de nouveau :

— Non, non, vous ne pourriez rien dire à votre décharge...

Et elle sortit, sans qu'il osât la suivre.

Comme Jane tout à l'heure, M. Naudié s'appro-

cha de la porte-fenêtre. Les enfants étaient encore au jardin, élégants et mélancoliques, si différents d'autrefois! Leur affection, jadis, le consolait de ses pires tristesses; maintenant, entre eux et lui, régnait une sourde méfiance, pleine de reproches muets.

Comme il descendait les quatre marches du perron, Abraham s'enfuit; Berthe s'éloigna, boudeuse. Il s'approcha du banc où Zélie lisait avec Esther.

— Eh bien, demanda-t-il, qu'est-ce que vous faites?

Esther répondit :

— J'explique un problème.

M. Naudié passa la main dans les beaux cheveux de Zélie, qui leva sur lui des yeux étonnés : car elle avait dû perdre l'habitude des caresses de son père toujours absorbé loin d'elle. Il comprit le sens de cet étonnement : enclin à s'attendrir comme on l'est aux heures de souffrance, rempli soudain de compassion pour les peines qui, par sa faute, gonflaient ce petit cœur, il prit l'enfant sous les bras, la souleva, l'embrassa en bégayant des paroles confuses. Après un rien de résistance, elle s'épanouit, elle s'abandonna, et voici que, sa petite tête tendrement pressée contre lui, elle demanda :

— Papa, est-ce que tu vas me *raimer?*

Ce mot douloureux fit courir un frisson dans le cœur de M. Naudié.

— Comment, chérie, s'écria-t-il, qu'est-ce que tu me dis là? Est-ce que tu te figures que je ne t'aime plus?

L'enfant répondit gravement, en exprimant avec peine le raisonnement difficile qui s'esquissait dans sa petite tête :

— Oh! papa, je sais bien que tu m'aimes... Mais, vois-tu, ça n'est plus la même chose... Tu n'es plus comme quand...

Elle s'arrêta net. Elle pensait : « comme quand il n'y avait pas entre nous cette étrangère » ; et elle n'osait dire sa pensée. Elle reprit :

— ... Comme quand j'étais petite... Tu ne me prends plus dans tes bras, tu ne me racontes plus d'histoires, tu m'embrasses si rarement!...

M. Naudié la serra contre lui, et l'image de la mère morte traversa sa mémoire : pauvre être de douceur, de bonté, de dévouement, sacrifiée à la tâche trop lourde, disparue sans avoir jamais connu d'autres joies que celles de l'affection et du sacrifice! Il songea : « Si elle nous voyait... » Il se rappela son argument, quand son cœur et sa conscience bataillaient dans l'incertitude : « Eux aussi, seront plus heureux... » Et, pour la première fois depuis une année, il eut le sentiment aigu de la force étrangère, entrée en lui, qu'il connaissait mal et qui le dominait.

— Oh! chérie, dit-il, chérie, je t'embrasserai tant que tu voudras, je te raconterai toutes les

histoires que je sais. Laquelle veux-tu, voyons? Celle de Joseph vendu par ses frères?

Il l'avait reposée à terre : penché vers elle et la tenant par la main, il s'éloignait du banc où demeurait Esther, toute pensive, cherchant à comprendre.

— Oui, papa, dit Zélie, l'histoire de Joseph, je l'aime bien !

Il commença :

— Joseph était un petit garçon si sage que son papa, qui s'appelait Jacob, ne pouvait pas s'empêcher de l'aimer mieux que ses onze autres frères : car Jacob avait une famille bien nombreuse. Et les onze frères étaient jaloux. Ils étaient jaloux et méchants, et ils pensaient : Si seulement nous pouvions nous débarrasser de ce Joseph...

Une fenêtre s'ouvrit bruyamment au premier étage — la fenêtre de Jane — et M. Naudié s'arrêta. L'éperdu besoin d'être aimé et la peur de déplaire le rendirent lâche une fois de plus.

— Je finirai l'histoire une autre fois, dit-il... Je n'ai plus le temps à présent.

Une magnifique poupée, si belle que Zélie osait à peine la toucher, était assise dans un fauteuil d'osier, comme une personne. Ce fut elle qui tira M. Naudié d'embarras :

— Comme elle s'ennuie là, ta poupée ! Va, va lui tenir compagnie un moment, Zélie... Occupe-toi d'elle un peu, puisqu'elle est à toi !

Et il rentra, tandis qu'Esther venait consoler sa petite sœur.

. . . .

A l'aurore de la Réforme, un sage docteur hollandais a cru résumer le programme complet de la vie, en ces devises :

Sol vitæ : Sapientia.
Sal vitæ : Amicitia.
Panis vitæ : Temperantia.
Antydotum vitæ : Patientia.
Vita vitæ : Conscientia.

Une formule manque à ce *Codex*, celle de l'Amour. Pour des poètes, pour des simples, pour des héros, il a été à la fois le soleil, le sel, le pain, le remède et la vie de la vie. Pourtant, ce sage le rayait de son programme, simplement. Beaucoup de ceux que gouverne la même foi morale, l'ont imité. Modérés comme lui, ils ne conçoivent l'amour que sous la forme atténuée de l'affection : ils le saluent alors comme le sentiment paisible qui entretient la famille, qui égaye et ennoblit le foyer — nuance à peine un peu plus fervente de l'amitié, ce *sel de la vie*. Mais qu'il se présente avec des traits plus ardents, ils se hâtent de le repousser, pressentant sa force destructive. Quelques-uns sont capables de le connaître et de le vaincre, héros de ces luttes obscures où la victoire est un martyre. D'autres, entraînés par la force secrète dont ils ne prévoient

pas les insatiables exigences, essayent désespérément d'enchaîner l'esclave en révolte, retardant le plus qu'ils peuvent l'heure de la défaite. Il en est aussi qui s'abandonnent parce qu'ils sont trop confiants ou trop faibles, entraînés par leur cœur à travers des souffrances qui deviennent bientôt leur raison d'exister. M. Naudié devait être de ceux-là. Comment se serait-il méfié du sentiment entré dans sa vie, sous une forme saine et bienfaisante? A peine si, dans les premiers temps, de légers scrupules lui reprochèrent d'être trop heureux, de renoncer trop facilement à tout contrôle sur soi-même, d'être épris, d'être jeune, d'être homme. Quand il comprit quelle chaîne serrait sa chair, elle était déjà trop forte pour qu'il pût la rompre : en la secouant dans les révoltes de sa conscience, il ne pouvait plus qu'irriter la morsure de ses anneaux.

IV

Le retour de leur second fils devait ouvrir pour les Defos une ère de préoccupations inattendues.

L'automne d'avant, en voyant Henri repartir pour la Faculté, son père ne doutait pas qu'il n'approchât enfin — ayant vingt-huit ans révolus — du terme de ses études. Quelques propos échappés à l'étudiant, qui trahissaient du doute, l'avaient un peu surpris. Il n'y attacha point d'importance. Il pensait qu'au pire Henri deviendrait « libéral ». Orthodoxe convaincu — plus les dogmes sont stricts, plus ils ont d'efficacité pratique — il admettait pourtant que la théologie des théologiens ne saurait être la même que celle des laïques : à ceux-ci la foi simple, qui gouverne les actes sans se dissiper en vaines arguties, la foi du charbonnier ; à ceux-là le soin plus compliqué de se débattre avec la philosophie. Son fils aîné, David, devait croire tout

bonnement, comme il convient à un homme d'ordr Henri pouvait épiloguer sur les dogmes et s'ébatt dans l'infini — son domaine : cela ne l'empêcher pas de poursuivre une carrière peu lucrative, m: honorable, et qui même a conduit quelques-un: la gloire. Ainsi, dans ses plans, l'aîné de ses fil dressé aux affaires, maintenait la prospérité mat rielle de la famille, tandis que le cadet l'illustr: autrement. C'était la réalisation de leur antiq devise : *Omnia bene, Deo juvante.*

La crise que Henri venait de traverser — et dc la sollicitude maternelle avait surpris déjà certai symptômes — renversa ces projets. Cette crise n'(point rare parmi ces jeunes gens rompus à la diale tique, lâchés tôt à travers une science qui se dét entre le fini et l'inconnaissable, guidés dans ce lab rinthe par des esprits très philosophiques, dont pensée libre ne connaît d'autres freins que s propres freins intérieurs. Beaucoup d'entre e sont partis par « vocation », obéissant aux voix d'E Haut qu'écoutent volontiers les adolescents rêveurs fervents. Ils sont partis, l'âme pleine de Dieu, rés lus à lui vouer leur vie, dédaigneux des promess du siècle, sourds aux paroles des sceptiques et d athées. Mais des bruits du dehors leur parviennen contenue d'abord par l'imagination, puis par volonté, leur raison commence son œuvre — peti bête inquiète, rongeuse, qu'on ne chasse pas. So vent, son travail sourd s'accomplit sans qu'ils s'

doutent, comme celui des termites dans les vieilles maisons, pendant le sommeil des propriétaires. Quand ils découvrent ses dégâts, ils tâchent de les ignorer, ou demandent à la prière la fin de leur tentation. Parfois la grâce les sauve : l'Esprit souffle où il veut. Parfois aussi, un dernier coup de tempête emporte sur l'océan du doute la frêle barque avariée de leur croyance. Les uns restent au timon, tenant d'une incertaine main la barre entamée, pendant que le vent achève d'arracher leurs voiles déchirées : ils naviguent ainsi, à demi submergés. D'autres parviennent à peine à sauver quelques planches de leur chaloupe : ils s'y cramponnent pourtant. Les mieux trempés, les plus nobles, les plus vaillants, ne comptent plus que sur leurs propres forces : l'esquif s'enfonce, ils nagent vers un autre port. Henri Defos était de ceux-là : sa foi naufragée, il n'entendait pas tirer des épaves une carrière. Il avait donc résolu de renoncer au saint ministère. Mais, pour exécuter cette résolution, il fallait compter avec la volonté de son père.

Elle se cabra dès le premier choc.

Ce fut après le dîner de famille. Il n'y avait pas d'invité. On prenait le café au salon, sous le regard limpide du Saint Jean de Bouguereau.

Mme Defos insista pour que Henri acceptât un peu de vieux cognac :

— Il faut que tu me laisses te soigner, disait-elle avec cette tendresse que seul son second

fils éveillait. Tu as beaucoup maigri, tu es tout pâle.

En effet, le dur hiver de réflexions, d'hésitations, de batailles de conscience avait changé le jeune homme : émacié, l'œil distrait, le teint gris, avec sa barbe irrégulière et ses cheveux rebelles qu'il rejetait fréquemment en arrière d'un geste rapide et nerveux, il semblait un convalescent à peine échappé aux griffes de la maladie. Sa mère l'observa pendant qu'il vidait son verre à petites gorgées, sans plaisir :

— Je suis sûre que tu travailles trop ! dit-elle.

— Bah ! dit M. Defos, qui remuait son sucre dans sa tasse; on sait ce que c'est que ces fatigues de jeunes gens. Quinze jours de repos, et il n'y paraît plus. Ce travail avance-t-il, au moins ? A quand *le Prophète Amos ?*

Le Prophète Amos, c'était la thèse à laquelle Henri travaillait depuis plusieurs années : un sujet qui lui avait coûté d'énormes recherches, qui reculait sans cesse, qui maintenant ne serait jamais achevé ; et, dans l'effondrement de ses assises d'âme, l'effondrement de l'œuvre longtemps poursuivie lui laissait d'infinis regrets : perte d'un meuble préféré, d'un cher bibelot, d'un « souvenir » dans l'incendie qui détruit la maison.

La question de M. Defos introduisait l'entretien nécessaire et redouté. Henri rassembla son courage, tâcha d'imposer le calme à sa figure trop expressive, et répondit sourdement :

— *Le Prophète Amos*, mon père, je n'y pense plus.

M. Defos fronça les sourcils, stupéfait et déjà irrité, comme si souvent par ce qu'il appelait les caprices d'imagination de son second fils.

— Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il. Voudrais-tu changer de sujet, par hasard? Absurde ! on doit finir ce qu'on a commencé : c'est un principe.

Ce mot de « principe », dans sa bouche, prenait une extraordinaire sonorité, comme un sens nouveau. Il ne le prononçait que dans les grandes occasions, évitant de s'en servir en vain : alors, il le lançait de haut, avec une autorité de prophète répétant les paroles divines. Tombant au début de la conversation, ce mot aggrava l'effroi de Henri, qui baissa les yeux, se mit à tirailler nerveusement les poils de sa barbe, et commença du ton tremblant d'un coupable avouant son crime :

— Je crains de vous faire beaucoup de peine à tous, mais j'ai longtemps hésité, et je ne puis vous cacher davantage la décision que j'ai prise... Après de longues hésitations, je vous assure... Maintenant je vois clair devant moi : ma conscience m'a dicté ma conduite.

La « conscience » — *vita vitæ*, disait le vieil huguenot hollandais — était pour Henri ce que les « principes » étaient pour son père : plus noble, plus profond, plus libre, le mot raffermit sa voix. Il eut une dernière hésitation très brève et prononça, presque solennellement :

— Je suis obligé de renoncer à la carrière que je comptais poursuivre. Je ne puis pas devenir pasteur.

Mme Defos poussa une sorte de gémissement épeuré ; David, qui venait de reposer sa tasse de café sur le plateau, demeura comme hypnotisé dans une pose anormale et stupéfaite ; quant à M. Defos, après s'être demandé pendant un quart de minute s'il comprenait bien, il s'écria :

— Ah ! par exemple ! j'aimerais voir cela !

Ce fut tout. Ils attendaient l'explication. Elle commença, sourde et difficile.

— Et que voulez-vous que je fasse ? Quel autre parti pourrais-je prendre ? Vous comprenez bien que, si je m'arrête ainsi dans ma route, ce n'est pas d'un cœur léger : car j'aimais cette carrière, à laquelle j'avais déjà voué ma jeunesse et voulais consacrer ma vie. Mais il faut bien que j'y renonce : ma foi est morte, je ne crois plus.

M. Defos arpenta le salon, de son pas lourd, les mains derrière le dos, suivi dans tous ses mouvements par les yeux inquiets de sa femme.

— Tu ne crois plus, tu ne crois plus ! répéta-t-il en s'arrêtant en face de Henri, qu'est-ce que tu me racontes là ? Tu ne crois plus : c'est-à-dire que tu traverses la crise de doute que traversent les neuf dixièmes des jeunes gens, que j'ai traversée aussi, moi, comme tant d'autres ! On en revient, mon cher, on en revient !

Il se rassurait, jugeant le cas moins grave en y réfléchissant. D'un ton bonhomme, il demanda :

— D'abord, voyons, qu'est-ce que tu ne crois plus ?

Henri possédait ce courage d'âme qui, par mépris des compromissions, s'applique à mettre en lumière le côté le plus dangereux de la vérité. Pressé aussi par le désir de prendre nettement position, il répondit :

— Rien !

La stupeur, atténuée un instant par la conciliante bonhomie du chef de famille, recommença. M. Defos eut un geste de colère. Il le réprima, et il reprit, non sans un visible effort pour se contenir :

— Rien, mon ami, c'est décidément trop peu. Rien, qu'est-ce que cela veut dire ? Tu crois en Dieu, pourtant ? à l'immortalité de l'âme ?

Comme Henri ne répondait pas, sa mère s'approcha de lui, comme pour le retenir sur le bord du néant, et suppliante, les mains tendues, elle dit :

— Henri, Henri, tu ne vas pas devenir un athée !

Son mari la rassura :

— On ne devient pas athée ainsi, d'un jour à l'autre, sans raison. Car enfin, Henri, pourquoi ne crois-tu plus ? Voyons, parle, explique-toi.

... Comment expliquer à ces êtres d'ordre et de paix, aussi sûrs de leur petit coin d'au-delà que de leur confort dans le siècle, aussi confiants en l'éternité qu'en la rente, le drame complexe qui venait

de bouleverser sa conscience ? Comment leur raconter les progrès lents du doute, favorisés par l'excès de la réflexion, entraînant les résistances de la volonté, s'emparant peu à peu de l'intelligence et de la raison, si bien que toutes les pensées surgies des profondeurs de l'être intime et tous les faits fournis par l'expérience au jour le jour venaient le corroborer et le renforcer ? Comment leur expliquer cela? Henri l'essaya pourtant.

— J'ai vu crouler successivement, dit-il, l'inspiration, le miracle, le dogme. Inquiet, j'ai cru d'abord que, derrière ces ruines, l'édifice idéal restait debout. Avec quelques-uns de mes maîtres les plus éminents, j'ai renoncé au Dieu objectif des anciennes traditions, de l'ancienne alliance, pour chercher le Dieu intérieur, plus vrai, plus pur, dont la parole est supérieure aux formules humaines, dont le verbe est vraiment créateur. Je croyais ainsi rompre avec la part de superstition qui subsiste dans la religion, m'élever sur l'échelle de la piété. Mes forces m'ont trahi ! Dieu s'est perdu pour moi en aspirations vaines, en de vagues promesses, en un non-être prestigieux. La pensée religieuse n'était plus qu'un soupir de l'âme vers un idéal fluide, insaisissable à force d'être immatériel : Dieu s'est dissipé, Dieu s'est fondu comme un nuage... Pourtant, j'ai conservé, aussi ardent, le goût du bien et de la vérité. Ce qu'ils sont au juste, je ne le sais plus ; mais je compte sur ma conscience pour me l'apprendre au

jour le jour, à travers les obscurités d'un chemin où elle est maintenant mon seul guide. Et je ne puis en ce moment me tromper sur ses ordres : elle m'affirme que je serais un mauvais ministre de ce Dieu dont je n'entends plus la voix ; elle me défend de prendre du service dans son Église ; ma consécration et ma vie entière ne seraient plus qu'un mensonge !

M. Defos, son fils aîné, sa femme écoutaient, comprenant à demi. Dieu existe-t-il dans nos cœurs ou dans son ciel ? ils ne se le demandaient guère ; mais la mère voyait que son fils souffrait, et souffrait avec lui. Quant au père, sentant menacés ses arrangements de famille, il ne songeait qu'à parer au mal, le mieux possible.

— Je vois ce que c'est, dit-il après un moment de réflexion : tu as lu Darwin, Spencer, Renan, les savants, les philosophes. Comme si la science était le dernier mot de tout ! Et d'abord, il y a eu des savants qui ont cru. Newton était croyant ; combien d'autres ! Taine lui-même n'a-t-il pas demandé, à ses obsèques, un service protestant ? Donc, les plus savants, les plus intelligents peuvent rester des chrétiens. Voilà qui est clair, n'est-ce pas ! Et toi, tu viens me dire : « Je ne crois plus ! » Tu te figures que cela suffit pour que je change les plans que j'avais faits pour ton avenir ? Ah ! mais non, mon ami ! Ton imagination t'a souvent joué de ces tours-là : arrange-toi pour la tenir en bride ! C'est toi qui as voulu étudier la théo-

logie. Je ne t'ai pas imposé cette carrière : tu l'as librement choisie. Eh bien, tu la poursuivras ! Tu ne crois plus, tâche de croire. Donne-toi seulement, pour revenir sur tes pas, le quart de la peine que tu as prise pour avancer ! Ce n'est pas pour rien qu'il est écrit : « Cherchez et vous trouverez ! »

— Ah ! dit Henri en se contenant, quel abus on a fait de cette parole !

Et plus violent, cherchant à brusquer les choses par une déclaration catégorique :

— Voyons, mon père, comment pourrais-je me consacrer au service d'un Dieu auquel je ne crois plus... d'un Dieu qui n'existe pas?

Jamais, dans le confortable salon des armateurs d'autrefois, telle parole n'avait troublé la paix des choses et des âmes. David esquissa un geste qui signifiait : « Évidemment mon frère est fou ! » Mme Defos cacha sa tête entre ses mains. M. Defos se dressa, et debout devant son fauteuil, menaçant, terrible, il osa répéter la phrase sacrilège :

— ... « Un Dieu qui n'existe pas... » Tu as dit : « Un Dieu qui n'existe pas » ?... Je te dis, moi, qu'il existe, entends-tu? Moi ! ton père ! J'ai éprouvé vingt fois, cent fois, mille fois son existence ! Il est le Dieu de nos ancêtres qui ont combattu pour lui, le Dieu juste, le Dieu fort qui châtie ceux qui lui sont infidèles. Prends garde à sa colère, malheureux, car il t'écoute ! Il est là, dans cette maison qui garde sa loi depuis deux siècles, où je l'ai invoqué, moi qui te parle, à

toutes les heures graves de ma vie, où il a daigné souvent me répondre et m'exaucer !

Un peu de l'âme des vieux hugenots, des échevins des temps héroïques, des soldats des sièges où les femmes mêmes avaient combattu, des persécutés de la Révocation fidèles jusqu'à la mort, un peu de leur âme fervente passa dans la voix de cet homme, solennisant ses gestes, prêtant à sa parole une chaleur inaccoutumée : tant le passé survit au fond des cœurs qui changent avec le temps et prennent la couleur de leur siècle. Henri frémit, secoué jusque dans la racine de son être : ne descendait-il pas, lui aussi, des mêmes héros, des mêmes pasteurs? est-ce que la même foi n'avait pas bercé son enfance? est-ce que cette foi ne demeurait pas dans son sang, malgré la victoire de son intelligence? Et voici qu'elle se réveillait, qu'elle poussait en lui ses derniers cris expirants. Il voulut répondre : il ne put. Vaincu par un flot d'émotions confuses, il ne contint plus les sanglots qui lui gonflaient la gorge : lui qui venait de parler comme un sage, il se mit à pleurer comme un enfant.

— Ah ! tu pleures, dit M. Defos. C'est bien. Tout n'est pas perdu. Réfléchis à mes paroles, tends les bras vers ce Dieu que tu nies : il ne te repoussera pas.

Il sortit, pour rester sur son avantage. Mme Defos s'approcha de son fils avec un reste d'effroi, l'entoura de ses bras, se faisant tendre comme au temps

où elle essuyait ses premières larmes. Et il répétait, en se calmant peu à peu :

— Oh ! je suis bien malheureux, maman !... Mais je ne peux pas... je ne peux pas... mentir à ma conscience.

V

Des jours pénibles commencèrent pour les Defos : à chaque instant renaissait la discussion interrompue, qui de jour en jour s'irritait davantage. Parfois, c'étaient deux phrases brèves et nettes, qu'échangeaient Henri et son père, comme pour marquer que chacun conservait ses positions ; ou bien ils s'engageaient dans d'interminables controverses, qui accentuaient leur malentendu. M. Defos, après l'élan du premier choc, était retombé à son propre niveau : il ergotait, peu difficile sur le choix de ses arguments, tenace, borné, et, de plus, aigri par l'obstacle que rencontrait son despotisme ; Henri demeurait ferme et respectueux, humilié pourtant dans son intelligence par la misère des raisonnements paternels. Pendant un temps, rien n'apparut au dehors de cette espèce de fissure qui lézardait la vieille et solide maison : on cachait aux yeux étrangers les « doutes de Henri », comme on cache les

12.

symptômes de ces maladies que la fatalité entretient parfois dans les familles. Si M. Lanthelme ou Mme Dehodecq s'informaient des études du jeune homme, de sa consécration, du *Prophète Amos*, on tâchait d'éluder un mensonge positif, en laissant pourtant entendre que tout allait pour le mieux. Henri lui-même, plus silencieux encore que de coutume, très retiré, évitait les questions ou s'efforçait, par égard pour les siens, de répondre comme eux. Mais leur vigilance finit par se relâcher. Mme Defos, plus inquiète encore pour la santé de son fils que pour son âme, ne put s'empêcher de confier ses soucis à sa nièce : Jane aussitôt prit un vif intérêt à cette affaire — pâture inattendue pour son imagination forcément oisive, — voulut tout savoir, parut comprendre, se mit à plaindre son cousin, à le rechercher. D'autre part, M. Defos s'ouvrit à M. Naudié, en qui il comptait trouver un appui. L'inverse arriva. Bien qu'il n'eût pas la puissante intelligence de son père, le pasteur avait l'esprit largement libéral, et surtout la conscience honnête : il défendit le droit qu'a chacun de gouverner son âme, il s'éleva contre le « carriérisme » auquel obéissait M. Defos, contre toute ingression de la violence dans l'ordre intime de la foi. Régler ses actes sur une foi qu'on n'a pas, dit-il, c'est une maxime jésuitique : il faut agir selon la voix intérieure, sans fausser le sens de ses avis par des considérations d'intérêts ou de convenances ; car, comme l'a dit l'Apôtre, « tout ce qu'on ne fait pas selon sa

persuasion est un péché ». L'idée qu'il pût ressembler aux disciples d'Escobar terrifia M. Defos, qui cependant ne capitula pas encore.

Henri ne se doutait point de l'aide que lui prêtait, contre l'âme vulgaire de son père, la droite conscience de M. Naudié. Il se méfiait plutôt du pasteur, auquel il ne fit aucune confidence. Sa tactique consistait à attendre, en évitant toute discussion avec des étrangers, en cachant aux indifférents un recul qui ne regardait que lui-même et les siens. Un jour pourtant, un hasard fit jaillir aux yeux de tous, de son cœur trop plein, l'amertume et l'angoisse.

Ce fut un dimanche, à l'un de ces dîners qui réunissaient souvent les deux familles alliées. Il avait lieu chez les Naudié. Guillaume, venu pour la journée, y assistait. Il était d'humeur narquoise, ayant accompagné sa belle-sœur et ses nièces au temple l'après-midi et écouté jusqu'au bout le sermon de son frère: un sermon un peu abstrus, qui roulait sur ce texte inquiétant de la première Épître aux Corinthiens : « D'où te vient ce qui te distingue d'un autre? et qu'as-tu que tu n'aies reçu? » un sermon de discussion dogmatique, où l'on avait vu pointer la terrible question du libre arbitre.

Chez les Naudié, on avait la coutume de servir le potage avant la bénédiction, mais de n'y toucher qu'après la brève formule, que récitait Zélie. Guillaume, oublieux de ce cérémonial, avala immédiate-

ment quelques cuillerées de son consommé. Aussitôt son frère appela :

— Zélie !

Et il s'arrêta. Toutes les figures s'inclinèrent sur les assiettes fumantes en prenant une expression grave ; le valet de chambre lui-même, qui commençait à servir le madère, parut se recueillir ; la petite voix timide de l'enfant prononça :

« Sois béni, Seigneur, pour les biens que tu nous donnes. *Amen !* »

Pendant un instant, on n'entendit que le bruit des cuillers. La négligence de Guillaume, soulignant la routine de l'acte pieux, mettait dans l'air une préoccupation inhabituelle. Pour rompre la gêne du silence, M. Defos dit à M. Naudié :

—Vous avez fait aujourd'hui un excellent sermon. J'ai surtout goûté votre réponse à ceux qui nient le libre arbitre. Vous avez eu raison de leur dire leur fait. Il faut en finir avec ces doctrines spécieuses, dont les conséquences sont détestables.

Guillaume ne manquait pas volontiers une occasion de lancer une pierre dans le jardin des *théologues*, comme il disait quelquefois ; de plus, le sermon qui l'avait agacé, sa petite inconvenance de tout à l'heure, et l'assurance de M. Defos l'excitaient à la contradiction.

— Vous croyez que cela est si simple ? dit-il. Vous croyez vraiment qu'il suffit d'un des honnêtes sermons de mon cher frère pour trancher la question ?

Sa cuiller pleine à la main, M. Defos répliqua :

— Un bon sermon compte plus que beaucoup de mauvais paradoxes.

— Oh ! dit M. Naudié, nous ne nous faisons aucune illusion sur l'efficacité de notre parole. Nous disons ce que nous croyons juste et vrai. C'est la semence qui tombe en des terrains différents.

— Vous agitez votre petite bouteille de vérité, dit Guillaume, et vous la répandez en pluie. Mais on vous change votre liqueur selon le temps, selon les circonstances. Et vous ne vous en apercevez pas ! La fiole est la même, avec l'étiquette. Quant au contenu, il se mélange, il se corrompt, il se volatilise : n'importe ! vous le distribuez avec la même confiance. Ainsi, cette question du libre arbitre, que tu as tranchée en dix minutes, Siméon ! Tu as fait trop de bonnes études pour ignorer qu'elle est plus compliquée que tu ne l'as dit. Aujourd'hui, vous défendez le libre arbitre contre les attaques des déterministes ; mais, hier, est-ce que vous ne l'attaquiez pas ?

— Par exemple ! s'écria M. Defos.

— Sans doute, affirma Guillaume.

Il éprouvait un plaisir malicieux à taquiner les *théologues* en étalant les connaissances qu'il avait amassées au cours de ses lectures de hasard. Il continua, d'un ton de railleuse pédanterie :

— C'est ici même, dans cette ville où nous sommes, que fut confirmée, en l'an 1571, la *Confession de foy* dressée une dizaine d'années

auparavant par le Synode de Paris. Cela est-il vrai ?

M. Defos, très fort sur l'histoire locale, acquiesça.

— Eh bien, l'on y peut lire... je crois bien que c'est à l'article vingt et unième... ceci : « Nous croyons que nous sommes illuminez en la foy par la grâce secrète du Saint-Esprit, tellement que c'est un don gratuit et particulier que Dieu départ à ceux que bon Luy semble... » Cela est-il clair ?

M. Naudié, qui connaissait la dialectique de son frère, n'avait nulle envie de se lancer dans une discussion sans issue. M. Defos ne se sentait pas de force à se débattre contre des textes qu'il comprenait à peine. Il y eut un silence ; la voix grave de Henri le rompit. Il disait :

— Ce problème du libre arbitre est le plus périlleux de tous : bien souvent, nos croyances dépendent de la solution que nous y trouvons. Et comment le résoudre par l'affirmative ? On est pris entre les textes précis qui établissent le dogme de la Grâce et les rigoureuses conclusions des savants qui établissent l'enchaînement des causes qui nous forment tels que nous sommes.

— Oh ! la science, fit M. Defos.

— La science et la religion, reprit Henri en s'animant, se trouvent ici d'accord. Qu'est-ce que le *déterminisme*, sinon l'interprétation scientifique du dogme de la prédestination ?

— Bravo ! dit Guillaume.

— ... Qu'est-ce que le dogme de la prédestination, sinon la première formule, tout instinctive, d'une vérité qu'il appartenait au temps de fixer ? Et, cette vérité admise, que reste-t-il donc de l'échafaudage des autres dogmes ? C'est un anneau qui manque à la chaîne : elle est désormais inutile, elle tombe aux pieds du prisonnier !

— Quoi ! s'écria M. Defos, tu prétends que nous ne sommes pas les maîtres de nos actes ? Je ne puis pas faire ce que je veux ? Je ne puis pas partir ce soir si j'en ai envie, ou demain si je le préfère ?

— Vous ne pouvez rien sur les motifs qui dictent votre décision, dit Guillaume.

Sauf les enfants qui ne comprenaient guère, tous écoutaient avec attention. Jane surtout observait avec l'intérêt le plus sympathique l'ardeur singulière et croissante que Henri apportait à cette discussion. Il vibrait, comme si chacune de ses paroles avait, en plus de son sens général, un sens intime et profond, connu de lui seul; toute sa frêle personne exprimait une passion intense qui le parait d'une sorte de beauté; dans ce milieu terne, parmi ces êtres moyens, il se déployait tout à coup, il semblait un exemplaire unique de cette humanité supérieure dont les soubresauts créent les grands révoltés. Il continua :

— Vous aurez beau raisonner : vous ne parviendrez jamais qu'à reculer les causes dont nous subissons le fatal esclavage. Mes actes dépendent de ma

volonté, direz-vous. Mais votre volonté ? Les uns s'en tiendront aux anneaux matériels de la chaîne fermée dont ils recommenceront sans cesse le décevant examen. Les autres, s'ils remontent jusqu'à Dieu, seront forcés de mettre dans sa main la clef du cadenas : puisque lui seul distribue la grâce du Saint-Esprit, qui seule délie ! Je déteste — il eut un éclair magnifique dans les yeux — les timides, les craintifs, les hypocrites qui finissent par découvrir, dans l'espace, je ne sais quel point d'abri où ces vérités n'entrent pas. Ils s'enfuient devant l'évidence. Ils reculent devant les conséquences de la pensée : je ne sais pas de pire lâcheté !

Sauf Abraham, dont la fourchette allait toujours, personne ne mangeait plus. Personne non plus ne répondait : Guillaume, parce qu'il sentait son scepticisme frondeur dépassé par cette pensée ardente, écrasé par cette logique passionnée ; M. Defos, parce qu'il aurait voulu que la conversation cessât avant de monter à un diapason qui ne manquerait pas d'éveiller les échos de la ville. Mais M. Naudié ne se reconnut pas le droit de laisser de tels propos triompher à sa table.

— Vous avez dit lâcheté ? fit-il avec douceur. Non pas : sagesse et confiance en Dieu ! Il y a des problèmes que nous ne pouvons résoudre, ou plutôt dont il faut nous contenter de sentir en nous la solution, telle que notre conscience peut l'accepter. Concilier le libre arbitre avec la Grâce ? Je ne m'en

chargerais pas. Cependant, mon âme est en paix : je sais que je suis responsable de mes actes, que je puis diriger ma conduite et mes pensées. Cela me suffit. Je crois que cela peut suffire à tout le monde.

— J'en suis sûr ! affirma M. Defos.

Henri, maintenant, semblait résolu à se taire : peut-être regrettait-il la hardiesse excessive de ses paroles et d'avoir inquiété des âmes sereines. Le service reprit. La conversation continua, mais en s'abaissant. Henri, qui poursuivait ses pensées, entendit à peine quelques-unes de ces répliques dont la banalité ne décourage jamais personne :

— ... Alors, il n'y a plus de criminels !...

— ... On irait loin avec de telles doctrines !...

Guillaume, cependant, finit par trouver la discussion fastidieuse : après avoir ralenti le service, elle risquait d'attrister le dessert. Il voulut y mettre fin.

— En vérité, dit-il, nous croyons un peu ce que nous voulons croire. C'est un fait dont la foi de notre grand homme de père m'a souvent fourni la preuve. Soupçonneriez-vous qu'elle a passé par toutes les nuances? même par celles de la superstition ! Laissez-moi vous conter une anecdote, cela nous reposera de notre dogmatique... sans toutefois sortir de la question. — J'étais tout petit, quand notre père traversa une de ses crises de mysticisme aigu — celle qui nous a valu son bouquin sur les *Miracles des Apôtres*, dont il n'aime pas beaucoup qu'on lui parle aujourd'hui. Il y avait alors, à Montauban,

une bonne femme qui guérissait par l'imposition des mains. Or je fus piqué par une guêpe, au-dessous de l'œil. Naturellement, je me mis à crier comme un écorché...

Un éclat de rire de Zélie, qui mourait d'envie de s'amuser un peu, l'interrompit un instant.

— ... Mon père m'entend, m'empoigne, me mène dare dare chez la guérisseuse. Je la vois encore, la sorcière, avec son nez à corbin, ses mèches grises, la petite barbiche de vieille bique qu'elle avait au menton. Elle prend mes menottes dans ses serres, elle marmonne des prières, elle lève ses vilains yeux vers le ciel. Je criais toujours. Je crois même qu'agacé par ses simagrées, je criais plus fort. Tout à coup, elle déclare que c'est fini, que je n'ai plus mal, que, si je continue à crier, c'est par méchanceté, qu'il faut me fouetter pour me faire taire. Je hurle de plus belle, parce que j'avais très mal. Mon père se fâche, prend sa grosse voix : je ravale mes larmes en souffrant toujours. « Vous voyez bien qu'il est guéri ! » dit la coquine. Guéri, oui ! Je l'étais de croire au miracle, et pour le reste de ma vie ! Notre père, lui, persista.

Les enfants s'amusaient énormément. M. Defos commença :

— Le miracle, c'est une autre question.

Mais le repas était terminé, et l'on se leva de table.

Esprit concret, Jane n'avait suivi la discussion que

par égard pour l'éloquence passionnée de son cousin. Jusqu'à ces derniers temps, elle regardait Henri avec cette indifférence un peu hostile que depuis son mariage elle vouait aux hommes d'Église. Les confidences de Mme Defos l'avaient imposé à son attention; voici que cette attention se changeait en curiosité romanesque : car elle pressentait les forces secrètes d'une âme capable de s'exalter ainsi. En servant le café dans le jardin, sous les branches horizontales du vieux cèdre noir dans le crépuscule, elle entendait encore vibrer la voix chaude dont elle s'émouvait, les fortes paroles qui secouaient son imagination. Les tasses distribuées, elle se rapprocha de Henri, pensif et isolé. Adroite, elle réussit à l'emmener dans une des allées latérales. Les propos qui s'échangeaient sous le cèdre ne leur envoyaient plus qu'un murmure confus, un bruit de rires aux bons mots de Guillaume Naudié. Ils échangèrent quelques phrases sur la beauté de la soirée, dont l'ombre fraîche commençait à s'épandre, puis marchèrent un instant en silence, entre les plates-bandes fleuries. Le fin gravier craquait sous leurs pas; les roses, avant de s'endormir, semaient leurs parfums dans l'air léger; Jane dit, très doucement :

— Vous devez être malheureux, mon cousin!

Sa voix était si compatissante! Et c'était la première fois que Henri, dans sa crise, rencontrait une sympathie : à Paris, son meilleur ami s'était éloigné de lui comme d'un réprouvé; celui de ses profes-

seurs qu'il aimait le mieux n'avait pas compris ses confidences; ici, son père le condamnait, son frère l'évitait, sa mère elle-même semblait le craindre. Pourtant, sa réserve ne se détendit point à ce premier appel : sans rien montrer de sa détresse intime, mais troublé par la netteté de la question, il se mit sur la défensive, sans adresse, en répondant :

— Malheureux, pourquoi?

— Oh! dit Jane, je vous comprends. Derrière vos paroles, j'entends celles que vous ne dites pas. Et puis, votre mère, qui a confiance en moi, m'a expliqué bien des choses. Je sais que vous voulez renoncer à votre carrière, mais que votre père ne veut pas. Oh! que cette lutte doit être douloureuse!

Henri ne remarqua pas qu'elle ramenait la question à son point le plus positif.

— Oui, c'est une crise pénible, dit-il sans s'abandonner encore; d'autres que moi l'ont traversée.

— Tout le monde a ses peines; mais tous ne souffrent pas également.

Quel homme, en ses heures mauvaises, résiste à la pitié d'une femme? Presque toujours sincère, la pitié est le grand Gallehaut : car, lorsqu'elles nous la tendent dans leurs petites mains, nous y prenons l'amour. Henri ne connaissait ni la douceur, ni le danger des confidences. Il ne sut pas se taire.

— Ah! dit-il, ils croient que c'est une trahison, et c'est une banqueroute! Ils me reprochent une sorte de félonie, et ne savent pas ce que m'a coûté

mon sacrifice. Songez : on avait mis sa force, son courage, son espérance sur une certitude ; elle vous manque. Tout s'effondre à la fois. La vie est sans but : on la voit s'étendre devant soi comme une route morne, qu'il faut suivre jusqu'au bout en sachant qu'elle ne conduit nulle part. Pour les jeunes hommes engagés dans le siècle, la crise se produit souvent sans qu'ils la sentent : car elle est dans l'air, elle est de notre temps. Je sais qu'on ne peut plus parler des « affres du doute » et qu'aucun poète d'aujourd'hui n'écrirait l'*Espoir en Dieu :* la conscience traverse une autre phase. Mais pour *nous*, quelle déchirure ! Nous sommes les Lévites qui nous enfuyons du Temple : on nous regarde avec méfiance, et nous aurions un tel besoin de sympathie et d'appui !

Avec un mouvement gracieux, Jane posa sa main sur le bras du jeune homme.

— Oh ! dit-elle, comme tout cela me touche et m'émeut ! *Eux* — elle jeta un rapide coup d'œil du côté du vieux cèdre où bourdonnaient les autres — ils sont des âmes bien réglées. En toutes choses, ils ont un « guide-âne » intérieur : les lignes sont droites et vont jusqu'au bord du papier. Mais vous..., mais *nous*..., oh ! nous sommes des feuilles blanches où courent des mains rapides, et cela fait des écritures qui se croisent dans tous les sens, des paroles très difficiles à déchiffrer !... Voilà ce que je comprends très bien !... *Ils* ne doutent pas, parce qu'ils

ne réfléchissent pas. Ils ne veulent pas qu'on dérange leurs lignes droites. Ils repoussent d'avance tout ce qui pourrait les troubler. Et nous, il y a tant de voix qui nous parlent et que nous écoutons! Moi, j'en entends sans cesse autour de moi : elles sortent des vieilles maisons, des arbres, de la mer. Oh! personne n'a jamais su ce qu'elles me disent! Je crois que ce sont les mêmes voix qui vous ont parlé !...

D'un ton plus intime, presque suppliant, elle ajouta :

— Oh ! mon cousin, je voudrais tant savoir comment ces voix vous ont apporté vos premiers doutes !

Ils continuaient à marcher le long de la même allée, que rompait un bosquet de lilas défleuris, cachant le mur.

— Comment pourrais-je expliquer cela ? dit Henri. Certains chrétiens prétendent que la foi est un don de la Grâce. Cela doit être vrai. Eh bien ! la Grâce s'est retirée de moi. Mon esprit a été tenté. J'ai succombé.

Jane répéta :

— Votre esprit a été tenté !... Mais quand, pour la première fois ?

Henri chercha dans ses souvenirs. Comment retrouver — bien loin déjà dans le passé — le premier signe de l'Esprit qui nie ? Comment remonter la longue chaîne des déductions, spontanées ou inconscientes, jusqu'à ce moment pourtant décisif où le premier doute avait traversé son âme — éclair

jailli d'un fond de nuages amoncelés dans d'invisibles lointains?

— Vraiment, dit-il, je ne suis pas sûr de savoir... Je me rappelle qu'autrefois, en lisant le traité de Cicéron sur la *Nature des dieux*, je fus frappé par ce raisonnement, auquel j'ai souvent pensé dans la suite: « Si les dieux n'existaient pas, à quoi serviraient les temples? » Il me semblait établir un rapport humiliant entre la divinité et le clergé, placer celle-là dans la dépendance de celui-ci, jeter je ne sais quelle trouble lumière sur les origines humaines du culte. Mais il y a bien longtemps de cela. Je préparais alors mon baccalauréat. Ce fut une impression passagère, qui s'effaça.

Il réfléchit un instant, et reprit:

— Une autre, plus récente, fut plus durable. Elle remonte à cinq ou six ans, je pense. Un soir de printemps, je lisais l'Évangile, dans ma chambre...

Sa parole devint hésitante : cette lecture se rattachait à des souvenirs qu'il ne pouvait raconter à sa cousine, aux souvenirs d'une période où des tentations d'une autre sorte secouaient sa chair d'adolescent tout frémissant devant la vie. Cette fois, l'âme avait vaincu — mais quelles nuits de visions et de fièvres!

— J'étais depuis peu de temps à Paris : je souffrais de ma solitude... La lecture de la Bible et la prière me réconfortaient souvent... Ce soir-là, mon attention se fixa sur un morceau qui ne m'avait

jamais frappé : la parabole du figuier stérile... Vous vous la rappelez, ma cousine?... Jésus revient de Béthanie, il s'approche d'un figuier qui n'avait que des feuilles : « car ce n'était pas la saison des figues. » Et il maudit l'arbre innocent... Devant cette injustice de Celui qui ne fut pourtant que douceur et bonté, je vis soudain s'éclairer la longue suite des injustices divines depuis les commencements de l'histoire : Dieu repoussant l'holocauste de Caïn, condamné de ce chef à la haine, Abraham chassant Agar et Ismaël dans le désert de Beerscébah, Isaac béni pour ses ruses honteuses — et tant d'autres, tant d'autres!... Cette fois encore, l'éclair s'éteignit; il avait changé la couleur du ciel... Depuis lors, lectures, leçons, réflexions ne servirent plus qu'à découronner dans ma pensée le Dieu personnel de mon enfance. Je tâchai de le dégager de tout l'impur alliage dont l'ont chargé les superstitions et les calculs des Prophètes. Je tâchai de l'adorer en esprit et en vérité, comme le voulaient nos maîtres. Mais le jour vint où je ne le trouvai plus... Je ne saurais expliquer mieux comment il a disparu de ma vie. J'avais donné à ma raison le droit de le discuter : comment l'empêcher d'aller jusqu'au bout? Entre la critique de la science et celle de l'histoire, que peut la foi, quand la Grâce ne la soutient plus?

Là-bas, sous le vieux cèdre, les voix étrangères avaient baissé. Le parfum des roses sortait toujours de leurs calices pour embaumer la nuit naissante.

Des souffles frais venus de loin mêlaient à ses délicates fragrances une vague odeur d'algues et de flots. Les lumières des mondes semés à travers l'espace s'allumaient à tous les coins du ciel, comme si la main mystérieuse traçait une fois de plus les indéchiffrables hiéroglyphes que chaque aurore efface. Nulle parole ne pouvant le chasser de son véritable royaume, le divin planait dans le ciel — asile plus sûr que le cœur de l'homme, — courait sur les ailes du vent, gonflait les nuages, brillait dans les étoiles. Et, dans les âmes de ces deux êtres penchés l'un vers l'autre, naissaient de frêles sentiments — étincelles encore vacillantes, frissons passagers et trompeurs. Henri jouissait dans sa solitude enfin partagée, peut-être aussi dans son secret orgueil, des paroles qu'il venait de lancer dans le mystère de la destinée ; Jane songeait à savoir davantage, à suivre de plus près le spectacle de cette âme qui s'agitait.

Après un long silence, elle dit, baissant encore une fois le ton de leur duo :

— Je voudrais lire les livres que vous avez lus !

— Non, dit Henri. Oubliez plutôt ce que je vous ai dit. Pourquoi troubler votre paix ? Je ne souhaite à personne de connaître mes angoisses.

Elle répéta :

— Dites-moi les livres où l'on trouve ces choses ?

— Hé ! dit-il, les livres sont des échos qui ne font jamais que nous renvoyer les sons de nos propres

pensées. Si vous y tenez, lisez ceux de votre beau-père, ceux d'Abraham Naudié.

— Lui! s'écria Jane: lui, c'est un croyant!

— Il n'y a de croyants que les simples qui n'écrivent pas, qui ne pensent pas, — qui souffrent et qui prient. Celui-là est un grand esprit: il a fait tout le voyage et, sur ses vieux jours, il revient à son point de départ. Je l'admire. Mais je suis bien loin de pouvoir revenir comme lui! Et, pour tout dire, je ne crois point à sa foi: elle raisonne trop; elle est une illusion qu'il se donne à lui-même...

En ce moment, le gravier de l'allée qu'ils arpentaient encore craqua derrière eux. Guillaume venait les chercher.

— Eh bien! demanda-t-il gaiement, qu'est-ce que vous faites là? Vous causez théologie?

Avec cette légèreté qu'ont les femmes à mouvoir leur esprit, Jane répondit gaiement, la voix enjouée:

— Mais oui... Et c'est très amusant!

Henri n'entendit pas ce mot, qui dévoilait si bien l'âme de la jeune femme. Mais ce mot même l'eût-il éclairé? Avec lui comme avec les autres, Jane bénéficiait de sa pure beauté, de ses yeux d'ange, de sa voix douce, de tout le charme qui émanait d'elle et voilait son vide intérieur. A chaque instant, si ses paroles entretenaient l'illusion, ses actes la trahissaient: et celui même qui en subissait le plus direct contre-coup les observait sans vouloir, sans oser en comprendre le sens.

La sécheresse de son cœur, son égoïsme, sa dureté avaient éclaté dès longtemps, dans sa hâte à se désintéresser des enfants commis à sa garde, et surtout dans la cruelle rancune dont elle poursuivait la petite Zélie — rancune d'autant plus inexplicable que les causes s'en cachaient plus bas, dans ces parties obscures du cœur où rampent les passions mauvaises. M. Naudié ne voulait ni voir ni comprendre. S'il avait d'abord mêlé ses enfants à ses premiers rêves d'avenir, entraîné maintenant dans l'engrenage de sa passion légitime, il n'avait plus d'yeux et de cœur que pour elle. Tout au plus gardait-il assez de forces pour cacher aux yeux étrangers ses ravages intérieurs. Mais, retenu par le sentiment honteux de son esclavage, il n'intervenait jamais dans les querelles qui éclataient au jour le jour entre sa femme et ses filles. Les premiers temps, Berthe ou Zélie, la tête en feu, sûres de leur bon droit, venaient lui demander justice :

— Papa, croirais-tu que...

Il interrompait leurs plaintes, en leur prêchant la douceur :

— Il faut obéir, mes chéries ; il faut obéir comme à votre mère, comme à moi-même : tout ce qu'*on* vous dit, c'est toujours pour votre bien...

Elles battaient en retraite, avec de grands regards où passaient leur étonnement, leurs indignations, leur désespoir : la justice se dérobait, elles se sentaient deux fois orphelines, elles couraient pleurer

dans les bras d'Esther, qui n'avait pour les consoler que de muettes caresses, et souffrait avec elles.

Un vendredi — jour réservé à ce travail — M. Naudié préparait son sermon du dimanche. Il venait de choisir son texte dans l'*Épître aux Romains* :

« *Je prends pourtant plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je vois une autre loi dans mes membres, qui combat contre la loi de mon esprit et qui me rend captif de la loi du péché, laquelle est dans mes membres.* »

D'abondantes pensées se pressaient en confusion dans son esprit agité : non pas celles qu'il pouvait proclamer du haut de la chaire, passées au crible de conventions raisonnées et bonnes à tous les usages ; mais d'autres, tout intimes, qui venaient s'appliquer à son cas. Guidé par le rigoureux Apôtre, il pénétrait dans ces chambres secrètes de l'âme, dont les portes closes nous font si souvent reculer : voici qu'au lieu d'y trouver les méditations augustes que son texte aurait dû susciter, il y lisait un poème éperdu, beaucoup plus proche des chants du royal amant de la Sulamite que des leçons de Paul de Tarse, un poème de désir et de douleur, un poème d'angoisse et d'amour. Pareil au cerf altéré du psalmiste, il bramait après le Dieu vivant — et ne le trouvait plus sur sa route. Aux heures où sa pensée devait l'emporter vers le ciel, elle le rejetait lourdement sur la terre, sur la terre que peuplait

une seule créature, aimée comme on idolâtre, d'un amour inconnu, d'un amour proscrit, d'un amour de sang et de chair : tant triomphait en lui la « loi du péché »... Et ses yeux demeuraient fixés sur le cahier de papier blanc, placé là pour accueillir les édifiantes pensées.

Soudain, des cris éclatèrent : une de ces querelles fréquentes, sans doute, auxquelles il évitait avec soin de se mêler. Il attendit : le bruit ne s'apaisait pas ; dans le murmure des voix grondantes qui se mêlaient, il distingua, montant aussi, la voix d'Esther. Son cœur se serra d'angoisse : que pouvait-il se passer, pour qu'elle aussi cédât à la colère ?

Il se dirigea vers le lieu du tumulte. Une bonne écoutait, la mine curieuse : elle disparut à son approche. Zélie sanglotait dans les bras de Berthe, qui la serrait avec un geste de Niobé, tandis qu'Esther et Jane se dressaient l'une contre l'autre, la menace aux yeux, l'invective aux lèvres. D'un même mouvement, elles se retournèrent ensemble vers lui ; la voix d'Esther prononça, haletante :

— Papa, elle l'a frappée... Elle a frappé Zélie... sans cause..., pour rien...

Avec plus de violence, Jane interrompit :

— Oh ! pour rien...

Pendant un instant, leurs voix se hachèrent en démentis injurieux, racontant les rancunes accumulées, les colères contenues qu'un futile incident

venait de soulever. Cet incident, M. Naudié n'en avait pas encore compris le récit contradictoire, que déjà ces deux phrases se croisaient devant son émoi :

— Mon père, tu dois nous défendre ! Il en est temps...

— Vous allez leur donner raison, je parie !...

Il tâcha de parler avec douceur, d'une voix calme et qui pacifie :

— Je n'ai pas compris votre querelle, je suis sûr que c'est si peu de chose ! Plutôt que de vous aigrir encore en racontant, oubliez ! Les torts sont toujours réciproques...

Un double cri de protestation l'interrompit :

— ... Ou bien, celui qui a le plus tort, n'est-ce pas toujours celui qui ne pardonne pas ?... Comment voulez-vous que je juge entre vous ? Tout ce que je voudrais savoir, c'est que vous êtes ma vie et mon sang, et que je vous aime, et qu'il vous faut vous aimer aussi.... Je sais cela, je voudrais ignorer le reste...

— Lâche ! dit Jane.

Et, se retournant vers Esther, elle voulut recommencer. Mais Esther avait repris son sang-froid : elle s'écarta, la lèvre méprisante. Jane, qui frémissait encore, revint à son mari :

— Ah ! je le vois bien, vous êtes avec *elles !*... contre moi !... Je m'en doutais !... Eh bien, restez..., restez...

Elle disparut en tourbillon.

Cinq minutes après, M. Naudié implorait son pardon et la consolait avec des paroles tendres : car, sa colère tombée, elle pleurait ; et pour sécher ses larmes, il promettait d'être sévère désormais, de surveiller ses filles, de les punir ; tout, tout ce qu'elle demandait. Il lui appartenait, âme et corps : un grand vent d'orage emportait tout le reste.

TROISIÈME PARTIE

I

Par un bel après-midi d'octobre, encore tiède, Henri Defos fit sa première sortie, dans le jardin presque pareil à celui des Naudié. Compris entre le perron de l'hôtel et le mur masqué par un rideau d'arbres, ce jardin possédait aussi son vieux cèdre, son magnolia, ses buissons de lauriers-roses ; et il attenait à d'autres jardins, pareils encore, qui longent la lignée des fortifications et celle des hôtels, réguliers et paisibles comme la rue large, comme la confortable vie des familles qui se rassemblent sous leurs ombrages ou cueillent leurs belles fleurs.

Henri Defos revenait de très loin : la fatigue de son esprit tournant depuis trop longtemps dans le

même cercle, l'émotion d'une lutte contre la volonté paternelle où s'épuisait sa volonté plus faible, la tension continuelle de toutes ses facultés dans sa crise à la fois prolongée et violente, avaient préparé l'éclat d'une fièvre typhoïde, qui faillit l'emporter. En retrouvant le tiède soleil de l'automne encore gai et les dernières roses aux pétales frissonnants, il savourait cette douceur que les convalescents prêtent volontiers à la vie. Auprès de lui, les figures de ceux qu'il aimait redevenaient amicales, après la douloureuse période où il n'avait pu lire dans leurs traits que le désaveu, les reproches ou la colère. En ce moment, il marchait d'un pas faible de petit enfant, la main droite appuyée au bras de Mme Defos, dont l'énormité lui prêtait un appui robuste. A sa gauche, son autre garde-malade l'observait avec des sourires d'encouragement, comme en ont les jeunes mères : Jane. Elle venait de déployer avec ardeur ce besoin de dévouement qui parfois s'emparait d'elle comme une passion, infatigable à son chevet, presque sublime de courage et de foi : « admirable » selon le mot de toute la famille. Ce mot circulait dans la ville, accolé au nom de la jeune femme comme une épithète homérique, répété par les amis qui venaient aux nouvelles, par les indifférents qui trouvaient en la maladie de Henri un sujet de conversation. Vingt fois par jour on répétait :

— La jeune Mme Naudié est vraiment admirable !

Quand M. Fridolin, M. Dehodecq ou tel autre abordait M. Naudié dans la rue et s'informait du malade, il finissait invariablement par dire :

— Votre femme est admirable!

M. Naudié répondait:

— Oui, c'est vrai, elle est admirable!

Et son exclusif amour saignait, sans qu'il osât se plaindre, et il enviait cet heureux malade, et il songeait, avec une douce amertume : « Si j'étais à sa place?... »

M. Defos, l'air affectueux, traversa le jardin.

— Eh bien, te voilà debout, mon garçon? ça marche?

— Pas encore bien fort, mon père.

— Bah! à ton âge, on est vite remis. Moi aussi, j'ai eu la fièvre typhoïde, quand j'étais jeune: au bout d'un mois, il n'y paraissait plus.

David apparut au haut du perron, et cria, un peu facétieux:

— On dirait que tu rapprends à marcher, Henri!

Mais c'était l'heure du bureau : les deux hommes ne s'attardèrent pas auprès du convalescent. Vite épuisé par son effort, il s'assit dans un fauteuil d'osier. Jane, attentive, s'empressa d'étendre sur ses genoux son propre châle, dont elle se défit d'un geste rapide et gracieux.

— Prenez garde, ma cousine, dit-il, vous aurez froid.

Elle haussa les épaules.

— Froid, par un jour pareil ?...

Il la regardait avec reconnaissance, en retenant le châle, frileusement, de sa main amaigrie.

— Comme vous avez été bonne pour moi ! dit-il. Vous m'avez donné vos forces, votre temps, comme un morceau de votre vie. Si je puis admirer encore ce beau soleil d'automne, c'est à vous que je le dois, et à ma chère mère... Oh ! n'essaye pas de dire non, maman ! je sais par où j'ai passé !...

Après un court silence, il ajouta, en retenant mal un soupir de regret :

— Maintenant, ma cousine, vous allez reprendre votre liberté !

— Oh ! répondit Jane aussitôt, pas avant votre guérison complète ! ainsi, soignez-vous bien, s'il vous tarde de vous débarrasser de moi.

Elle souriait, de ce beau sourire triomphant des jolies femmes qui se savent toujours agréables. Henri ne répondit pas par la protestation qu'elle attendait peut-être. Mais M[me] Defos dit :

— Jane est un ange ! Jamais, non jamais, je n'aurais cru qu'elle pût se dévouer ainsi. Et non plus qu'elle fût aussi forte. Elle est petite, elle est frêle, elle a l'air d'un oiseau : eh bien, quand je tombais de fatigue, moi, ta mère, elle restait debout, aussi vaillante après deux nuits de veille que si elle sortait du lit !

— Ah ! dit Henri, la maladie a du bon. Comme on est plus aimé, quand on souffre, quand on a l'air

d'être aux portes de la mort!... Après, la vie ordinaire reprend ses droits. Les querelles, les soucis, interrompus un moment, recommencent. Il faut de nouveau agir, souffrir, lutter...

Il s'assombrit, troublé déjà par ses anciennes pensées dans sa joie de retrouver du soleil au ciel, des roses ouvertes au jardin, et, près de lui, la réconfortante tendresse de cœurs aimants. Jane lui dit :

— Soyez tranquille, mon cousin, votre père ne vous tourmentera plus. Il me l'a promis pendant que vous étiez malade. J'avais deviné la vraie cause de votre maladie, j'ai profité d'un mauvais jour pour obtenir de mon oncle, pour vous, la liberté que vous souhaitiez. Il ne se dédira pas.

Le visage du convalescent s'épanouit de nouveau.

— Vrai? demanda-t-il.

— Ton père t'aime mieux que tu ne le penses, Henri, dit Mme Defos. Si tu es toujours dans les mêmes idées, il ne te contrariera plus.

Dans leur joie commune, Mme Defos regrettait un peu d'avoir laissé à sa nièce l'initiative de cet arrangement; mais jamais elle n'aurait osé demander à son mari de revenir sur une décision prise, ni cru qu'on pourrait l'obtenir. Pour réussir, il avait fallu la naïve hardiesse de Jane, son instinctive habileté dans le choix du moment, sa confiance en elle-même, cette volonté ignorante des obstacles qui lui assurait le succès de toutes ses entreprises.

En ce moment, M. Naudié apparut.

Il venait souvent ainsi, pour prendre des nouvelles, surtout pour voir sa femme, pour avoir quelque chose d'elle, si peu que ce fût, pour obtenir une parole ou un regard. Mais elle l'ignorait : pendant quelque temps, elle avait pris ses repas et couché chez les Defos; depuis peu de jours, elle rentrait le soir chez elle, s'enfermait dans sa chambre, disparaissait dès le matin. Elle était une étrangère, logeant dans un hôtel. Son mari n'avait pas encore osé se plaindre : il tâchait d'espérer un changement et sentait bien qu'elle ne changerait pas.

La sombre figure de M. Naudié, descendant les marches du perron, dérangea le petit tableau tranquille. Dans sa longue redingote noire, avec son étroite cravate blanche au nœud mal fait, son air inquiet, son regard douloureux, il arrivait comme un cousin éloigné et importun, qu'on n'a pas invité, tombe au milieu d'une fête de famille. Il prit la main que Henri lui tendait, et dit, sans élan :

— Quel bonheur de vous voir au jardin, mon cher Henri ! Vous voilà maintenant rétabli ; dans peu de jours vous aurez retrouvé vos forces.

— Vous savez à qui je le dois, répondit le convalescent, en regardant alternativement ses deux compagnes.

Le premier regard fut pour Jane. M. Naudié le vit bien.

— ... Et je vous dois aussi beaucoup de reconnaissance..., oui, à vous, car vous avez été bien

généreux de nous laisser Jane comme vous l'avez fait!...

Il ajouta — et sa voix fléchit :

— Maintenant, nous pourrons vous la rendre.

Un rayon de joie soudaine illumina la figure de M. Naudié.

— Je venais justement l'inviter à dîner pour aujourd'hui, dit-il avec un enjouement un peu forcé. Voilà un bon mois qu'elle nous manque à tous les repas. Ce sera presque comme un retour de voyage. Vous viendrez, Jane, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute, si vous le désirez.

Il y avait si peu de spontanéité dans ce consentement que les quatre interlocuteurs se regardèrent gênés, et se turent ensemble, comme si chacun s'arrêtait devant ses secrètes pensées. Henri, le premier, secoua cette impression.

— Jane nous manquera beaucoup, ce soir, dit-il, car nous avions pris la douce habitude de la voir auprès de nous. Mais elle vous a manqué bien longtemps, mon cher cousin. Chacun son tour.

Pendant qu'il parlait ainsi, non sans effort pour cacher sa tristesse, le regard de sa mère se posait sur M. Naudié : un regard noir, chargé de haine, un regard de bête prête à l'attaque.

— Jane est maintenant une vraie fille pour nous, dit-elle.

Comme pour accentuer le sens agressif qu'elle mettait dans ces paroles, elle répéta :

— Elle est de *notre* famille. Nous l'aimons comme *notre* fille.

Redressée, la tête en arrière, elle semblait signifier à M. Naudié que Jane n'était à lui que le moins possible, et qu'après tout, on pourrait bien la lui reprendre. Il sentit l'intention, et, froissé, la releva :

— Aussi, chère madame, vous suis-je infiniment reconnaissant de vouloir bien me la céder un soir... à moi qui ne suis que son mari.

Puis, après leur avoir serré la main, il s'éloigna, laissant Mme Defos presque décontenancée, Henri troublé, Jane irritée.

Jane tint parole, mais se fit attendre.

Avec l'imprévoyance de leur âge, les enfants, en cessant de la voir, s'étaient crus délivrés d'elle. Affligés un instant de la perspective de sa rentrée, qu'on leur annonçait comme une grande joie, ils se reprenaient à compter qu'elle ne viendrait pas, — qu'elle ne viendrait plus. Esther suivait du regard l'agitation nerveuse de son père qui tournait en rond autour de la table servie et dont les yeux quittaient à peine la porte fermée. Les trois autres chuchotaient dans un angle, en étouffant leurs voix. Tout à coup, le rire de Zélie partit comme une fusée, son rire clair d'enfant heureuse, son rire d'autrefois ; puis il s'arrêta net : la porte s'ouvrait enfin devant Jane.

— Ah ! vous m'attendiez ! dit-elle. Vous êtes gentils.

L'énervement, l'impatience, la rancune de M. Naudié que développait l'attente, tombèrent instantanément et, en la baisant au front, il lui dit tout bas, sans un accent de reproche :

— Oui, je vous attendais... depuis si longtemps !...

On se mit à table. M. Naudié essaya d'engager la conversation. Jane, distraite, répondait à peine. Elle semblait absente : si bien que les enfants, peu à peu, se mirent à causer entre eux, comme si cette étrangère, qui mangeait à leur table, cessait de les gêner. Le repas parut long. Quand il fut enfin terminé, les enfants se dispersèrent, tandis que Jane et M. Naudié passaient dans le petit salon.

Désœuvrée, la jeune femme s'allongea dans un fauteuil. Son mari s'approcha d'elle.

— Vous êtes fatiguée ?

— Fatiguée, moi ? Non, je ne suis pas fatiguée.

— Vous paraissiez lasse et triste, à dîner.

— Quelle idée !

Elle se leva de son fauteuil et s'approcha d'un petit meuble à tiroirs. Elle y prit une tapisserie, abandonnée depuis des semaines. Puis elle revint s'asseoir devant la table qui faisait milieu, étala son ouvrage sous la lampe, et se mit à l'examiner avec attention.

M. Naudié s'assit en face d'elle ; de nouveau, il essaya de lui parler : elle avait le parti pris de se taire, comme pour affirmer son indifférence. Repoussé dans ses tentatives, nerveux, mais patient encore, ré-

solu à se raidir contre les suggestions de la colère, il se mit à couper une livraison du *Journal des missions françaises*, qui se trouvait sous sa main ; et il tâcha d'en parcourir quelques articles.

— Tiens ! dit-il, voici une lettre du Lessouto. C'est là qu'est mon frère Marcel, maintenant. Mais on ne parle pas de lui.

— Ah !...

— Pauvre Marcel !... Il est reparti peu de temps avant notre mariage... Je regrette que vous ne l'ayez pas rencontré, car Dieu sait si nous le reverrons jamais !... Lui-même, il désirait beaucoup être des nôtres, en ce beau jour... Y pensez-vous quelquefois, Jane ?

— Certainement.

— Quel beau discours mon père nous a fait ! Vous en souvenez-vous ?

— Sans doute.

— Comme il a bien parlé du mystère de l'amour ! Vous vous rappelez ses paroles, Jane ? « L'amour, sanctifié par le mariage, fait un être unique et nouveau des deux êtres qu'il a réunis... C'est une part d'éternité qui nous est dévolue : car l'amour ne nous satisfait que si nous le sentons capable de survivre à nos forces passagères, comme il survit en se transformant à la jeunesse et à la beauté... » C'étaient de belles paroles, Jane. Vous les admiriez. Elles nous expliquaient notre idéal...

Jane baissait les yeux sur son ouvrage. Le silence

recommença, rompu à peine par le bruit léger de la soie dans le canevas. Avec un grand effort pour repousser la colère qui commençait à monter en lui, M. Naudié se leva, fit le tour de la chambre, prit un gros livre sur une console — le livre du missionnaire Coillard, *Sur le haut Zambèze*, — et, regagnant sa place, se mit à le feuilleter. Il tournait machinalement les pages, parcourait au hasard quelques phrases, quand son attention fut attirée par un douloureux et magnifique morceau : le récit de la mort de Mme Coillard, dans le village perdu du continent nègre où elle accompagnait son mari. Il lut :

« Elle a vécu, elle a travaillé, elle a souffert comme peu de femmes missionnaires l'ont fait. Le Seigneur l'a prise, et il l'a fait avec tendresse. Pendant plus de trente ans, mêlant sa vie avec la mienne, elle a — après mon Sauveur et mon Dieu ! — été tout pour moi. Elle était tout près du centre de tous nos projets. Elle a, en les partageant, embelli mes joies, adouci mes peines, porté sa grosse part de travaux et de fatigues, dans la bonne et dans la mauvaise réputation, humblement, s'oubliant toujours avec un dévouement sans égal. Je perds en elle une *femme*, une vraie, dans toute la force du terme, que j'avais reçue comme une « faveur de l'Éternel ». Je pouvais toujours compter sur son jugement, sur la sagesse de ses conseils. Au début de notre vie de mariage, elle m'avait déclaré que jamais je ne la trouverais

entre mon devoir et moi. Elle disait vrai. Si Dieu m'avait clairement appelé au bout du monde, elle m'y aurait suivi joyeusement, sans consulter ni ses goûts ni ses aises. »

Un moment il rêva sur cette belle peinture du mariage chrétien. « Voilà comment il faut s'aimer, songeait-il, dans l'oubli de sa propre volonté, en Dieu, toujours prêts aux sacrifices qu'il peut nous demander. Et moi... Et elle... » Relevant les yeux sur Jane, il vit qu'un vague sourire, indéchiffrable, errait sur ses lèvres. L'idée l'effleura de lui lire la page qui venait de l'émouvoir. Mais il se dit qu'elle ne comprendrait pas, et referma le livre. Elle était là, devant lui, jolie, muette, mystérieuse — petit être de désir et de joie, de caprices et de métamorphoses, qu'il fallait aimer pour elle et pour soi, d'un amour sans infini, qui lui en voulait sans doute de ses timidités et de ses pruderies, et qu'il ne pouvait se résigner à perdre parce qu'il en était possédé. Pourquoi ne le regardait-elle pas? Pourquoi lui répondait-elle à peine? Pourquoi le fuyait-elle toujours, et demeurait-elle, là, à deux pas de lui, plus éloignée que si la table qui les séparait eût été une mer infranchissable?

Sur la cheminée, une petite pendule Louis XVI sonna dix heures, d'une voix grêle de cristal fêlé: Jane plia méthodiquement son ouvrage, se leva, et son regard croisa celui de son mari.

— Jane, dit M. Naudié en se levant comme elle, est-ce que vous fermerez encore votre porte, ce soir?

Sans cesser de le regarder, elle fit de la tête un signe affirmatif.

Il répéta, implorant:

— Aujourd'hui encore?...

— Oui, aujourd'hui encore...

L'accent ironique et résolu de la voix sur ce mot d'*aujourd'hui* marquait le refus d'un cachet décisif, qui ne pouvait tromper. Presque menaçant, M. Naudié s'avança vers elle :

— Jane, que voulez-vous dire?

Elle ne répondit pas. Comme elle restait muette en face de lui, un soupçon de jalousie affreuse, pour la première fois, se formula nettement dans la pensée de M. Naudié. Il se raidit pour le repousser, tant son âme sereine résistait d'instinct aux violences, tant un tel soupçon lui parut odieux. Son mouvement l'avait amené tout près de Jane, qui ne reculait pas devant lui. D'un geste brusque il la prit contre sa poitrine, la serra, baisa ses lèvres. Elle n'eut pas un tressaillement, ne fit pas un effort pour se soustraire à ce baiser; mais ses lèvres subirent la caresse sans la rendre, son inertie la défendit mieux qu'aucune révolte.

— Jane, cria M. Naudié en reculant d'un pas, Jane, n'es-tu donc plus ma femme?

Indifférente et paisible, elle répondit :

— Mais si, mon ami, je suis votre femme.

Et, passant devant lui pour gagner la porte :

— Vous êtes un peu nerveux aujourd'hui... Bonsoir !

Il la regarda sortir et pleura.

II

La convalescence de Henri Defos fut facile et charmante. Autour de lui, les figures des siens s'éclairaient de ces bons sentiments affectueux que la maladie des êtres aimés fait éclore du fond des cœurs. Avec un reste d'inquiétude, sa mère le couvait de son adoration, dont la ferveur contrastait avec la froideur et la dureté qu'elle avait pour les autres. Son frère lui marquait un amical intérêt. Son père, n'étant point un homme de stériles regrets, prenait son parti de la situation nouvelle : puisque son second fils ne voulait plus être pasteur, il lui ferait une place dans sa maison, dont le développement régulier exigeait sans cesse de nouveaux concours. Mais Henri ne se pressait pas de se mettre au travail. Par les belles journées d'un doux automne, il s'abandonnait à la joie de revivre, l'âme encline à cueillir les voluptés intimes qui dorment au fond des choses. C'est ainsi qu'auprès de Jane, qui conti-

nuait à lui consacrer presque tout son temps, il passait des heures exquises, dans le beau jardin séparé du monde, errant par les allées où les feuilles mortes bruissaient en tombant lentement, autour du cèdre séculaire et impassible. Quand le médecin lui recommanda quelque exercice, ils sortirent : on les rencontra sur le mail, sur la plage rocheuse où les pêcheurs inoccupés cherchent des coquillages pendant que la mer se retire au loin, derrière les restes tenaces de la digue du grand Cardinal. Bientôt même, ils se risquèrent à faire ensemble quelques promenades à cheval, dans cette campagne morne où le vent d'ouest couche les récoltes et tord les arbres grêles, et que la mer continue, agitée et grise. Leur parenté, les habitudes anglaises de Jane, le caractère sérieux de Henri, la considération dont jouissaient leurs familles, tout cela devait d'abord imposer silence aux qu'en-dira-t-on. Cependant, des regards étonnés les suivaient, lorsqu'ils longeaient les vieilles rues au pas de leurs montures, et des réflexions jaillirent derrière eux, sous les porches :

— Une amazone! qui est-ce donc?

— C'est la femme du pasteur Naudié. Elle est avec son cousin, le fils Defos.

— Celui qui devait être pasteur et qui a renoncé ?

— Justement.

On s'arrêtait là. Jane et Henri n'entendaient pas. En souriant, ils répondaient au salut narquois de M. Lanthelme, au grand coup de chapeau effaré de

M. Fridolin, indifférents aux échos que les pas de leurs chevaux sur les pavés sonores pouvaient éveiller en ces têtes étrangères. Ils étaient heureux, ils ne calculaient rien : sans qu'ils s'en doutassent encore, la fougue des passions naissantes les aveuglait déjà sur les autres comme sur eux-mêmes.

Au cours de leurs lentes promenades, d'ailleurs, leurs causeries les plus intimes demeuraient graves, comme si la sérieuse pensée de Henri s'imprimait réellement dans le petit cerveau frivole et gentil de Jane. Elle avait toujours l'air de le comprendre. Effrayée d'abord dans son reste de dévotion par l'athéisme de son ami, elle l'accepta bientôt, dans l'obscur désir de se damner avec lui. Puis, toutes sortes d'idées contingentes achevèrent de l'y accoutumer : l'idée espiègle de faire pièce à son mari ; la vanité d'être très hardie, de dépasser d'un coup d'aile les horizons bornés de son milieu, le sentiment confus qu'en renonçant aux promesses de l'au-delà, on en finit du même coup avec les obligations du siècle. Sur ce point essentiel, Jane se développait seule, selon la loi secrète de sa nature dont le travail ne se manifestait pas encore. Son compagnon demeurait bien loin d'elle : âme d'apôtre, il n'avait renoncé à la foi que par grandeur de conscience, sans abaisser d'une ligne son idéal de vie. Aussi les paroles graves que laissait échapper la jolie bouche de sa cousine l'inquiétaient-elles quelquefois. Avec sa logique de femme, elle sapait des assises que Henri n'entendait

point abandonner. Il l'arrêtait alors, en s'efforçant d'enrayer la démolition, de réparer les brèches. Il parlait de la force « mystérieuse et certaine » qui pousse l'humanité vers un idéal toujours meilleur, de l'expérience des siècles qui sanctionne la morale établie, des traditions dont le respect est une condition de progrès, du bien collectif auquel il faut sacrifier son bien propre. L'échafaudage dogmatique de sa religion renversé, il en conservait l'armature morale. Mais Jane, le trouvant inconséquent, le dépassait.

M. Naudié, cependant, souffrait en silence. Jane s'éloignait de sa vie : il ignorait encore à quel point et dans quel sens ; mais il la voyait indifférente de plus en plus, comme si chaque journée nouvelle l'emportait plus loin, vers l'inconnu. De ce qui se passait en elle, il ne savait que le peu qu'il devinait, le peu que lui révélait son observation passionnée ; il voyait seulement qu'elle négligeait ses « devoirs » — toute la série de « devoirs » qu'elle avait acceptés en l'épousant : — ses « devoirs » envers les enfants, les « devoirs » généraux de sa position de femme de pasteur, les « devoirs » particuliers que lui créait sa fortune. Or, dans une conscience protestante, le « devoir » passe avant tout le reste : il est le régulateur, le balancier, le moteur. Qu'on cesse de remplir ses « devoirs », petits ou grands, c'est un trouble fonctionnel qui trahit quelque grave avarie. La dédaigneuse froideur de

Jane pouvait laisser à son mari une ombre d'espérance suffisante pour retarder les timides éclats de sa passion contenue et sévère; mais comment aurait-il supporté qu'elle négligeât ses « devoirs »? Il osa donc lui adresser de craintives remontrances. Ses reproches — exprimant bien le bouleversement de son âme — ne roulèrent que sur de futiles questions de présence au culte, de visites de pauvres ou de détails de maison, et furent toujours repoussés sans examen :

— Jane, vous allez en promenade? Vous avez donc oublié qu'il y a cet après-midi une séance importante du comité de la Société de charité?

— Je le sais; je n'irai pas.

— Pourquoi donc?

— ... Trop beau temps aujourd'hui...

Ou bien :

— Jane, ne m'accompagnerez-vous pas chez cette pauvre femme dont le mari n'est pas revenu de la pêche?

— Pas aujourd'hui : je ne puis pas.

Ou encore :

— J'ai rencontré le proviseur du lycée, qui s'est plaint d'Abraham. Comme cet enfant aurait besoin d'une surveillance affectueuse!

— Il me semble que c'est votre affaire, et celle d'Esther, à qui tout le monde obéit.

En réalité, ce n'étaient pas ces choses-là qui tourmentaient le plus M. Naudié : sous ses paroles grou-

daient de plus orageuses pensées. Il luttait encore pour les réprimer : un incident minime en provoqua le premier éclat.

Par un dimanche où de lourds nuages traînaient dans le ciel, il revenait de prêcher à Marcilly. Il avait fait la course à pied, comme autrefois. La marche bienfaisante, à travers la plaine où le vent court, avait à peine allégé son esprit : il ramenait les obsédants soucis emportés au départ. Comme il longeait, tête basse, la place d'Armes, il rencontra Mᵉ Merlin, qui l'arrêta. Depuis peu, l'avoué s'était fait le champion du repos du dimanche : il en soutenait les avantages « moraux et matériels » dans de petites brochures qui gonflaient les poches de son pardessus. Il tira un paquet de ces brochures pour le remettre au pasteur; justement, il venait d'en ouvrir une dont il soulignait de l'ongle le passage essentiel, quand un bruit attira son attention : Henri et Jane passèrent, balancés au rythme du petit trot. M. Naudié, dont les yeux s'étaient levés de la brochure, les salua en tâchant de sourire. Mᵉ Merlin leur tira un grand coup de chapeau, avec un geste arrondi. Un instant, les deux hommes suivirent du regard les cavaliers, qui tournèrent à l'angle de la place d'Armes et longèrent — ne formant à eux deux qu'une seule silhouette — la lourde façade classique de la cathédrale. M. Naudié réprima un soupir. Puis, comme son regard errant revenait à Mᵉ Merlin, il aperçut sur le visage de l'avoué dont les traits

s'agitèrent, il devina dans ses yeux qu'abritaient les verres bleuis des lunettes, il lut au fond de son âme aussi nettement que s'il le lisait dans la brochure ouverte encore devant lui, le soupçon infâme et torturant que toute son énergie tendait à repousser de son propre cœur. Il se sentit pâlir. Me Merlin ferma sa brochure. Ils se turent un instant.

— Le jeune Defos est donc tout à fait remis? demanda l'avoué, avec un regard aigu qui perça ses lunettes.

— Mais oui, grâce à Dieu, répondit M. Naudié.

— On dit qu'il a renoncé à ses études?

— C'est vrai.

— Pour rester à La Rochelle, sans doute?

La voix de M. Naudié faiblit :

— Oui, je le crois... Il entrera dans la maison de son père.

— Ah!...

Sur cette exclamation, plus riche en sous-entendus que toute la littérature immorale si familière à Me Merlin, les deux hommes se séparèrent. Mais, au lieu de rentrer chez lui, M. Naudié s'en fut errer sur le port. Les menaces de l'orage venaient de ramener les chaloupes : elles demeuraient au repos, serrées dans le bassin d'échouage que hérissaient leurs mâts enchevêtrés. Rappelées par un signal du sémaphore, elles étaient accourues, le vent gonflant leurs voiles, et se reposaient maintenant, tranquilles sur l'eau tranquille, tandis que là-bas, au large, la mer

commençait à se soulever, furieuse, avec des hurlements éperdus. Leurs hommes flânaient sur le port, jouant aux « bouchons » dans le jour finissant, autour de la buvette où va s'engloutir le pauvre argent pour lequel ils risquent leur vie. Des femmes, inquiètes de quelque barque qui ne rentrait pas, interrogeaient des matelots ou fixaient leurs yeux loin sur la mer dont les vagues semblaient réclamer des victimes. M. Naudié erra parmi les groupes, mordu par les dents invisibles de ses soucis empoisonnés, l'âme ballottée par un orage aussi noir que celui qui peut-être, à cette heure, engloutissait des maris et des frères. Pareils aux regards de ces femmes qui se morfondaient dans le vide de l'espace, les siens fouillaient dans d'égales ténèbres, et le vol invisible de ses pensées n'était ni moins éperdu, ni moins tumultueux que celui des oiseaux énervés aux approches de la tempête. Il passa sans le voir à côté d'Abraham, qui courait avec des mousses. Il rentra sans savoir par quels chemins. Et il eut le courage de se taire encore, de répondre sans trouble au salut de ses filles, de poser sur la beauté de Jane un regard paisible, de refouler ou du moins d'enfermer — comme on verrouillerait dans un cachot un esclave ivre ou une brute dangereuse — les soupçons que venait de déchaîner sur lui la pensée impure de Mᵉ Merlin.

Mais, le lendemain, un premier cri jaillit de son angoisse.

\ l'heure de la promenade quotidienne, Jane, ·te à l'avance, attendait. Comme pour hâter cette ıre trop lente à venir, elle se promenait, ner- ıse, par le vestibule, pendant que son cheval ffait déjà dans la cour. D'une main, elle soutenait jupe de son amazone; de l'autre, elle faisait de ıps en temps siffler sa cravache, sans souci de hir son impatience aux yeux de son mari, qui ıblait simplement lui tenir compagnie. L'heure sa. Sa cravache siffla plus souvent. M. Naudié , sans que sa voix le trahît encore :

— Votre compagnon se fait attendre, aujour- ui?

\ coups répétés, la cravache fouetta l'air inno- ıt :

— Un peu, c'est vrai.

— Vous l'attendiez à trois heures. Voici le quart sonne. Peut-être qu'il ne viendra pas?

.es yeux de Jane seuls répondirent. M. Naudié ɜrpréta leur muette réponse : elle vibrait de dre colère contre l'autre — de mépris pour lui. ıs une pensée de cruauté, il insinua, jouant l'in- érence :

— Sans doute un empêchement, à la dernière ıute...

ane répéta son regard, chargé d'un mépris plus ·nse.

— Il va venir, dit-elle, j'en suis sûre.

:lle s'était arrêtée une seconde en face de lui :

elle reprit sa marche nerveuse. Ses éperons sonnaient sur les dalles. La voix changée, M. Naudié l'appela :

— Jane !

— Plaît-il ?

— Ne sortez pas !... Ne sortez pas, je vous en supplie !

De nouveau elle s'arrêta à deux pas de lui :

— Pourquoi ?

Il répéta sa prière :

— Renoncez à cette promenade... Aujourd'hui, rien qu'aujourd'hui... Pour moi !

Bien qu'il fût plus près de la supplication que de la menace, Jane s'inquiéta, pour la première fois. Avec cette rapidité qu'ont les femmes à s'adapter aux exigences de leur cause, elle se calma tout à coup, s'adoucit, répondit d'un air très simple :

— Pour vous, mon ami ?... Je ne comprends pas !

M. Naudié avait soulevé le poids qui écrasait son cœur. Derrière la première parole, si difficile à prononcer, d'autres montaient, comme les vagues derrière la ligne d'écume qui s'amincit sur le rivage :

— Oh ! si, vous comprenez !... Je le sais !... J'en suis sûr ! Épargnez-moi d'exprimer ce que vous lisez en moi... ce que j'ose à peine penser !... Oh ! n'allez pas croire que ce soit du mal..., du mal de vous et de lui... Non, non, je n'en suis pas là... Je ne doute pas de vous, je ne veux pas douter... Mais enfin, pourquoi vous reprendre ainsi, après vous

être donnée?... Ne sentez-vous donc pas que je souffre à en mourir de vous voir me fuir toujours... et toujours auprès d'un autre!

Jane eut-elle un instant pitié de sa douleur, ou fut-elle seulement adroite? Elle parut s'attendrir.

— Mon pauvre ami, dit-elle en le raillant doucement, quelles sottes idées vous avez là! Comme elles m'étonnent d'un homme tel que vous, si sérieux, si posé! Voyez donc comme tout cela est simple. J'ai besoin d'un peu de mouvement, d'un peu d'exercice; Henri aussi. Eh bien, nous sortons ensemble. Vous ne pourriez pas nous accompagner, n'est-ce pas? Un pasteur à cheval! Qu'en diraient les bonnes gens d'ici?

Elle raisonnait avec un petit air si sérieux, avec une telle sûreté de parole et d'expressions, que M. Naudié perdit contenance, comme si vraiment des soupçons ne pouvaient être qu'injurieux et absurdes. Il tâcha de réfléchir un instant, et il reprit, à la fois encouragé et hésitant :

— Je ne vous demande jamais rien, Jane. Je n'ai pas su vous dire combien je vous aime, vous n'avez pas su le deviner. Maintenant, je vous en supplie : faites-moi le petit sacrifice de renoncer à votre promenade..., une fois, rien qu'une fois... C'est bien peu de chose, et cela suffira pour me rendre ma confiance, et je vous en serai si reconnaissant!

Toute la jeunesse, toute la candeur de son âme vibraient dans cette naïve prière. Très vite, avec un

instinct de l'intrigue que le danger entrevu venait d'éveiller, Jane calcula les avantages qu'elle retirerait de son léger sacrifice, le péril qu'elle courrait en le refusant, et que le temps fuyait, et que Henri, peut-être, ne viendrait pas.

— Mon Dieu, dit-elle en s'efforçant de sourire, s'il ne fallait que cela pour vous être agréable, mon bon ami...

Le trot d'un cheval l'interrompit. Henri entrait dans la cour. Elle sortit au-devant de lui avec M. Naudié. Il s'excusa. Elle pensa qu'il serait déçu, ou, peut-être, qu'il la croirait froissée du retard qu'elle lui pardonnait : le léger chagrin de l'homme aimé lui parut soudain plus lourd mille fois que les tourments de l'autre, et elle ne songea plus qu'à le prévenir.

— Vous voyez qu'il est venu, dit-elle en se retournant vers son mari — et elle tâchait de cacher sa joie. — Comment faire pour le renvoyer, puisque je suis là, toute prête?... C'est impossible, n'est-ce pas?... Une autre fois, demain...

Légère, elle se mit en selle, et le salua d'un sourire.

III

En saluant son mari d'un signe de sa cravache et d'un sourire presque amicaï, Jane se promettait — prudence ou pitié? — de lui faire le lendemain le petit sacrifice demandé. Mais la promenade fut exquise, agrémentée par ce soupçon de danger, et aussi par la mélancolie de la saison qui finissait. La nuit, une rafale avait arraché leurs dernières feuilles aux ormeaux du mail; au bord des routes, les arbres grêles dressaient leurs courtes branches sèches et noires qui claquaient au vent. Le ciel brouillé, le froid déjà vif annonçaient l'hiver. Ensemble, ils eurent la même pensée de tristesse et de fin. Henri l'exprima, sans regarder Jane :

— Bientôt, il faudra renoncer à nos sorties: l'hiver sera là. Et puis, je vais bien, maintenant. Mon père attend que je me mette au travail.

Il soupirait, Jane ne répondit pas : peut-être lui

en voulut-elle un instant de sa résignation trop facile. Mais cette rancune légère s'effaça bien vite. Lorsqu'il la quitta en disant :

— A demain !

elle répondit, sans plus penser à sa résolution :

— A demain !

Si elle craignait un éclat, elle se rassura bien vite. M. Naudié ne lui rappela pas même sa demi-promesse : dans une âme comme la sienne, des révoltes passagères suffisent à retarder la crise suprême. La sévère discipline où depuis sa jeunesse il avait tenu son cœur, en comprimait encore les élans. Sa « psychologie » honnête et convenue, résolument optimiste, venait en aide à sa patience, ou le rassurait. Il se répétait : « Jeunesse... Caprices... Elle s'apercevra du danger... Elle reconnaîtra son erreur... Dieu la préservera d'une grave tentation... » Ces illusions atténuaient sa peine; puis une poussée de passion l'emportait. Effrayé des abîmes intérieurs qu'illuminaient ces éclairs, il tendait sa volonté pour les éteindre, il évoquait les illusions charitables. C'est ainsi qu'il attendit longtemps en silence. Tout ce qu'il osa, ce fut de rappeler quelquefois Jane à ses devoirs officiels qu'elle négligeait au point d'attirer l'attention. Elle évitait de le contredire; l'explication s'arrêtait bien vite :

— Comment était le sermon de M. Fridolin aujourd'hui?

— Je ne suis pas allée au temple.

— Ah! vous n'y étiez pas non plus dimanche dernier, il me semble.

— Vous croyez?... Eh bien, j'irai dimanche prochain.

Un jour, un vent violent empêcha la promenade habituelle. Pourtant, le déjeuner à peine terminé, Jane se préparait à sortir. Le dialogue faillit s'animer :

— Vous sortez, par ce temps affreux?

— Je ne vais pas loin.

— Chez votre tante, sans doute?

— Justement... D'ailleurs, il y a réunion de la Société de charité, cet après-midi. J'y veux assister. Ma tante m'accompagnera.

— Bien... bien... A quelle heure, cette séance?

— A quatre heures.

— Et jusque-là?

— Le temps passera!

M. Naudié sortit lui-même quelques minutes après elle. Vers quatre heures moins le quart, il aperçut Mme Defos qui se dirigeait du côté de l'hôpital Aufrédi. Aussitôt il pensa : *Ils sont seuls*. Et il courut presque vers la rue Réaumur. Son optimisme ne se rendait pas encore, bégayant : « Jane doit suivre sa tante, elle est retard, elle la suit. » Il ralentit le pas en approchant de l'hôtel : la grille noire, en fer forgé, avec, au haut, l'écusson armorié, la fermait comme une forteresse. Un moment, M. Naudié contempla cette grille, en espérant toujours qu'elle allait s'ou-

vrir devant Jane. Elle resta fermée — et les lettres dorées de l'antique devise, au-dessus de l'écusson, le frappèrent soudain de leur sens ironique : *Omnia bene, Deo juvante.* Malgré le vent qui le fouettait en sifflant, il fit les cent pas par les rues que Jane devait suivre pour se rendre à son comité, l'attendant toujours : vieilles rues paisibles que bordaient de vieilles maisons silencieuses, où glissaient à longs intervalles de rares silhouettes rapides, encapuchonnées et frileuses. D'un geste machinal, M. Naudié entr'ouvrait son pardessus que le vent distendait aussitôt, pour regarder sa montre : chaque minute qui tombait diminuait les chances de rencontrer Jane. La grosse horloge sonna la demie. Il essaya de se dire encore : « C'est le froid qui l'a retenue, c'est le vent... » Mais deux mots, qui s'ajoutaient d'eux-mêmes, changeaient le sens de l'excuse invoquée ainsi par un dernier reste d'habitude pacifique : « C'est le froid qui l'a retenue... *avec lui !* » En se retrouvant devant la grille, il sonna. On le conduisit au salon.

En effet, Jane et Henri s'y trouvaient, ensemble et seuls. Une lampe discrète les éclairait, laissant dans l'ombre le reste de la pièce. Ils semblaient très calmes, des deux côtés d'un guéridon : elle, à demi allongée dans un fauteuil ; lui, assis sur une causeuse, lisant à haute voix. Il s'interrompit à l'entrée de M. Naudié, se leva, posa son livre.

— Vous êtes seuls ? dit M. Naudié, en trahissant malgré lui sa pensée.

— Oui, dit Henri. Ma mère est sortie. Mon père et mon frère sont à leurs affaires. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Il avançait un fauteuil. M. Naudié s'assit. Ses yeux tombèrent sur le guéridon, où gisait le livre fermé, dont il put lire le titre : *l'Abbesse de Jouarre.*

— Vous lisiez du Renan, dit-il avec effort. C'est un bien grand écrivain. Quel dommage qu'un talent aussi merveilleux soit au service d'une intelligence aussi pervertie !

Henri et Jane, qui n'avaient pas bougé, échangèrent un regard, presque un sourire.

— Oh ! dit Henri, Renan n'est point l'homme de sa réputation : nul n'a jamais mieux parlé de l'Infini, nul n'a jamais défendu plus noblement les droits de l'âme.

— Oui, dit M. Naudié, je sais qu'il affecte un certain idéalisme. Mais je pense que cet idéalisme est un voile jeté sur un sensualisme qu'il n'oserait avouer.

Ces « ismes » tombèrent pesamment dans la pénombre où vibrait encore le frémissement d'amour envolé des pages futiles : tel, un lourd oiseau de nuit s'abat sur l'arbre où le rossignol chante encore. Jane les jugea ridicules, et s'en sentit humiliée : comment aurait-elle compris que la pauvre phrase banale et sotte sortait d'une âme enflammée, dont le silence cachait peut-être autant de noblesse que des paroles d'or, autant d'amour vrai que les plus riches métaphores? Henri répliqua, défendit son auteur, sou-

tint des thèses qui semblent toujours plus neuves ou plus vraies, parce qu'elles sont plus près de nos instincts; et M. Naudié cessa de répondre.

— Je n'ai pas lu les derniers écrits de Renan, dit-il. Je sais seulement que mon père les tient en médiocre estime.

Il se leva pour partir.

— Est-ce que je vous emmène? demanda-t-il à sa femme.

Sous le calme affecté des paroles, sous l'indifférence détachée de la discussion, Jane ne distinguait pas la révolte latente. Parce qu'il venait de troubler la fluidité de son rêve par des propos épais, son mari lui semblait simplement un niais méprisable : eût-elle lu au fond de lui, qu'elle n'aurait eu d'autres pensées que de l'humilier et de le braver.

— Non, dit-elle, je reste encore un moment.

Elle ajouta :

— Je dîne!

Il eut le courage de répondre, comme toujours :

— Bien!... Bien!...

Et il sortit, le dos plié, comme un vaincu.

Mais, fouettés par la souffrance, ses instincts enchaînés s'éveillaient lentement. Éveil torpide, comme d'un sommeil trop long. Ces pensées de haine et de rage, qui sourdaient empoisonnées des blessures de son cœur, sa méfiance et sa volonté les retenaient encore. Pourtant, leurs voix pour lui nouvelles s'accordaient maintenant avec l'autre voix, la voix de

sagesse qu'il écoutait toujours. Comme les autres, celle-ci lui enjoignait de sortir enfin de sa passivité : défendre sa femme était son *devoir*, car l'influence qui l'éloignait de lui l'entraînait en même temps dans des chemins de ténèbres. N'était-il point responsable d'elle : « *Mari, que sais-tu si tu ne sauveras point ta femme?* ».

De menus incidents, qui se succédèrent jusqu'à la fin du jour, achevèrent de graver devant lui le tableau des périls où son excès de patience les précipitait tous. Esther, souffrante, ayant dû s'aliter, la maison s'en allait à vau-l'eau : Abraham ne rentra pas pour dîner; Zélie toussait depuis le matin sans qu'on songeât à la soigner; Berthe se querella violemment avec la femme de chambre. Ah! vraiment, ces enfants étaient plus orphelins que lorsque leur père était seul à s'occuper d'eux! Après le dîner, Berthe et Zélie montèrent dans la chambre d'Esther. M. Naudié les suivit un peu plus tard. Elles le regardèrent approcher comme un étranger. Seule, Esther tâcha de sourire en lui tendant sa main fiévreuse. Quand il se fut informé d'elle, il s'aperçut qu'il n'avait rien à leur dire; et, tandis qu'elles chuchotaient entre elles, il alla s'asseoir dans un coin, sur un sopha anglais, la tête dans ses mains, à rouler de sinistres pensées. Tout à coup, une petite main se glissa dans la sienne : Zélie, debout devant lui, le contemplait avec de grands yeux compatissants. Elle dit :

— Papa !

Et, montant sur ses genoux, elle l'embrassa, comme autrefois, quand elle était sa préférée. Il aurait pu surprendre le regard qu'en même temps elle jetait vers Esther, pour demander : « Est-ce bien cela? t'ai-je comprise? Est-ce que je l'embrasse comme tu veux? » Mais M. Naudié ne chercha pas si loin. Il s'attendrit aux douces caresses. Il pressa contre son cœur gros d'orages la petite tête innocente. Il balbutiait :

— Chérie... Oh! chérie!...

submergé par trop de souvenirs, par trop de craintes, par trop d'émotions.

La malade observait ce petit drame muet, dont elle devina sans doute les secrètes péripéties; car, appelant Berthe qui se pencha vers son oreiller, elle lui dit, très bas :

— Soyons bonnes pour notre père : il est malheureux!

En quittant la chambre d'Esther, M. Naudié attendit longtemps dans son cabinet. Il songeait : « Je vais *lui* dire... » Et il parlait à haute voix, comme si elle eût été là pour l'entendre.

Elle rentra tard, vibrante de l'intimité douce savourée à loisir, toute à cette mystérieuse naissance de l'amour qui s'ouvrait lentement en elle, comme une lourde fleur à peine épanouie dont les parfums ne se dégagent pas encore. Elle voulut gagner sa

chambre, à pas furtifs, pour y poursuivre son rêve, — le rêve que le sommeil presque seul interrompait, qui recommençait avec le jour, qu'elle reprendrait le lendemain au point même où elle venait de le quitter. La voix de son mari la fit tressaillir :

— Jane !

Elle se retourna, étonnée de l'autorité que prenait cet appel :

— Qu'y a-t-il ?

— Entrez chez moi, je vous prie, j'ai à vous parler.

— Mais il est tard.

— N'importe !

Elle entra. Une mantille feuilles mortes l'enveloppait, découvrant à peine le milieu de son visage, et ses yeux que des pensées d'amour rendaient plus magnifiques. Elle répéta :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Oh ! beaucoup de choses ! répondit M. Naudié.

Elle comprit qu'une heure grave commençait. Vaillante, elle se dégagea de sa mantille ; et, prête au combat, le front découvert comme un soldat qui vient de jeter son casque par excès d'audace :

— Eh bien, dites !...

M. Naudié entendait parler posément, selon son caractère, sans lâcher bride à sa passion. Son effort pour rester maître de lui l'absorbait trop pour qu'il sentît ce qu'il y avait de provocant dans l'attitude de sa femme.

— D'abord, dit-il, vous lisez de bien mauvais livres.

Les lèvres de Jane se plissèrent de mépris, tant cette attaque indirecte répondait peu à sa belliqueuse attente.

— Et vous subissez par trop une séduction dangereuse...

A cette seconde phrase, elle pensa à un jeu d'enfants, se dit : « Il brûle!... » et attendit. M. Naudié continua doucement, d'un ton de réprimande presque paternel :

— Vraiment, Jane, il vous faudrait songer un peu plus à ce que vous êtes, à ce que nous sommes. Vous vous éloignez de moi. Vous séparez *vos devoirs* des miens. Je ne vous parle pas des enfants auxquels vous avez accepté de servir de mère; puisque vous n'avez pu les aimer, mieux vaut peut-être que vous les laissiez tout à fait à leur sœur aînée : elle est capable de vous remplacer. Mais enfin, vous êtes la femme d'un pasteur, Jane. Vous n'êtes pas, vous ne pouvez être une mondaine. Vous avez mieux à faire que des promenades, des toilettes, des visites. Et vous vous déchargez de vos *devoirs*... (le mot revenait sans cesse, comme s'il eût tout dit)... les plus simples. Vous ne fréquentez même plus les services!

— Oh! dit Jane avec tranquillité, je les fréquenterai de moins en moins!

La netteté de cette réponse, le ton détaché qui la rendait encore plus catégorique, décontenancèrent M. Naudié.

— Comment ! s'écria-t-il, qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle s'était assise devant la cheminée où mourait un feu d'automne. Elle tendit à la flamme son petit pied, chaussé malgré le froid de fins souliers qui découvraient la cheville ; et elle expliqua, sans regarder son mari debout devant elle :

— Sans doute. Vous parlez toujours du devoir, mon cher ami. Mais le devoir n'est pas le même pour tout le monde. Ce qui est un devoir pour ceux qui croient, n'en est point un pour ceux qui n'ont plus la foi.

Le petit pied frétillait devant les braises. Comme son mari ne répondait pas tout de suite, Jane leva les yeux sur lui.

— Ceux qui n'ont plus la foi ! répéta-t-il, comme s'il pesait les lourdes paroles tombées de la jolie bouche. C'est bien de vous que vous parlez, Jane ? C'est vous qui ne croyez plus, c'est vous qui me le dites ?

Le petit pied se balança, capricieux, volontaire, tandis que la tête, un peu ébouriffée par la mantille, s'inclinait en signe d'affirmation.

— Jane, dit M. Naudié, vous parlez avec une incroyable légèreté des choses les plus graves. Vous êtes là, tranquille dans un fauteuil, et les paroles que vous prononcez me touchent jusqu'au fond de l'âme. Hé quoi ! les conversations d'un athée et la lecture de quelques mauvais livres, il n'en a pas fallu davan-

tage pour saper les assises de vos croyances, peut-être même celles de votre vie morale!...

Sa voix trembla sur ces derniers mots, qu'elle ne releva pas. Il poursuivit :

— Les raisonnements des hommes, que peuvent-ils contre l'affirmation de notre conscience? contre les certitudes de notre cœur? Depuis que les sages ergotent autour de ces problèmes, Jane, ils n'ont rien prouvé, et les millions de pages qu'ils ont écrites là-dessus ne renferment pas autant de vérité que les plus humbles prières. Qu'ils discutent, qu'ils parlent, qu'ils écrivent! Une chose est certaine : nous sentons Dieu auprès de nous. Les mains que nous tendons vers l'Infini ne sont jamais repoussées. Voilà ce que j'ai éprouvé à travers les malheurs.

Il grandissait, comme tout homme qui parle selon la force de sa conviction. Mais sa voix fléchit quand, du grand problème soulevé, il redescendit à son cuisant souci, pour ajouter :

— Et c'est dans des crises... comme celle que vous traversez, Jane..., qu'il faut invoquer cet appui d'En-Haut... Rappelez-vous les mots du psalmiste : « L'Éternel est mon rocher... »

Elle s'était enfoncée dans son fauteuil, la tête basse, le regard concentré. Son pied cessa son manège et se retira sous sa jupe. Elle dit :

— Sans doute, mon ami, ces choses-là sont vraies pour vous. Pour moi, elles ont cessé de l'être. Qu'y puis-je? J'ai cru avoir la foi, comme

vous : peut-être l'ai-je eue, vraiment. Maintenant, c'est fini !...

— Il n'y a pas de caprices dans cet ordre-là, Jane..., comme il y en a parfois dans les sentiments humains. Dieu ne nous trompe jamais. Dieu est sûr : ce n'est point Lui qui reprend ce qu'Il nous a donné. Il nous demande seulement d'aider son action selon nos faibles forces. Quand Il se retire de nous, c'est parce que nous nous sommes éloignés de Lui... Mais je le sais bien, Jane, ce n'est pas vous qui parlez en ce moment...

Sa voix trembla de nouveau, s'étouffa, puis repartit, dans un crescendo de violence :

— ... C'est un autre, un étranger..., celui dont vous subissez l'influence..., celui qui vous a changée..., celui qui s'est emparé de votre esprit, qui vous arrache à vos vrais devoirs, à vos vraies affections..., celui dont je ne veux plus supporter la présence continuelle auprès de vous, — la tyrannie sur votre âme !

Enfin, la question se posait dans sa vérité, dégagée de la théologie qui l'obscurcissait, tirée de l'Infini, ramenée au niveau des passions qui se ressemblent dans tous les cœurs, quand leurs éclats défont les plis des habitudes, des positions, des professions. Jane se redressa dans sa vaillance d'amoureuse, dans sa franchise hardie d'être de volonté, qui marche au but en dédaignant les petites ruses, les vains mensonges.

— Eh bien, oui, dit-elle, c'est vrai. C'est Henri qui m'a ouvert les yeux. J'étais un livre fermé pour moi-même : il m'a donné la clef qui me permet de comprendre. Je ne le cache pas : c'est sa haute pensée qui me guide, c'est la lumière de son âme qui m'éclaire. Pourquoi le nierais-je? C'est la vérité, vous le savez bien.

En parlant ainsi, elle se leva, comme pour mieux lui tenir tête; il s'était retourné d'un geste de menace, il la dominait de sa haute taille, de son large front rempli d'orages.

— Allez jusqu'au bout, cria-t-il avec un grand geste de la main, dites-moi tout! dites-moi tout!

— Je vous ai tout dit.

— Non.

— Que voulez-vous encore?

— L'essentiel..., que vous gardez pour vous, au fond de votre petit cœur fragile... Oh! je commence à vous connaître, Jane!... Il y a l'essentiel que vous ne dites pas...

Jane s'obstina dans son orgueilleux silence.

— Ce n'est pas votre raison dont il s'est emparé, poursuivit M. Naudié. Allez! je sais bien pourquoi je le retrouve derrière tous vos actes, au fond de toutes vos pensées!... Vous n'avez pas besoin de me répondre : je lis en vous, en ce moment...

Un instant, il attendit une réponse qui ne vint pas, et continua :

— De tels mystères me sont bien étrangers,

pensez-vous? Non, pas autant que vous le croyez, Jane, pas autant !... Vous ne vous êtes jamais dit que je vous observais, que je vous suivais, que je vous épiais?... Pas un de vos sentiments ne m'a jamais échappé... Il y a longtemps que *je sais*, Jane... Peut-être ai-je trop attendu... Peut-être est-il trop tard... Mais non. Vous êtes à moi : je veux vous garder, je saurai vous défendre !...

Plus qu'elle, il eut peur de cette menace, et, changeant de ton, il se mit à supplier :

— Voyons, Jane, est-ce que je ne vous fais pas pitié?... Vous m'avez aimé, puisque vous êtes venue à moi... Nous avons eu des jours heureux... Oh! le souvenir de ces jours passés, Jane, est-ce qu'il n'éveille rien au fond de vous, plus rien?... Moi, j'y pense sans cesse... Vous voulez que j'y renonce, je ne peux pas!... Je ne peux pas vivre avec la douleur que je vous ai longtemps cachée... Je ne peux plus!... Vous ne savez donc pas que je vous aime?...

Elle recula d'un pas; ce geste instinctif de défense exaspéra M. Naudié.

— Je veux que vous le sachiez! cria-t-il. Après tout, vous êtes ma femme, vous m'appartenez... J'ai des droits sur vous, moi, moi seul... Je ne veux pas vous perdre... Je vous veux!...

Elle recula encore. Tel un lutteur profite de la retraite de l'adversaire pour gagner du terrain, et sent ses forces augmenter de la défaillance qu'il a cru reconnaître : M. Naudié marcha sur elle. Pour

la première fois de sa vie, il cessait de se posséder, il devenait un animal d'instinct, que la colère aveugle, que le désir affole. Jane, si menue, si faible devant son corps vigoureux, sentit qu'un extrême sang-froid pouvait seul endiguer cette tempête. Elle s'appuya de la main gauche à la cheminée, et dit doucement, comme s'il s'agissait d'un fait établi dès longtemps :

— Vous avez trop bien compris, mon ami, tout ce qui nous sépare...

Il l'interrompit :

— Ah ! prenez garde !...

Avec tout son calme, elle demanda :

— A quoi ?

Voyant qu'à cette simple question, la colère de son mari vacillait comme une flamme que l'eau frappe, elle reprit aussitôt l'offensive :

— Oui, à quoi ? répéta-t-elle d'un ton presque narquois... Avez-vous donc à votre tour oublié qui vous êtes?... Oh ! mon ami, vous êtes un pasteur : est-ce que de tels transports vous conviennent?...

Le visage de M. Naudié changeait à chacune de ces paroles qui ramenaient en lui — comme un cortège d'exilés dont le retour triomphal chasse les factieux — la raison, la réflexion, la sagesse. Jane aiguisa son ironie :

— Où peuvent-ils vous conduire, dites-moi?... Vous savez bien qu'entre nous aucun drame n'est possible... Oh ! les faits divers, mon ami, ils ne

sont point pour les hommes de votre état! Il me semble que je lis dans les journaux : « Un drame affreux vient de se passer à La Rochelle. M. le pasteur Naudié... » Regardez-vous dans la glace, mon ami : comment voulez-vous que cela nous arrive? Alors, que vous reste-t-il?...

Et, d'un ton d'ami sérieux qui donne un bon conseil :

— Il vous reste à demeurer fidèle à vous-même, à votre état, à votre caractère... Voilà!

Sur ce mot, elle sortit, sans hâte, en passant devant lui.

IV

Les dures paroles de Jane firent s'envoler d'un coup les dernières illusions de M. Naudié. Leur cruelle franchise avait déchiré son optimisme : il voyait clair maintenant dans son cœur et dans sa destinée. Il connaissait son mal ; il savait que, d'une heure à l'autre, il pouvait se trouver aux prises avec la pire des certitudes, trahi ou abandonné. Et l'homme qui saignait à cette abominable pensée, ce n'était point le sage père de famille, respectueux des règles, attaché par les liens de l'éducation, du caractère, de la profession à un ordre dont la rupture lui eût semblé une honte plus encore qu'un malheur. C'était l'autre homme, de chair et de sang, qui subsiste sous le vernis des traditions et des mœurs, toujours pareil à lui-même pour se cabrer sous la douleur. Un rapide examen de la situation, enfin reconnue dans sa réalité, le persuada bientôt qu'il n'y trouverait, par lui-même,

aucun secours. Comment lutter contre la tranquille audace de Jane? Partir, l'emmener loin de La Rochelle? Hélas! elle ne le suivrait pas! La séquestrer, fermer sa porte à Henri Defos, recourir à la force? Il ne ferait ainsi que hâter l'éclat redouté. D'ailleurs, son poing fermé tomberait au moindre signe : pris par tout son être, il était faible comme le sont ceux qui aiment devant celles qui n'aiment pas. Une fois de plus, le vieux mythe de Samson trouvait une application nouvelle : l'homme de Dieu fondait sous le regard de Dalila : « *Elle le tourmentait tous les jours par ses paroles et le pressait jusqu'au bout, de sorte que son âme en était affligée jusqu'à la mort.* »

Telle était sa hantise, qu'il osa rappeler la tragique légende, un dimanche, en prêchant sur ce texte du Proverbe :

« *Une femme vertueuse est la couronne de son mari; mais celle qui lui fait honte est comme la vermoulure de ses os.* »

De sa voix monotone, que soutenaient ses gestes modérés, il sema de bons conseils d'ordre et de régularité. Il dit la beauté de la famille, la noblesse de l'affection qui s'épure avec les années, comme un bon vin qui devient plus doux et plus généreux en vieillissant, la sainteté des devoirs que les époux partagent, qu'allège leur tendresse. Et, par delà l'idyllique et conventionnelle image de la vie qu'il esquissait ainsi en grisailles, couleur de son rêve

innocent, grondait l'orage amassé dans son cœur. Plusieurs, dont les yeux clairvoyants épiaient le ménage du pasteur, devinèrent ce qu'il y avait de personnel dans son discours. La bonne Mme Dehodecq, âme candide qui ne comprenait jamais que le sens simple des paroles, disait en sortant du temple :

— Depuis que M. Naudié est heureux, ses sermons me font plus de bien !

Mais d'autres souriaient avec malice.

— Quel joli portrait de l'épouse chrétienne, dit M. Lanthelme à Me Merlin. Le modèle est bien retouché.

Les deux hommes marchaient ensemble sous les porches de la rue du Minage. M. Lanthelme arrêta son compagnon, et, levant la tête vers un plafond couvert de devises, il lui dit encore :

— Pouvez-vous lire ce qui est écrit là?

— Non, répondit l'avoué.

— Eh bien ! il est écrit :

Mieux vaut avoir sagesse
Que posséder richesse.

— Bonne devise pour tout le monde, mon cher maître, n'est-ce pas? Mais, pour un pasteur, elle est quatre fois vraie. Le nôtre est en train d'en faire l'expérience...

C'est ainsi que les propos des gens s'envenimaient peu à peu.

M. Naudié, cependant, cherchait désespérément un moyen de résistance. Un instant, il eut l'idée de demander une franche explication à Henri Defos; mais la violence de sa jalousie l'aveuglait sur le caractère de son rival. Parler au père? Il fallait alors montrer toute sa blessure à l'homme sec et dur qui, sans doute, hausserait les épaules et le prendrait en mépris. Son mauvais génie lui inspira donc la pire des résolutions qu'il pût choisir : celle de recourir à Mme Defos, dont la tendresse maternelle s'alarmerait peut-être, et qui, étant femme, trouverait un bon conseil... Ah! si, le jour où, le front moite d'angoisse, il vint demander à sa « tante » un « entretien particulier » — s'il avait pu voir derrière la figure épaisse et fermée qui l'écoutait, il aurait reculé d'horreur, stupéfait et épouvanté devant les ténèbres qui s'amassent parfois au fond des âmes régulières, quand l'ambition, la cupidité, la rancune les ont envahies. Mais le front bas de Mme Defos et ses petits yeux sans couleur gardaient bien leurs secrets. M. Naudié la jugeait, comme tout le monde, « une femme excellente ». Il était sans méfiance. Une fois surmontée sa première pudeur à se plaindre, il lui dit sans ordre ni retenue tous ses tourments, cachant à peine le plus lancinant : son amour éperdu, sa douleur vraie. Une situation grave, expliqua-t-il, se créait dans son ménage. Sans doute, ni elle, ni M. Defos, ni leur second fils lui-même ne la soupçonnaient. Ils ne songeaient point à la mali-

gnité des gens, capable d'empirer le mal. Peut-être aussi Henri avait-il trop de confiance dans ses forces, peut-être oubliait-il qu'il y a plus de sagesse et plus de courage à se soustraire à la tentation qu'à la braver. C'est ainsi que M. Naudié tâchait de ramener la question au niveau des convenances un peu menacées, des usages légèrement violés : Mme Defos l'écoutait, sans l'aider d'un mot ni d'un geste ; elle entendait le cri de son âme, et ce cri la remplissait d'une mauvaise joie ; car elle lui pardonnait d'autant moins d'avoir déçu ses calculs, que l'affection nouvelle de Jane et de Henri lui en montrait la justesse. Pour elle, c'était un voleur qui lui avait pris son bien, un obstacle qui barrait à son fils la route du bonheur. D'autres se seraient résignées devant le fait accompli : elle, ne l'acceptait pas. Sans chercher un moyen de réparer le dommage, sans prévoir même la possibilité d'en trouver aucun, elle se réjouissait de voir le mal sortir du préjudice qu'elle avait subi. Elle ne songea qu'à retourner le fer dans la blessure :

— Pourquoi donc ne dites-vous pas toutes ces choses à Jane ? demanda-t-elle. Sans nul doute, la chère enfant comprendrait.

Il fallut avouer les efforts repoussés, les supplications vaines, raconter les scènes inutiles qui se renouvelaient de jour en jour, les défaites successives après lesquelles il échouait là comme dans un dernier port.

— ... J'ai dit tout ce que j'ai pu dire, tout ce qui pouvait agir sur elle : je n'ai rien obtenu, madame. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous !

Ce cri d'angoisse n'émut aucunement M[me] Defos.

— Mon fils est au-dessus de tout soupçon, dit-elle sèchement, après avoir réfléchi.

— Sans doute, acquiesça M. Naudié. Mais encore une fois, ne voyez-vous aucun danger dans leur intimité ?

M[me] Defos savait bien qu'un mot d'elle pouvait réveiller, au moins un moment, le doux optimisme, la robuste confiance du pasteur. Aussi se garda-t-elle de le prononcer.

— Quelque irréprochables que soient un jeune homme et une jeune femme, dit-elle, une intimité trop rapprochée entre eux présente toujours du danger.

Elle distilla ses paroles, pour en activer le venin :

— Ici, ce danger est d'autant plus réel, que leur sympathie réciproque est plus complète, qu'ils semblent mieux faits pour se comprendre en toutes choses... Car, vraiment, on dirait qu'ils pensent ensemble... D'ailleurs, Henri sait ce qu'il doit à votre chère femme : c'est elle qui l'a sauvé, à force de dévouement, à force d'affection... Quel lien de reconnaissance !... Mais ce sont deux cœurs d'élite, cher monsieur : je crois que vous pouvez être tout à fait tranquille.

Chacune de ces phrases avivait la blessure, tellement que M. Naudié, en écoutant, pâlissait de souffrance. Il dit :

— Pourtant, madame, ne sentez-vous pas que, malgré l'estime où je tiens votre fils, malgré la confiance que j'ai en ma femme, je ne puis admettre qu'elle m'échappe ainsi, complètement? Oh! je vous le jure, je ne les soupçonne ni l'un ni l'autre de rien de mal! Seulement, je vois qu'elle pense comme lui, qu'elle rapporte à lui tout ce qu'elle fait, qu'elle vit plus près de lui que de moi. Nous n'existons plus pour elle, moi qui suis son mari, mes enfants dont elle voulait être la mère, la maison qui est sienne. Elle passe au milieu de nous comme une étrangère. C'est cela que j'ai voulu que vous sachiez, chère madame : car vous seule, à ce qu'il me semble, pouvez intervenir. Elle n'a point de mère. A qui m'adresserais-je, sinon à vous, pour demander secours et conseil?

Pareil à ces pauvres honteux qui meurent de faim en demandant de l'ouvrage, M. Naudié s'efforçait de cacher sa détresse. Mais sa voix douloureuse, son attitude humiliée et craintive, les traits tirés de son visage le trahissaient. Mme Defos ne s'y trompait pas et savourait la joie de tenir à sa merci l'ennemi blessé.

— Un conseil, cher monsieur, dit-elle, hé! comment en donner dans ces délicates affaires? Chacun agit selon ses sentiments, selon ses idées. Quant à mon

appui, quel appui pourrais-je vous prêter? et que puis-je faire?

— Parler à votre fils, dit M. Naudié en hésitant beaucoup... ou bien à votre mari, peut-être...

— Oh! mon mari! ces choses-là ne sont pas de son ressort!

Elle parut hésiter :

— Henri... peut-être... si vous le désirez expressément, cher monsieur?

— Vous ferez ce que vous croirez devoir faire, conclut M. Naudié.

Il la quitta découragé, une flèche de plus dans le cœur.

V

Au pas ralenti de leurs chevaux, Henri et Jane suivaient la route droite et dépouillée qui ramène de La Pallice. Ils l'avaient choisie plutôt que le chemin plus pittoresque qui longe la côte; car, sous un ciel encombré de nuages, la mer dégageait une tristesse qui les avait gagnés. D'une teinte de fer, morne dans le silence du vent, elle s'enveloppait de brouillards que coupait seulement la ligne noire de la digue avec la tourelle, noire aussi, dont la cloche avertit les marins ; et elle faisait mal à voir, son calme sinistre semblait plus menaçant que des orages. Sensible à l'excès aux impressions de nature, Henri fuyait ce spectacle, qui cependant avait sa beauté. C'est pour l'éviter qu'ils se trouvaient ainsi sur le grand chemin — non plus gai, certes, dans sa nudité, parmi les champs vides ou coupés de laides maisons, mais œuvre des hommes, portant la marque apaisante de leur médiocrité, n'ouvrant

point d'espace aux sensations confuses des âmes agitées.

Depuis le commencement de la promenade, Henri avait quelque chose à dire; et les paroles s'arrêtaient sur ses lèvres. Pourtant, quand ils eurent laissé derrière eux le bassin désert du port en formation, les quelques maisons plantées autour de sa solitude, le long des rues futures, il rassembla son courage et dit :

— Notre promenade n'est pas gaie. Nous en avons eu de meilleures. Celle-ci est peut-être la dernière, du moins pour longtemps.

D'un mouvement involontaire, Jane arrêta son cheval en s'écriant :

— La dernière!... Pourquoi?

Les yeux fixés sur la longue route grise, Henri expliqua :

— Mon père désire que je commence mes nouvelles fonctions, et je n'ai aucune raison de tarder davantage. Lire, flâner, babiller, c'est bon pour un malade. Je suis guéri maintenant. La vie active reprend ses droits.

— Mais, dit Jane, vous n'allez pas être à l'attache comme un simple commis.

— Mon père exige beaucoup de travail.

— Oh! j'espère bien que vous ne vous laisserez pas accaparer comme votre frère! Pour lui, c'est bien : il est homme d'affaires. Mais vous!

Ce « vous » vibrait d'enthousiasme. Henri répondit tristement :

— Moi, je le deviendrai.

Elle répliqua aussitôt :

— Sans rien sacrifier de notre affection, j'y compte.

Il ne releva pas ces paroles amicales. Ce qu'il avait à dire encore lui semblait maintenant si difficile ! Après un silence que scandèrent les pas des chevaux sur la route sèche et sonore, il reprit, sans oser lever les yeux :

— Je ne vous ai pas tout dit, ma cousine... Mon père... vous le connaissez, vous savez comme il est strict et rigoureux... Mon père estime que notre amitié finirait par être remarquée, qu'on en pourrait jaser... Sans doute, de mauvais propos lui seront déjà revenus... Vous savez, nous sommes dans une petite ville : avec vos libres habitudes anglaises, vous ne soupçonnez pas ce qu'il y a d'étroit dans nos mœurs...

Le front de Jane se plissait, irritée déjà : n'aurait-elle donc jamais affaire qu'à des timides et des faibles ?

— Et vous trouvez, s'écria-t-elle avec un beau geste de volonté, que nous n'avons qu'à nous incliner aux premiers commérages de ces sottes gens ?

— Ah ! s'il n'y avait qu'eux en cause !...

— Mais avec eux ?...

— Ce ne sont pas seulement les propos des indifférents qui menaçent notre amitié, Jane. Votre mari lui-même en a pris ombrage. Il s'est expliqué avec ma mère, qui m'a rapporté ses paroles...

— Lui ! Ah ! par exemple !...

Un éclair de haine jaillit de ses yeux. Elle répéta, les lèvres dédaigneuses :

— Lui !... lui !... Mais vous savez bien ce qu'il est pour moi !

Henri dit gravement :

— Il est votre mari, Jane, et vous êtes sa femme.

Une calèche, qui arrivait au grand trot, les croisa en ce moment. C'était celle des Dehodecq. Un salut rapide, un mouvement du mari pour les suivre des yeux en se retournant, et ils devinèrent, entre ces deux personnes sans malveillance, mais étonnées, un dialogue de ce goût-ci :

« Encore ensemble !... Ils sont parents... C'est égal, M. Naudié a de la patience... »

Cette rencontre avait interrompu l'entretien. Ce fut Henri qui le renoua, en le reprenant plus loin, comme si leurs pensées avaient continué à se parler :

— Sans doute, les propos des malveillants sont de peu de poids; mais il faut songer à la peine qu'on fait aux autres... Je ne me laisserais pas arrêter dans mon droit chemin par des obstacles du dehors... Il y en a de pires : ceux qu'on trouve en soi-même... Vous m'avez sauvé, Jane : on me le dit, et j'en suis sûr. Et j'ai éprouvé tant de douceur auprès de vous ! Oh ! de quel vol ces semaines de convalescence se sont enfuies ! Chaque jour me rap-

prochait de vous. Les forces que je retrouvais, c'était pour mieux sentir la joie de vous voir revenir, quand vous m'aviez quitté. Quelque chose d'inconnu s'épanouissait en moi. Vous connaissez assez mon milieu pour savoir combien j'y suis isolé. Ma mère elle-même, qui m'aime tant, est trop différente de moi : d'ailleurs, jusqu'à ma maladie, je n'avais pas mesuré sa tendresse. Dans cette vieille maison où je suis né, je n'ai jamais connu la joie de lire dans un autre cœur les mêmes pensées que dans le mien; ou plutôt, je ne la connais que depuis que je vous connais... O Jane, je me suis livré à cette joie avec trop d'enthousiasme, avec trop de bonheur... Je n'écoute ces voix du dehors que parce qu'elles m'en avertissent... Elles sont cruelles, mais je ne regrette pas de les avoir entendues. Ces étrangers, ces ennemis n'ont que trop raison : il nous faut renoncer à nos chères habitudes.

Plus bas, il dit encore :

— Peut-être même devrais-je partir tout à fait, pour longtemps.

Violente, elle s'écria :

— Vous, partir ? Je ne veux pas !

Il comprit le sens de cet ordre impérieux, et il frémit, ivre malgré lui du bonheur et de l'orgueil inconnu d'être aimé, pris de vertige ou de peur. Autour d'eux le brouillard s'épaississait, ils avançaient dans une fumée humide qui leur cachait toutes choses, où ils disparaissaient eux-mêmes. Ils

se voyaient à peine comme deux ombres dans un nuage.

— Moi aussi, continua Jane, je suis seule, je suis triste. Vous me rendrez cette justice que je ne me plains jamais. Écoutez-moi pourtant. Je suis une étrangère à ce foyer dont je me suis follement approchée, avec l'étourderie de mes vingt ans et l'illusion que j'y pourrais faire du bien. Oh ! Henri, est-ce ma faute ? je ne sais pas ; mais on ne m'y aime pas, on m'y hait... Oui, oui, les enfants me haïssent !... Pourquoi ? Il n'importe ! la haine est là. J'en souffre. Je n'ai que vous. Et vous voulez me quitter !

Très grave et ferme, il répondit après un long silence :

— Je le veux davantage encore, Jane. Après ce que je vous ai dit, après votre réponse, ne sentez-vous pas qu'il le faut ? J'ai trop besoin de vous, Jane ; peut-être aussi vous de moi. Le départ est un acte de courage. Il m'en faudra beaucoup. Peut-être en aurai-je assez aujourd'hui ; mais demain !...

Elle ne répondit pas tout de suite : sa petite âme ne montait pas si haut. Les paroles de Henri la contrariaient dans sa volonté, l'humiliaient dans son amour-propre.

— Demain, dit-elle enfin, je ne pense pas à demain. Je sais seulement que je serais triste sans vous. N'est-ce pas assez pour vous retenir ?

Tout ce que Jane aurait pu dire, Henri l'eût interprété dans le sens de ses illusions.

— O chère âme pure que vous êtes ! s'écria-t-il... Mais moi, ces jours-ci, je suis descendu jusqu'au fond de mon cœur, j'ai vu ce qu'il demande, ce qu'il demande avec ardeur, ce qu'il demande avec folie !... Et puis, j'ai observé la voie où nous entrons, je me suis rappelé le peu que je sais de la vie... C'est ainsi, Jane, que j'ai compris combien je vous aime ..

Elle tressaillit : l'aveu s'échappait enfin. Henri poursuivit :

— Et c'est ainsi que j'ai compris qu'il faut que je parte, pour vous rendre un peu du bien que je vous dois : car je vous aime assez pour vouloir qu'aucun soupçon ne vous effleure, qu'il n'y ait que pureté dans votre air comme dans votre âme.

Comme, en l'écoutant, Jane le trouvait faible et pusillanime, elle qui disait volontiers : « Je fais ce que je veux ! » Si tendre pourtant, si sincèrement épris, si complètement possédé, qu'elle lui pardonna de se tromper sur elle.

— Chrétien ! fit-elle.

Il répondit aussitôt :

— Peut-être !... Chrétien quand même... Un chrétien qui n'a plus la foi, mais qui garde le même idéal... Je ne crois plus au Christ, vous le savez : je crois toujours à la grandeur de ses leçons, à la lumière qu'il a fait rayonner sur le monde, je crois

à la vertu suprême du sacrifice. Cette foi-là est dans mon sang : c'est l'héritage des ancêtres. Elle est la vôtre aussi, car elle est celle de tous les cœurs qui conservent à travers la vie leur noblesse et leur dignité. C'est parce que je ne veux ni la froisser ni l'atteindre que je vous le répète : nous ne pouvons pas rompre le lien qui s'est formé entre nos cœurs ; du moins pouvons-nous agir avec droiture et courage...

Ils se turent. Des réverbères apparaissaient, visibles à peine à travers le brouillard. De rouges lumières pointaient derrière les fenêtres des premières maisons. Sans qu'ils eussent distingué les aspects noyés dans la brume du parc et des fortifications, ils se retrouvaient dans la ville. Enveloppés dans leur nuée, ils échappaient aux yeux curieux ; mais, sûrement, des oreilles attentives guettaient les pas connus de leurs chevaux. Une vague impression de mystère les forçait au silence : chacun croyait entendre battre le cœur de l'autre, parce qu'il écoutait le sien ; bien que leurs voix intérieures fussent plus dissonantes que les violons d'un orchestre désaccordé, Henri gardait obstinément son illusion d'harmonie. Ils passèrent sous la devise des Defos qui veillait dans la nuit : *Omnia bene, Deo juvante.* Ils s'arrêtèrent quelques portes plus loin. Un domestique ouvrit la grille. Il fallait se quitter. Jane dit :

— Nous ne nous sommes pas tout dit... Il faut

que je vous revoie... Ne partez pas!... Venez demain!

Il répondit :

— J'irai.

Elle pensait : « Il m'aime : il ne partira pas! »

VI

Au coup de sonnette annonçant le retour de sa femme, M. Naudié apparut au haut du perron. Jane ne remarqua pas qu'il avait les yeux pleins de larmes. Elle passa vite devant lui, en le saluant à peine d'un léger « bonjour ». Il la suivit dans sa chambre. Irritée et belliqueuse, elle allait prendre l'offensive, lui reprocher sa démarche auprès de Mme Defos, sa fatigante jalousie, ses soupçons, sa maladresse. Mais, avant qu'elle eût commencé, il lui tendait une lettre ouverte, en disant :

— Mon père est très malade. Il va peut-être mourir. Lisez ce que m'écrit ma sœur.

Elle prit le papier que couvrait l'écriture d'Angélique, et le parcourut. Quatre pages de détails sur la maladie du vieillard, qui durait depuis quelques jours et s'aggravait; des phrases pieuses les émaillaient sur la bonté de Dieu, sur la confiance qu'il faut garder en lui, même à travers les épreuves

qu'il nous envoie. Les frères et sœurs étaient tous avertis : ceux qui le pourraient viendraient sans doute; on comptait sur Siméon, qui était, avec Guillaume, le plus rapproché.

Même lointaine, la vision de la mort préparant son œuvre éteint nos colères; subitement calmée, Jane revit dans sa mémoire, où deux rencontres l'avaient gravée, l'image du grand vieillard robuste et magnifique avec sa barbe d'empereur, son front plein de pensées, l'éclat de sa belle vie, si longue et si pure.

— Vous allez partir? dit-elle.

— Naturellement. Est-ce que vous ne m'accompagnerez pas?

Cette simple question dissipa l'émotion de Jane : car déjà, avec l'égoïsme des êtres de passion quand la passion les tient, elle calculait le danger de quitter Henri sur la résolution qu'il venait d'annoncer.

— Il me semble, dit-elle, que vous feriez mieux d'emmener les enfants, au moins les aînées. Moi, votre père me connaît à peine, votre sœur de même : je ne pense pas que ma présence puisse être utile. Dans de tels moments, on ne cherche autour de soi que des figures familières.

Elle parlait avec douceur, comme on parle d'instinct aux affligés; sa voix prit même un accent de pitié ou de tendresse qui atténua la dureté du refus. Tout à son affliction, M. Naudié ne songea pas d'abord à insister.

— Comme vous voudrez, dit-il. Je partirai donc demain matin. J'emmènerai Esther et Berthe.

Mais à peine fut-il seul, que les réponses de Jane et jusqu'à cette douceur soudaine changèrent de sens dans son esprit. « Après tout, songea-t-il, que m'a-t-elle témoigné de plus qu'une pitié banale? Elle n'a pas eu un mot d'affection pour mon père, qui, le jour de notre mariage, semblait rajeunir pour l'admirer. Au lieu de s'affliger avec moi, elle se réjouit peut-être de mon départ qui la délivre de ma surveillance : moi parti, nulle contrainte ne les gênera; ils seront libres : elle le désire... » Tels étaient les calculs qu'il lui prêtait, le cœur dévoré. Il en chercha les traces sur la figure de Jane, pendant le dîner qui les réunit un peu plus tard, aussi triste que si le deuil était déjà sur eux. Mais que voit-on des secrètes pensées, derrière le mur du front muet, par delà les yeux plus mystérieux que des fenêtres closes quand ils ne veulent pas parler? L'attitude de la jeune femme ressemblait à celle d'Esther : même correction dans un chagrin dont nulle clairvoyance n'aurait mesuré la sincérité. Elles se taisaient ensemble; leurs rares paroles avaient presque le même accent. Pour fuir le silence, on parla du mourant. Esther rappela sa dernière visite; Jane répéta quelques-uns de ses propos. M. Naudié dit :

— Si Dieu nous le retire, on pourra dire qu'il a combattu jusqu'à la dernière minute, comme un

vaillant soldat. Le mois dernier, la *Revue chrétienne* publiait encore un article de lui : *Quelques réflexions sur l'apologétique actuelle.* Des pages magnifiques, d'un entrain, d'une verdeur! Un effort puissant pour approprier aux besoins de la conscience actuelle la défense du christianisme. « Votre père écrit comme un jeune homme, » me disait à ce sujet M. Fridolin... Mon pauvre père!...

Une larme vint lentement se perdre dans sa barbe. Il regarda les siens, oppressés autour de lui, comme serrés dans l'attente du malheur ; et son regard rencontra les grands yeux de Zélie, chargés de cette infinie compassion des enfants, naïve et bienfaisante, ignorante et consolatrice. Attendri, il osa l'appeler auprès de lui, la prendre sur ses genoux. En caressant ses cheveux bouclés, il observait furtivement Jane, qui, récemment encore, s'offusquait des moindres signes d'affection qu'il donnait à la petite. Mais elle ne broncha pas, indifférente. « Elle ne m'aime plus assez pour être méchante, se dit M. Naudié. Faut-il qu'elle soit loin de moi, loin d'ici! »

Les enfants quittèrent la salle à manger. Comme Jane allait sortir après eux, M. Naudié la rappela :

— J'ai réfléchi, dit-il. Décidément, il me semble préférable que vous veniez aussi. Mon père vous aimait. Rappelez-vous la sympathie que ma sœur vous a témoignée. Ma bonne sœur! Votre absence lui causerait une véritable déception.

Jane avait pris en elle-même toutes sortes d'arrangements.

— Je crois plutôt que ma présence les gênerait, répondit-elle.

— En de tels moments, on a besoin de toutes les affections.

La jeune femme parut hésiter, soit calcul, par crainte de sembler trop résolue, soit que son égoïsme eût vraiment à se défendre contre cette bonté qui pénètre parfois les plus secs en certaines heures solennelles. La lutte ne fut pas longue, l'égoïsme l'eut bientôt emporté.

— Peut-être que sa maladie n'est pas aussi grave que vous le croyez, argua-t-elle. Songez donc. Votre sœur aurait télégraphié. Voyez sa lettre : elle n'a rien de pressant.

— Voulez-vous dire que mon départ n'est pas nécessaire ?

— Je ne dis pas cela.

— Alors, c'est que vous tenez à rester !

— Je crois seulement que le cas n'est peut-être pas assez grave pour que nous partions tous pour Montauban, au risque d'effrayer le malade. Allez, vous. Moi, je vous rejoindrai, si c'est nécessaire.

Elle ajouta, sans songer plus loin qu'au lendemain :

— Je serai prête au voyage, si vous le jugez utile.

De nouveau, M. Naudié fut à demi rassuré par cette demi-concession. Mais, dans la nuit, toutes ses

angoisses se réveillèrent. Il se refit à lui-même l'histoire de ces dernières semaines : les faits prirent un sens plus aigu, le mal lui parut plus grave, le péril plus immédiat. En même temps, les dernières raisons de Jane, bien qu'il en devinât la véritable origine, s'emparaient de son propre esprit. Avec la même mauvaise foi, il se dit à son tour que la maladie de son père n'était peut-être pas si grave, il finit par s'en persuader, tandis que l'autre danger, qui le menaçait dans sa chair, croissait dans sa tête échauffée. Une fois déjà, peu d'années auparavant, une lettre inquiète d'Angélique l'appelait ainsi à Montauban. Il accourait, et trouvait le vieux théologien dans son jardin, taillant ses rosiers. Peut-être en serait-il de même : et, pendant qu'il mettrait l'espace entre elle et lui, que ferait-elle — celle qu'il avait pourtant le devoir aussi de défendre contre elle-même ?

Il ne partit pas.

Au matin, Jane, en le rencontrant, s'écria :

— Comment, vous êtes ici, encore ?...

— Je suis souffrant, expliqua-t-il. J'ai eu la fièvre cette nuit. Je vais envoyer un télégramme pour avoir des nouvelles plus fraîches.

— Prenez garde ! votre père est d'un âge où parfois...

Il l'interrompit vivement :

— Mais c'est vous qui m'avez un peu rassuré. Vous tenez donc à me voir partir ?...

— Faites ce que vous voudrez, dit-elle. Chacun agit selon son cœur !

La réponse se fit attendre toute la journée. Jane, qu'inquiétait l'agitation de son mari, n'osa pas quitter la maison ; mais elle fit tenir un billet à Mme Defos pour l'informer de ce qui se passait. Vers la fin de l'après-midi, Henri vint aux nouvelles. Pendant sa visite, le télégramme attendu arriva : deux mots vagues, qui laissaient le champ ouvert aux pires craintes : *État stationnaire.*

— Vous allez partir, je pense ? demanda Henri à M. Naudié.

M. Naudié prit cette question pour un vœu. Dans l'éclair de colère et de haine qu'elle allumait au fond de lui, il répondit brusquement :

— Non. Pas ce soir. Demain, nous verrons !

— Du moins, suggéra Jane, vous télégraphierez encore ?

— Peut-être, tout à l'heure.

Il ne sortit qu'après Henri, pour porter à la poste une nouvelle dépêche :

« *Impossible de partir tout de suite. Envoie-moi détails.* »

Une lettre arriva le lendemain sans apporter de nouvelles précises. Angélique y décrivait les symptômes du mal : toux fréquente, fièvre, sueurs froides, affaiblissement graduel. Elle transcrivait le dernier verdict des médecins : « Sans doute, son état est des plus graves ; mais, en raison de son

admirable santé, l'on peut espérer encore. » Après avoir épilogué sur ces paroles, aussi incohérentes que la science humaine, elle finissait en ces termes :

« Guillaume est ici, depuis ce matin. Paul annonce son arrivée. Les autres n'ont pas encore répondu. C'est toi surtout que j'attends, mon cher frère. Tu sais combien notre père t'a aimé ; il a souvent parlé de toi, ces derniers temps, pour se réjouir de ton bonheur. Dans son délire, il prononce souvent ton nom, et celui de ta chère femme. De mon côté, il me tarde de t'avoir auprès de moi, car aucun ne comprendra mieux ma peine. Viens donc aussitôt que tu le pourras. Il faut que je te l'avoue, je ne crois guère à l'espoir que les médecins tâchent de nous laisser. Quelque chose me dit que c'est la fin, que notre pauvre père approche du terme, et je le pleure déjà. Pourtant, il peut bien s'en aller. Comme le bon serviteur, il a fait toute son œuvre : le Maître n'aura rien à lui reprocher. Mais quelle perte pour l'Église, pour la famille — hélas ! et pour moi, qui ai vécu dans son ombre comme une humble plante au pied d'un grand arbre ! Quel vide je pressens, dans cette vie qu'il remplissait ! Que deviendrai-je, quand je n'entendrai plus sa voix et sa pensée ? Ah ! que la résignation me sera dure, comme j'aurai besoin de votre appui pour pouvoir dire : « L'Éternel nous l'avait donné ; l'Éternel nous l'a repris : que le nom de l'Éternel soit loué ! » Hélas ! plus magnifiques sont

les dons qu'Il nous fait, plus il nous est cruel de les perdre ; et ce sera pour nous tous une amère consolation de penser combien parfait et grand fut notre bien-aimé père ! »

M. Naudié lut cette belle lettre à haute voix. Les enfants se serraient autour de lui, émus selon leurs âges et leurs caractères par le sourd murmure de mort qui bruissait dans ces pages, par la vision flottante de l'ombre mystérieuse qui s'étendait sur leur grand-père : ce grand-père dont ils entendaient parler comme d'une sorte de prophète, et qu'ils revoyaient pourtant dans leurs souvenirs si bon, si beau, si souriant. Plus sombre, la tête baissée, le menton dans sa main, Jane fermait les yeux comme pour cacher des pensées étrangères. Elle les rouvrit quand la voix de son mari se brisa sur la dernière phrase, et, comme il la regardait aussi, il crut y lire ces mots qui la trahissaient : « Cette fois, il va partir ! » De nouveau, à travers son deuil de fils que les larmes soulagent, il sentit une autre douleur, innomée celle-là, trop atroce pour mouiller ses yeux : la pointe empoisonnée qui se plonge dans une blessure à peine ouverte, pour l'élargir, pour l'envenimer, pour y semer la brûlure et la mort. Esther, si peu démonstrative, pleurait en silence. Elle dit :

— Nous partons ce soir, je pense ?

M. Naudié sentit qu'il ne partirait pas. Mais il n'osa pas l'avouer. Il répondit :

— En tout cas, tenons-nous prêts à partir.

Cependant le bruit de la maladie d'Abraham Naudié courait la ville. Chacun des membres de la communauté protestante s'en sentait frappé. C'est qu'ils ne le connaissaient pas seulement à travers sa gloire de Père de l'Église, de penseur souverain devant qui les adversaires mêmes s'inclinent : ils se rappelaient sa figure de légende, telle qu'ils l'avaient rencontrée dans leurs vieilles rues, sous les enfilades de leurs porches, devant les monuments séculaires que les boulets des sièges ont en vain battus. Pour eux, ce vieillard éloigné était comme un dernier témoin des temps héroïques survivant dans l'indifférence du siècle nouveau. Ceux qui n'avaient jamais lu ses volumes en savaient l'existence ou le sens — quelques-uns même pouvaient en répéter certaines phrases, qui condensaient sa haute doctrine : « L'esprit chrétien consiste à trouver son plaisir dans le don de soi, dans le sacrifice. » Ou bien : « Le premier point est de faire entendre à ceux qui n'y songent pas que l'observation positive de la loi morale est rigoureusement obligatoire. » Tous sentaient confusément qu'avec cet homme en qui la foi avait vaincu après tant de batailles, c'était peut-être une époque qui finissait, et que nul successeur n'était de taille à ramasser le drapeau tombé de sa main. Aussi, les visiteurs affluaient-ils rue Réaumur. On vit arriver M. Dehodecq, M[e] Merlin, M. Fridolin, M. Lanthelme lui-même, secoué dans un reste

d'attachement à la foi des ancêtres qui subsistait sous le vernis de son athéisme. En sortant, il dit à Mᵉ Merlin, avec un mouvement de sa petite bosse qui accompagnait ses boutades les mieux venues :

— Le bon Dieu ne sait pas ce qu'il va perdre en Abraham Naudié : maintenant, il n'aura plus pour le défendre que des gens qui ne croient pas en Lui.

Tous ces visiteurs se faisaient en arrivant la même réflexion : puisque son fils est resté, le cas n'est pas si grave. Il fallait leur laisser cette idée ; malgré la voix intérieure qui criait le contraire, il fallait répondre à chacun :

— En effet, les lettres de ma sœur nous laissent bon espoir.

Et ajouter :

— Mais nous sommes prêts à tout, nous partirons au premier signe.

A chaque coup de sonnette, M. Naudié frissonnait en songeant à l'espèce de mensonge qu'il commettait ainsi envers les autres pour se tromper soi-même. Pour peu qu'en répétant ses phrases rassurantes il distinguât dans le vestibule le pas du valet de chambre, il pensait : « C'est peut-être *le* télégramme. » Et la détresse l'étouffait.

Plus encore que les indifférents, les enfants le gênaient. C'est qu'ils observaient, réfléchissaient, jugeaient, l'attention éveillée par les incidents qui surgissaient autour d'eux. Esther, plus grave que de

coutume, semblait un vivant reproche : jusqu'alors pleine de compassion pour un mal qu'elle sentait sans se l'expliquer, elle cessait maintenant de comprendre, froissée dans la logique de sa conscience qui lui disait : « Mon père a un devoir — et il s'y dérobe ! » Les autres raisonnaient de même, sans peut-être formuler aussi clairement leur improbation. Pourtant M. Naudié surprit, entre Abraham et Berthe, ce fragment de dialogue :

— Tu comprends qu'il va mourir, disait Abraham, d'ailleurs indifférent et détaché. Pour sûr. Il est si vieux !

Le front de Berthe, attentif, mécontent, se creusa entre les sourcils. Elle dit :

— Tu crois ?... Pourquoi papa n'est-il pas parti ?

Avec un mauvais rire et un geste de voyou, Abraham expliqua :

— Parbleu ! à cause d'*elle !*...

M. Naudié ne se ressemblait plus à lui-même. Cet homme tranquille, qui avait su garder à travers les heurts de sa vie ballottée la sérénité de l'âme et des manières, trahissait son agitation intérieure par l'énervement de ses gestes, de ses paroles, de ses mouvements. A le voir ainsi, Jane se faisait plus douce, dans la peur des résolutions extrêmes. Et vraiment, on pouvait tout craindre de cet homme qu'affolait un double courant d'angoisses, qui pour la première fois peut-être de sa vie manquait à sa conscience, et qu'une voix inexorable traitait sans

répit de coupable et de lâche. Deux lentes journées passèrent ainsi, sans autre incident que les télégrammes d'Angélique qui n'apportaient rien de nouveau. « État stationnaire, » répétait-elle sans même changer d'expression. Mais M. Naudié avait été témoin d'assez d'agonies, pour savoir que la Mort s'approche volontiers ainsi, à pas sourds, des vieillards.

L'un ou l'autre des Defos venait à chaque instant. Quelquefois aussi Jane courait chez eux, sous prétexte de porter des nouvelles, sans oser s'arrêter longtemps. Son mari n'essayait pas de la retenir : ni à elle, ni à personne, il n'aurait montré la source vraie de sa pire douleur. Le quatrième soir, comme une de ces absences se prolongeait un peu plus, il sortit à son tour : non pas pour suivre ou surprendre Jane, mais pour éviter d'épier sa rentrée. Au lieu de remonter la rue vers l'hôtel des Defos, il la descendit du côté de la mer. Il marchait très vite, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus, allant au hasard : c'est ainsi qu'en peu de minutes, il se trouva sur le promenoir qui longe la petite plage de la « Concurrence », derrière les tamarins du mail. La mer s'était retirée, un sourd grondement éloigné révélait seul sa présence : et c'était une sorte de désert désolé que baignait la clarté de la lune, argentant le sable de la grève, rutilant plus loin sur les flaques oubliées par le reflux, tandis que, pareilles à de sombres oasis, de grandes

coulées de vase conservaient leurs teintes noires sous la lumière. A peine estompée, la ligne des jetées fermait le paysage et se perdait dans les grisailles du ciel. La silhouette de la tour de Richelieu vacillait comme une flamme qui va s'éteindre, apparaissant et disparaissant tour à tour ; et, de minute en minute, les phares mobiles de l'île de Ré jetaient de rapides fusées, furtives comme des éclairs. Debout sur le promenoir, M. Naudié remplissait ses yeux de ces visions vagues où se confondaient les lignes, les ténèbres et la lumière, ses poumons de l'air vif et salé qui venait du large, quand soudain un couple émergea dans la clarté diffuse, glissant avec une lenteur de fantômes, enveloppé dans les mystères de la nuit. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à lui et brusquement s'arrêtèrent.

M. Naudié les reconnut, et marcha sur eux :

— Ah ! vous !...

Jane balbutia :

— Il me fallait un peu d'exercice, un peu d'air : j'ai prié mon cousin de m'accompagner.

Innocent encore, Henri se sentait déjà coupable, tant son cœur bouleversé roulait de désirs : devant cet homme qui représentait contre lui l'ordre, la règle, la loi, dont il menaçait comme un voleur le bonheur légitime, il connut d'avance la honte de la faute accomplie et surprise ; et il baissait la tête, sans oser le braver, sans pouvoir mentir.

— Eh bien, dit M. Naudié, c'est avec moi que vous achèverez votre promenade. Venez !

Il parlait avec une telle autorité, que Jane lâcha docilement le bras de Henri pour prendre le sien. Pour la première fois elle avait peur de lui : une peur physique d'être faible devant la force, de coupable devant un juge : et sa main tremblait sur le bras robuste qui la serrait. Ils rentrèrent ainsi, sans rien dire, Henri les suivant. M. Naudié les faisait marcher vite : en pressant le pas, il songeait à ce qu'il dirait tout à l'heure, seul à seule, dans la maison déjà pleine de deuil, à celle qu'il emmenait ainsi, l'emportant presque. Plus de supplications, cette fois! des paroles dures, des paroles de maître ! Elles grondaient dans son silence. Oh ! comme elles allaient jaillir, irritées, tumultueuses, dès qu'ils auraient passé le seuil de la maison ! Ils arrivèrent devant la grille, qui s'ouvrit. M. Naudié poussa Jane devant lui ; elle put à peine lancer un regard de détresse à Henri, qui demeurait immobile devant la porte refermée, désespéré et impuissant. Mais, au bruit de la grille violemment poussée, Esther apparut au haut du perron. Elle tenait un télégramme à la main.

— Père ! dit-elle, les nouvelles sont plus mauvaises !

Pauvre épave qu'une vague plus forte vient arracher à la vague qui déjà le roule, M. Naudié sentit ses forces défaillir et fléchir sa colère.

— Mort ?... demanda-t-il dans un cri d'inexprimable effroi.

— Non. Écoutez : « Plus d'espoir. Père t'appelle. Viens ! »

— Nous avons encore le temps de prendre l'express de nuit, dit-il. Partons !

Il ne s'occupait plus de Jane, qui s'éclipsa. Il n'avait plus qu'une pensée : son père qui l'appelait, qui mourait sans l'avoir à son chevet, son père abandonné par lui à l'heure du déchirement suprême, son père envers qui il venait de commettre la seule faute irréparable, puisque la victime ne peut plus la pardonner.

QUATRIÈME PARTIE

I

Dans le coupé du train qui les emportait à travers la nuit, M. Naudié et sa fille aînée, assis en face l'un de l'autre, se regardaient parfois sans rien dire : et chaque fois qu'il rencontrait ainsi le regard clair d'Esther, où il y avait de la justice et de l'effroi, des reproches et de la pitié, M. Naudié fermait ou détournait les yeux. En vain ! les paroles inexprimées qu'il voulait éviter d'entendre, il les retrouvait au fond de sa conscience où il les épelait. Par moments, toutefois, l'amertume s'en apaisait : des souvenirs d'enfance les effaçaient, ramenés de bien loin par la pensée inquiète, qui tournait sans cesse autour de la glorieuse figure paternelle. Ce furent des gestes, des sourires, des mots — de ces mots

profonds, pittoresques ou malicieux, dont le vieux professeur possédait un répertoire inépuisable. Tantôt ils tombaient de la chaire, sur les jeunes têtes qu'ils étonnaient, tantôt dans le cercle de famille, où ils se nuançaient toujours d'une indicible tendresse. Oh ! les fêtes autour de la vaste table, ces repas que présidait la mère, sans cesser de surveiller du coin de l'œil, comme les autres, le grand enfant de génie qu'était son illustre mari ! Au dessert, pour peu que l'occasion fût propice, il jetait sur les siens une poignée de bons vieux vers — honnêtes décasyllabes prosaïques et bien rythmés qui fleuraient leur Béranger, avec un refrain au bout des strophes. Dans le nombre, il y en eut d'un peu bachiques, car Abraham Naudié adorait les bons vins rouges du pays, les vins généreux, gais, parfumés, qui, disait-il, vous mettent en humeur de bonté :

Le vin de France, amis, a l'âme bonne,
Le vin de France est un homme de bien !

En traversant la mémoire de Siméon, ce refrain y réveilla le souvenir d'un des derniers « mots » de son père ; il ne put résister au désir de le répéter à Esther, vers laquelle il se pencha :

— Personne ne saura jamais comme *il* était simple et bon ! Ceux qui ne le connaissaient pas se figuraient volontiers un penseur rébarbatif, absorbé ou pédant ; comme ils se trompaient ! Il aimait tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, en toute sim-

plicité d'âme. Sais-tu ce qu'il me disait, la dernière fois que je l'ai vu? Il me disait: « Je voudrais, avant de mourir, écrire un petit traité d'œnologie. Et ce ne serait pas mon plus mauvais ouvrage: car je n'ai jamais bu un verre de bon vin dont je n'aie gardé souvenir! » Il est là tout entier, l'homme si complet qu'il fut, si *humain!*

La jeune fille ne comprit pas très bien; elle dit seulement:

— J'aurais tant aimé *le* voir plus souvent, *le* mieux connaître!

— Telle est la vie: on marchande quelques heures ou quelques jours à ses plus chères affections; et la mort est tout près; et ces jours et ces heures ne reviendront jamais!

Ils se turent de nouveau, dans le roulement de l'express que rompaient de rapides arrêts. Esther s'assoupit. M. Naudié s'exalta davantage. Des prières s'envolaient de son âme. Il les murmurait à voix basse. Elles se perdaient dans la nuit.

« O Seigneur! je t'en supplie, fais que je revoie mon pauvre cher père, et qu'il me reconnaisse! Oui, je le sais, dans mon aveuglement, j'ai manqué au plus sacré des devoirs, à celui que j'avais envers sa vieillesse. Oh! qu'il puisse me pardonner! Après, je serai patient et résigné, je supporterai les douleurs que tu m'enverras, je réprimerai les cris de mon cœur blessé, ceux de ma chair meurtrie. Je chasserai de moi ce qui m'a fait indigne. Avec ton

aide, Seigneur, je redeviendrai ton serviteur humble et dévoué. Je te consacrerai mes forces à toi seul. Je t'aimerai comme je le dois, au-dessus de toutes choses... »

Comme il prononçait ces paroles, il revit soudain, dans les mains de Jane, le portrait du chanteur italien, avec la ligne autographe : *Vorrei poterti dar quel pò che resta.* Désespéré, il murmura : « Le peu qui reste, oui, le peu qui reste !... » comme s'il se reprochait encore de n'offrir à son Dieu, de ne porter à son père que les lambeaux d'un pauvre cœur vidé. Mais bientôt, son exaltation l'entraîna de nouveau ; il reprit la prière interrompue par l'impure vision :

« Seigneur, Seigneur ! tu me rendras les forces, tu m'aideras à rentrer dans ma voie, à la suivre d'un pas ferme. Les sacrifices que tu me demanderas, oh ! je suis prêt à les faire joyeusement ! Lui aussi, celui que je vais perdre, celui que tu vas rappeler dans ton règne, s'est quelquefois éloigné de ton obéissance. Il a connu les tentations de l'esprit, comme j'ai connu celles du cœur. Et pourtant, c'est en toi qu'il va s'endormir de son dernier sommeil, après avoir fait son œuvre comme un fidèle ouvrier. Oh ! que ton secours arme ma volonté, comme il a souvent armé la sienne ! Que je n'oublie plus que je t'appartiens à travers les pires douleurs, comme il ne l'a jamais oublié dans l'ivresse de la pensée ! Oh ! Seigneur, que je trouve en toi la paix du cœur !

Rends-la-moi, rends-moi la pureté, rends-moi la pauvreté, rends-moi les humbles soucis qui ne m'avaient jamais éloigné de toi, les peines qui ne sont pas empoisonnées, rends-moi l'âme que j'avais avant la tempête, l'âme sereine qui convient à tes serviteurs !... »

En sortant, au petit jour, de son demi-sommeil, Esther vit que son père avait les yeux pleins de larmes. Elle vint s'asseoir auprès de lui et l'attira contre elle avec une douceur maternelle qui consolait souvent ses sœurs cadettes ; et elle le plaignit :

— Pauvre papa !

— Esther, dit-il, crois-tu que je *le* reverrai ?

— J'espère !...

Cette bonne parole l'imprégna d'un sentiment de confiance qui s'exalta un moment dans la sérénité du matin, dans la beauté de la lumière baignant les paysages familiers. Puis il douta de nouveau, il eut peur, quand apparut la silhouette austère de Montauban. Cette peur augmenta, plus intense de seconde en seconde, pendant que le train ralentissait : elle l'étouffait quand il descendit de wagon, devant Guillaume dont il avait aperçu de loin la haute taille sur le quai d'arrivée :

— Eh bien ?...

— Il vit !

— Oh ! mon Dieu !...

— Mais je ne sais s'il te reconnaîtra.

— Il n'y a donc plus d'espoir, vraiment ?

— Les médecins ne croient pas qu'il passe la nuit prochaine.

— Il était si robuste, pourtant !

— La maladie a fait son œuvre. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ?

M. Naudié regarda son frère, et ne sut que balbutier :

— Je n'ai pas pu !

Leur petit groupe se hâta vers Villebourbon. Chemin faisant, Guillaume raconta l'arrivée de Louise, changée, vieillie, ne ressemblant plus à la jolie sœur dont ils étaient fiers autrefois. Angélique, épuisée, avait dû prendre une garde, qui d'ailleurs ne servait pas à grand'chose, car le mourant ne voulait que sa fille. Paul les étonnait par son indifférence :

— Il ne parle que de son Œuvre : je crois qu'il en veut à notre père de l'en tenir éloigné par sa lenteur à mourir.

— Et les autres ? demanda Siméon.

— Ils ont tous écrit ou télégraphié, sauf Marcel, qui est trop loin. Mais notre père ne les reverra pas.

Un peu plus loin, Guillaume ajouta :

— Quel vide pour nous tous ! Nous ne le voyions guère, mais nous le savions là, bien vivant, le vieux chêne dont nous sommes les petits rejetons, nous sentions sur nous son ombre saine. Maintenant, c'est fini, il va tomber. Ce n'est pas nous seulement qui souffrirons de sa chute : quelque chose manquera dans le monde.

Comme ils entraient dans la vieille maison, ils s'arrêtèrent un instant au pied du vaste escalier et se regardèrent tous trois avec la même pensée : le deuil était là, partout ; un souffle glacial de l'Invisible glissait dans l'air ; le silence était solennel : ce fut comme s'ils distinguaient, montant devant eux, s'appuyant à la même rampe, pâle dans l'ombre, bruissant à peine, le terrible fantôme qui guettait son heure.

Ils entrèrent dans l'appartement. Des odeurs de remèdes les prirent à la gorge. Une porte s'ouvrit sans bruit. Des pas muets glissèrent sur le tapis de l'antichambre. Angélique était là.

— Dieu soit loué, Siméon ! dit-elle, tu arrives à temps. Il a rouvert les yeux tout à l'heure. Il a pris deux cuillerées de champagne. Lui qui aimait tant le vin rouge, le vieux bordeaux, le médecin défend qu'on lui en donne. Je lui ai dit que tu arrivais. Je crois qu'il a compris. A présent, il repose.

Elle s'interrompit pour embrasser son frère et sa nièce, et les conduisit dans la bibliothèque, où Paul et Louise lisaient chacun de son côté. A voix basse, ils échangèrent quelques paroles de bienvenue, comme s'ils se fussent vus la veille : et pourtant, Siméon songeait qu'avec ses cheveux grisonnants, son visage fané, sa sœur n'était presque plus qu'une étrangère...

— Sans doute, dit Angélique aux nouveaux arrivants, vous avez besoin de prendre quelque chose ?

— Tout à l'heure, répondit Siméon. Je voudrais *le* voir, surtout.

— Viens, dit-elle.

Esther les suivit, tremblante.

Un demi-jour filtrait dans la chambre, éclairant à peine les vieux meubles, la haute et large armoire aux sculptures savantes, les portraits d'ancêtres, raides dans leurs pourpoints ou tout noirs dans leurs robes pastorales à peine éclairées par la ligne blanche du rabat, le grand lit à colonnes où depuis deux cents ans naissaient et mouraient les aïeux. Assis plutôt que couché sur ce lit, soutenu par une pile d'oreillers, Abraham Naudié sommeillait, dans sa longue barbe fleurie, sous la couronne de ses cheveux blancs. Les traits tirés, le nez pincé, la bouche entr'ouverte, comme diminué par la maladie, il conservait pourtant sa beauté majestueuse de vieillard de légende. Un instant, ses lourdes paupières se soulevèrent, ses yeux flottèrent dans le vide, puis se posèrent, hagards, inconscients, sur le groupe debout à son chevet.

— Père, appela Siméon, père ! est-ce que tu me vois?

Le corps n'eut pas un tressaillement. Les yeux se refermèrent, puis se rouvrirent encore — lumières qui vacillent avant de s'éteindre. Esther, effrayée, se détournait à demi.

— Mon Dieu ! s'écria M. Naudié en se tordant les mains, est-ce qu'il ne me reconnaîtra pas ?

Il regardait Angélique, qui se tut ; et, devinant le reproche qu'exprimait ce silence, il murmura :

— Ah ! ma pauvre sœur, si tu savais !...

Doucement prête à la compassion, Angélique demanda :

— Tu as aussi des malades, chez toi ?...

— Non. Tout le monde se porte bien. Mais...

Il s'arrêta : ce n'était pas l'heure de parler de ses misères. Il dit :

— Je t'expliquerai tout, plus tard.

Des heures se passèrent, lentes, presque muettes. De temps en temps, entre ces frères et sœurs que la vie avait séparés comme le vent disperse les graines tombées d'un même épi, l'intimité d'autrefois semblait renaître : un souvenir, évoqué par l'un d'eux, la ramenait ; mais, bien vite, ils découvraient qu'ils ne savaient presque plus rien les uns des autres, et s'empressaient de s'interroger sur leurs enfants, sur leurs affaires, sur leurs intérêts. Louise parla de ses cinq filles, dont une infirme : son œil éteint se ranimait pendant qu'elle vantait la douceur et l'intelligence du pauvre être incomplet en qui s'absorbait le meilleur de sa tendresse. Siméon dut parler de sa jeune femme, que Guillaume déclarait « charmante » et regrettait de n'avoir pas vue depuis assez longtemps. Quant à Paul, il raconta des épisodes de son apostolat : réunions troublées, intervention de l'autorité, conversions miraculeuses. Son comité parlait de le déplacer, à cause des scandales exces-

sifs que provoquait son zèle; en sorte qu'il était rempli d'amertume :

— Christ a dit: « J'apporte la guerre, et non la paix. » Mais ses serviteurs sont des lâches: les meilleurs ne pensent qu'au petit train régulier de leur vie, et sont incapables de se passionner pour sa cause.

— Cela prouve, dit Guillaume, qu'on a fait quelques progrès en tolérance.

Paul répliqua sèchement :

— Notre père disait souvent que la tolérance est une vertu tiède.

— Il la pratiquait avec chaleur, riposta Guillaume. Toute sa vie n'est-elle pas un hommage à cette belle vertu ? Son intelligence n'a rien ignoré; il a fait le tour de tous les systèmes, il a sondé toutes les doctrines : la foi qu'il a conservée, par un effort de sa volonté, était large, indulgente et modeste. J'ai tout à l'heure ouvert un de ses livres; voici ce que j'y ai lu.

Guillaume prit sur la cheminée un volume à couverture jaune, et il lut avec lenteur et respect:

« Si notre foi n'est plus celle qui transporte les montagnes, si nous sommes attirés vers Dieu sans le distinguer avec certitude, si notre croyance est faible, et s'il ne subsiste en nous que le sentiment du devoir, sachons du moins garder le peu que nous possédons. C'est encore une base à l'effort : effort de la pensée vers la vérité, effort de l'action vers le mieux, n'est-ce

pas la leçon que dégage toute morale, qui se trouve au fond de toute croyance? Utile et modeste, lorsque nous la comprenons, elle nous enseigne du moins à respecter, à l'égal de la nôtre, la conscience étrangère : car la conscience est le vrai temple du vrai Dieu... »

— Voilà ce que pensait notre père, reprit Guillaume. Ces paroles lui survivront. Elles gardent la fraîcheur de la jeunesse, la vigueur de la vérité — et la main qui les a tracées n'aurait plus la force de soulever la feuille où elles sont écrites!

Paul mordillait ses lèvres minces : il ne répliqua pas.

Vers le soir, le vieillard donna quelques signes d'agitation. L'air lui manquait sans doute : car il se pencha en avant, en gonflant sa poitrine; sa main battit les couvertures; des sons plaintifs et rauques s'échappèrent de sa gorge.

La garde parla de lui faire une piqûre de morphine; mais Paul s'opposait à l'emploi du stupéfiant.

— Tu vois qu'il souffre, dit Angélique. Si l'on peut le soulager?

L'évangéliste laissa faire, avec cet air de blâme qui semblait le teint de son visage, la couleur de ses yeux.

Peu à peu, Abraham Naudié retomba dans sa torpeur. Rappelés pendant la crise, ses enfants, qu'il ne distinguait plus, retournèrent dans la bibliothèque

où, certes, il vivait plus que sur son lit d'agonie. Siméon seul demeurait auprès de lui, guettant un réveil possible, une reprise furtive de la vie dans les yeux vides, une dernière parole qui tomberait peut-être encore de ces lèvres prêtes à se fermer pour jamais. En vain : quelques secousses, quelques frissons, quelques tressaillements témoignèrent seuls que la mort attendait encore; et le silence de la chambre, que rompaient à peine le tic tac d'une pendule, les crépitements de la veilleuse, la respiration irrégulière du moribond, ce silence écrasant déjà comme celui de l'éternité toute proche, répondit seul aux muettes prières qui s'envolaient, du cœur tourmenté, vers l'Inexorable.

Au milieu de la nuit, M. Naudié remarqua que la respiration se faisait plus lente. Il frappa sur l'épaule de la garde, qui sommeillait.

— Écoutez, dit-il.

La femme se pencha sur le grand corps immobile, en tendant l'oreille. Le souffle devenait plus faible, bruit léger d'une barque qu'emporte le courant d'un fleuve. De sa voix neutre, elle dit :

— Cette fois, je crois que c'est la fin.

Siméon répéta :

— La fin!... la fin!...

— Il faudrait peut-être appeler les autres?

— Oui, oui, qu'ils soient là, tous!...

Ils entrèrent, silencieux. Angélique serrait contre elle Esther, qui tremblait d'émotion et n'osait s'ap-

procher. Les yeux du vieillard se rouvrirent encore une fois, vitreux et vides, éteints déjà dans l'ombre infinie qui l'enveloppait; ils flottèrent sans se poser, se refermèrent, se rouvrirent, puis le souffle se ralentit encore; la tête remua, jetée en avant par deux ou trois hoquets. Le silence devint plus profond. La garde déclara :

— C'est fini !

En même temps, d'un geste habituel, elle abaissait les paupières sur les yeux qui ne se rouvriraient plus, et, prête à remplir ses derniers offices, soulevait entre ses bras vigoureux le corps inerte, la fière et belle tête d'où les pensées avaient volé sur le monde.

Tout près du lit, Siméon sanglotait dans les bras de sa fille et d'Angélique. Un peu plus loin, dans un angle sombre, Louise et Guillaume, la main dans la main, semblaient attendre encore. Et la voix sèche de Paul s'éleva dans le murmure des sanglots, récitant des fragments de psaumes :

« *Tu réduis l'homme mortel en poussière, et tu dis : Fils des hommes, retournez en terre !...*

« *...Tu les emportes comme une ravine d'eau; ils sont comme un songe, ils sont, le matin, comme une herbe qui change...*

« *... Car tous nos jours s'en vont par ta grande colère, et nous consumons nos années comme une pensée...* »

II

Dans la matinée qui suivit le départ de M. Naudié, Henri Defos se rendit aux bureaux de son père. Il traversa les chantiers noirs de poussière, encombrés de tas de houille ou de bois, où des machines grincent en déchargeant des navires au bord du canal, où peinent des hommes sous des charges trop lourdes. Aucun goût ne l'appelait vers cette activité, dont il allait pourtant devenir un des rouages : jamais il ne s'intéresserait aux affaires. Mais, en calculant l'effort qu'il avait fallu pour renoncer à la carrière que lui défendait sa conscience, il ne se sentait pas le courage d'en accomplir un second pour conquérir sa pleine liberté. D'ailleurs, d'autres soucis l'absorbaient : fatiguée des récents combats, meurtrie par une victoire remportée dans la nuit même, brisée par une résolution prise avec douleur et qu'il s'agissait d'exécuter sans retard, son âme se désintéressait du travail et de l'avenir.

M. Defos se réjouit de voir son second fils entrer dans son bureau, pièce austère, dont les fenêtres ouvraient sur le chantier, centre de son active énergie qui, de là, gouvernait un petit monde. Depuis la maladie de Henri, il l'observait avec un peu de cette timidité qu'ont les gens très forts, aux mains lourdes, devant les bibelots fragiles. A peine osait-il le trouver lent à rentrer dans la vie, et paresseux. Mais il ne lui reprochait rien, il prenait patience.

— Ah! ah! dit-il, tu te décides à venir prendre l'air des bureaux! C'est bien. Je suis content de te voir ici. Veux-tu te mettre au travail? Aujourd'hui, demain, tout à l'heure?

Henri s'assit vis-à-vis de son père, qui posa sa plume, repoussa ses papiers, tourna vers lui le fauteuil mobile que son poids fit craquer.

— Le plus tôt possible, dit-il.

La figure de M. Defos s'éclaira.

— ... Seulement, mon père, je voudrais commencer par un voyage.

M. Defos se récria, prêt à blâmer :

— Un voyage! Quel voyage? Un voyage d'agrément? En Italie, sans doute?

— Un voyage utile, plutôt, pour le compte de la maison... si l'occasion s'en pouvait présenter.

— Voilà qui me plaît davantage! En ce moment, nous avons un procès en Norvège, qu'il serait bon de suivre de près. Je puis t'expliquer l'affaire, et, si le Nord te plaît...

— Le Nord, le Midi, peu m'importe ! Je voudrais partir tout de suite. Voilà l'essentiel.

— Pourquoi ?

Un silence prolongé répondit seul à cette question. M. Defos la répéta. Henri baissait la tête.

— Oh ! oh ! dit M. Defos, le front plissé, qu'est-ce qu'il y a donc? Tu comprends qu'il faut que je sache.

Des soupçons et des craintes traversèrent son esprit : ce fils étrange, qui lui ressemblait si peu, le promenait de surprise en surprise.

— Ne me demandez rien, mon père, dit Henri.

— Pourtant...

— ... Les motifs qui m'engagent à partir, ce ne sont pas des faits. Ils n'existent qu'au dedans de moi. Vous n'avez pas à craindre que mon départ vous occasionne aucun ennui ; au contraire, je n'oserais répondre que ma présence ici ne devienne une cause de difficultés. Je vous ai déjà beaucoup demandé, depuis quelque temps. Je vous demande encore ceci : laissez-moi partir ! Je reviendrai dès que je pourrai revenir : vous aurez alors en moi un fils obéissant et dévoué, qui tâchera de compenser par son zèle les soucis qu'il vous donne.

Quelque fermé qu'il fût à tout ce qui sentait le roman, M. Defos devinait maintenant. Sans doute, il comprenait mal qu'il fût nécessaire de partir pour lutter contre un de ces caprices du cœur dont il croyait qu'on triomphe sans peine, avec un peu de

raison et de volonté. Mais son second fils n'était décidément pas de son espèce : il fallait se garder de le retenir, sous peine de quelque rechute.

— Pars! lui dit-il, puisque tu crois bon de partir.

Comme Henri le remerciait, il l'interrompit d'un geste sec en ajoutant, sévère, un peu méprisant :

— Je te dirai mon opinion. Sans doute, il vaudrait mieux que ce voyage ne fût pas nécessaire : cela serait plus raisonnable, plus conforme à nos habitudes de famille. Chez nous, mon cher, il n'y a jamais eu de roman : nous prenons la vie au sérieux, nous en acceptons les conditions normales, nous nous conformons à ces lois sans même penser qu'on en peut être gêné. Mais tu ne nous ressembles pas, j'ai bien dû le reconnaître; et je m'estime heureux que, dans ta faiblesse, tu aies conservé le sens du devoir. On dit qu'il y a des cas où l'héroïsme est de s'enfuir. Sois donc un héros à ta manière, mon garçon!

Henri ne releva point ce qu'il y avait d'humiliant dans ces paroles, où s'affirmait si bien l'âme épaisse, solide et comme imperméable de son père.

— Eh bien! dit-il, arrangeons ce voyage, puisque vous y consentez. Et d'abord, ce soir, à dîner..., ce soir seulement, n'est-ce pas?... devant ma mère et David, vous me demanderez — vous m'ordonnerez de partir. Voulez-vous?

M. Defos acquiesça encore; puis il se mit à expli-

quer à son fils, avec une tranquille minutie, l'affaire compliquée qui justifierait la brusquerie du départ décidé.

Henri ne revit pas Jane, qui cependant passa un long moment chez sa tante, dans l'après-midi, inquiète, prévoyant bien la forte impression que la scène de la veille avait laissée à son ami. Et le soir, au repas de famille, la petite comédie arrangée entre le père et le fils se joua fort convenablement. Ils en étaient honteux l'un et l'autre, leur loyauté s'accommodant mal de la feintise qu'elle comportait. Mais, quand on a donné, si peu que ce soit, prise au mal, il faut parfois, pour l'éviter même, pactiser avec lui : c'est ainsi que, pour avoir frôlé le mensonge, Henri se voyait forcé de mentir.

M. Defos, comme d'usage, récita la bénédiction; puis tout de suite, maladroitement, dans la hâte d'en finir :

— *A propos*, Henri, j'ai quelque chose à te proposer. Que dirais-tu d'un voyage... d'un long voyage pour le compte de la maison?

Le rouge au front, le jeune homme répondit :

— A vos ordres, mon père.

Mme Defos tendait l'oreille.

— A la bonne heure! Tu sais, il s'agirait de te décider vite.

— Cela veut dire?

— Eh bien! demain, par exemple..., demain matin plutôt que demain soir.

Mme Defos, stupéfaite, protesta : la santé de son fils exigeait encore des ménagements. Henri l'interrompit avec trop de vivacité :

— Oh ! ma santé, maman, n'en parlons plus ! Je me porte à merveille.

— ... Mais les préparatifs ? On ne part pas pour un long voyage avec sa canne et son pardessus. Il faut des effets, des malles.

— Une valise ! dit Henri, une simple valise ! En route, on achète le nécessaire.

— Cela m'est arrivé plus d'une fois, dit David.

— Tu partirais ainsi, tout à coup, sans prendre congé de personne..., comme si tu t'enfuyais !

— Quelle idée ! s'écria M. Defos. Il partirait comme un homme que les affaires obligent à partir, voilà tout ! Ne l'avons-nous pas fait souvent, David et moi ?

— Vous me préparerez ce que vous pourrez, bonne mère, dit Henri. Et puis, je vous embrasserai. Puisque j'entre dans les affaires, il faut que j'en prenne les habitudes, n'est-ce pas ?

— C'est bien, dit-elle. Je ferai de mon mieux.

Ses traits, un instant expressifs, redevinrent immobiles, son regard redevint placide et terne. Mais, derrière ce front étroit, un lent travail commençait. Ce départ inattendu, c'était tout un calcul à refaire, avec une nouvelle « inconnue » ; c'étaient d'autres plans à former pour atteindre au but à peine avoué

jusqu'alors : rendre au fils aimé celle qui lui appartenait.

M. Defos, cependant, reprenait :

— Pour moi, je ne suis allé qu'une seule fois en Norvège. J'ai trouvé le voyage intéressant, instructif. J'espère qu'il te profitera.

Et il se mit à disserter sur les pays du Nord.

Avec la lente minutie des ménagères, Mme Defos, durant toute la soirée, alla de ses armoires aux deux malles qu'elle emplissait. On eût pu la croire entière à cette paisible besogne, tant elle y mettait de conscience attentive; mais son esprit marchait toujours. Vers les minuit, les deux malles étant pleines, elle monta dans la chambre de Henri, pour lui souhaiter le dernier bonsoir. Elle le trouva devant son secrétaire, écrivant. Il se leva pour l'accueillir, la fit asseoir en lui prenant les deux mains :

— Pauvre mère, vous avez veillé pour moi, vous devez être bien fatiguée!

Elle regarda la lettre commencée, puis son fils. A la muette interrogation de ce regard, il répondit :

— Oui, mère, j'écrivais... J'écrivais à Jane... Vous lui donnerez la lettre vous-même, demain... Que ce soit par vous qu'elle apprenne mon départ, n'est-ce pas? car je ne le lui ai pas annoncé.

Il parlait avec ce calme qu'ont les âmes fortes dans l'exécution d'un dessein résolu, quelque prix qu'ait coûté la résolution.

— Pourquoi ne l'as-tu pas revue? Ce soir, qui t'empêchait d'aller lui dire adieu?

— Je vous assure, mère, que cela vaut mieux ainsi.

Comment avait-il pu songer à tromper sa mère sur les vrais motifs de son départ? Elle l'aimait trop pour rien ignorer, elle connaissait dès longtemps son secret, elle lui était indulgente jusque dans sa tentation. Se sachant deviné, il n'éprouva plus qu'un grand besoin de confidences et de consolations.

— Cela vaut mieux ainsi, répéta-t-il.

Il ajouta lentement, en détournant les yeux :

— Des liens se forment, dont on ne connaît pas la force. Ce sont de douces habitudes qui nous prennent peu à peu. C'est une affection qui s'approche sans qu'on la voie, jusqu'au moment où l'on s'aperçoit qu'on lui appartient. Et puis, un jour, on ouvre les yeux, on mesure les chemins parcourus. Mère, mes yeux se sont ouverts : que voulez-vous donc que je fasse?

Il s'attendait à des paroles à peu près pareilles à celles que son père lui avait adressées le matin; car sa mère, selon l'image qu'il se faisait d'elle, était, avec plus de tendresse, d'une aussi stricte honnêteté. Elle se contenta de murmurer :

— Ah! si Jane m'avait écoutée, jamais elle n'aurait épousé cet homme!

Ce regret plaintif, cette vaine protestation le tou-

cha jusqu'au fond du cœur. Pourtant il ne faiblit pas.

— Oui, répondit-il, si... si... Mais elle est sa femme... Puis-je rester là, sur son chemin, étranger rôdant autour de la maison défendue ? Puis-je troubler la paix de son ménage et celle de son cœur? Et puis, jusqu'à quel point peut-on répondre de ses forces ? Eh bien, je l'aime trop pour vouloir son mal. Je l'aime pour elle. Sa dignité m'est plus chère que mon bonheur. Je ne veux pas l'entraîner dans les chemins du mensonge. Je veux qu'elle soit une honnête femme, qui peut souffrir dans son cœur, mais dont la conscience reste intacte. Pour que cela soit, il faut que je parte. Je lui écrirai quelquefois. Je reviendrai quand nous serons plus forts tous les deux, assez forts pour nous revoir. Quelle belle amitié nous unira tous, loyale et permise, dont nous n'aurons point à rougir devant les autres ni devant nous-mêmes !

Mme Defos suivait, en s'étonnant, ce langage du pauvre amoureux romanesque et candide. Tout ce qu'elle y comprenait, c'est que son fils souffrait et renonçait au bonheur dont elle s'obstinait à vouloir pour lui la conquête. Tel est l'ascendant de la pureté d'âme, qu'elle n'osa rien lui révéler de ses projets ténébreux. Comment dire à un tel homme, saintement prêt au sacrifice, ce qu'elle pensait depuis longtemps : que le mariage n'est point indissoluble, et que le Code même permet de prendre légalement la femme du prochain ?

— Oh ! ce Naudié ! fit-elle avec haine.

— Il n'est coupable de rien, dit Henri, et il souffre, lui aussi. Allez ! c'est à moi de partir, c'est moi qui suis de trop !

Il s'exalta sur son sacrifice, tandis que sa mère, changeant de ton, l'approuvait, le plaignait, le consolait, finissait par lui avouer, les yeux en pleurs, la détresse de son amour :

— ... Reviens, reviens bientôt ! Je m'étais accoutumée à l'idée de t'avoir là, toujours; voici qu'il me faut te voir partir. C'est trop cruel. J'ai besoin de toi, depuis que j'ai failli te perdre. Oh ! je pourrais haïr ceux qui m'empêchent de te garder !

Resté seul, Henri termina sa lettre. Il l'avait commencée sur un ton paisible de raisonnement, déroulant la chaîne des motifs qui le poussaient au départ. A mesure qu'il avançait, dans la fièvre de la nuit, sa pensée se faisait plus fougueuse. La violence de sa passion et le romantisme de son sacrifice s'échappaient en phrases orageuses, les pages se couvraient sous sa main rapide. Sans plus peser ses mots ni ses images, sans retenir l'intensité de ses aveux ni l'ardeur de ses cris, il brodait sur ce thème : « Je vous aime et je pars ! » Thème éternel, dont chacun de ceux qui le répètent croit découvrir l'amertume; thème où vibre ce qu'il y a de meilleur au fond de l'homme : sa force d'amour et sa force de sacrifice; thème qu'ont modulé sur des tons différents à travers les âges la longue série des amants obscurs ou

glorieux qui ont connu le déchirement de l'adieu nécessaire, du devoir accepté. Et puis, sur la lettre achevée, Henri demeura plein d'angoisse. Que penserait-elle en la lisant? Peut-être — intolérable crainte ! — qu'il ne l'aimait pas assez...

Le jour pointait. Il ouvrit sa fenêtre. Dans une clarté brouillée, il put distinguer à sa gauche le grand cèdre du jardin des Naudié, noir et rigide; et soudain, comme s'il eût mesuré la distance qui, dans peu d'heures, allait s'élargir entre elle et lui, il murmura désespérément :

— Rester !... Oh ! rester !...

Mais il était de ceux auxquels leurs faiblesses apportent un motif de souffrir davantage, non de fléchir.

III

Jane sortait d'une querelle avec Berthe, quand on lui remit la lettre de Henri : Mme Defos, peu soucieuse d'atténuer le coup dont la violence même pouvait servir ses desseins, n'eut garde de l'apporter elle-même avec les ménagements recommandés. Ce fut un orage d'étonnement, de colère, d'humiliation, de désespoir, qui se déchaîna pendant une heure en sanglots étouffés, dans la chambre close. Puis la tempête s'apaisa, la nature agissante et combative de la jeune femme reprit le dessus : elle douta qu'il fût vraiment parti, elle entrevit mille moyens de le retenir ou de le rappeler. Tout cela dans l'incertain; car Henri ne parlait que de ses sentiments, et se taisait sur son voyage; donc, il fallait savoir. Un manteau jeté sur son peignoir du matin, la tête enveloppée d'un châle, Jane courut chez sa tante, dont elle escomptait l'appui.

Fatiguée de sa nuit d'emballage et d'émotions,

Mme Defos errait dans la maison vide, surprise encore, croyant à peine à l'événement qui venait de la bouleverser. Lassée, vieillie, elle semblait, dans sa masse plus molle que jamais, d'une indifférence veule, avec son masque muet dont les traits immobiles paraissaient empâtés ou figés dans leur graisse. Mais Jane savait bien que, sous cette enveloppe épaisse, s'agitait une âme violente aussi, à sa manière; un sûr instinct l'avertissait qu'elle trouverait en cette mère une alliée, peut-être un sauveur. Aussi, bien qu'elle n'eût jamais fait à sa tante aucune confidence, ne se donna-t-elle point la peine de cacher son émoi. Du ton qu'on prend en entrant dans une maison où la mort vient de passer, elle demanda d'emblée :

— Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai.

— Comment ? pourquoi ? où ?

Mme Defos fit asseoir Jane à côté d'elle, et, lentement, lui expliqua : la Norvège..., un procès important..., les intérêts de la maison. Complaisamment, elle insista sur le côté pratique du voyage. Suffoquée, Jane s'écria :

— Des affaires... Il est parti pour des affaires !

Mme Defos l'observa un moment, lut dans son cœur, et, lui prenant la main, dit posément :

— Les affaires sont un prétexte, mon enfant. La cause, vous la connaissez mieux que personne : je suis sûre qu'il vous la dit dans sa lettre.

Elle venait de trouver les paroles justes, attendues, celles qui pouvaient pousser à ses fins inavouées. Jane, très sombre, retira sa main.

— Parti ! dit-elle... Ainsi !... C'est lâche !

— Ne dites pas cela ! Si vous l'aviez vu cette nuit, vous ne diriez pas cela ! Je l'ai vu, moi. J'ai vu ses yeux pleins de larmes. J'ai vu son désespoir. J'ai vu son énergie. Il n'est pas parti par lâcheté, je vous en réponds : il est parti par devoir.

Ce mot éveillait peu d'écho dans l'âme fantaisiste de la jeune femme.

— Le devoir ! fit-elle. Toujours le devoir ! Vous en avez la bouche pleine, vous autres ! Vous croyez avoir tout dit quand vous l'avez invoqué. On croirait, à vous entendre, que le devoir est la raison suprême... Et pourtant...

Sa voix s'assourdit et vibra :

— Le devoir ! Est-ce qu'on y pense, quand on aime ?

— Henri est de ceux qui ne l'oublient jamais.

— ... Parce qu'ils ne savent pas aimer.

— Ou parce qu'ils aiment trop.

Mme Defos feignit de se reprendre :

— Est-ce bien moi qui vous dis de telles choses ! Mon devoir — le mot revint par habitude — mon devoir ne serait-il pas de vous taire ce que je sais, d'aider à l'œuvre d'oubli ? Je ne puis. Comment vivre sans lui, depuis que j'ai failli le perdre, depuis que j'espère le garder auprès de moi ? Et puis, je

n'ai jamais pu penser qu'à son bonheur. Pour qu'il fût heureux, voyez-vous, je renverserais le monde. Mais comment voulez-vous qu'il le soit dans le mal? Vous ne connaissez pas mon fils! Son cœur peut parler : il saura toujours lui imposer silence. Mon fils ne pourra, ne voudra jamais aimer que sa femme, Jane! Hélas! et vous ne pouvez pas l'être!

Jane, pensive, plissait son front, la réflexion tendue, l'imagination lassée.

— Et je ne puis pas l'être! répéta-t-elle après un silence.

Elle réfléchit encore, et reprit :

— Je n'ai pas vingt-cinq ans. Je suis au commencement de la vie. Faudra-t-il donc que je porte jusqu'au bout le poids de mon erreur? Car je me suis trompée, n'est-ce pas? Là est le mal — le vrai mal, celui qui ne vient ni de Dieu ni du diable, mais de mon inexpérience, de ma jeunesse, d'une impression fausse, d'un rêve imbécile! Parce que je me suis trompée une fois, parce que mon imagination de jeune fille est partie sur une fausse piste, et qu'on l'a laissée courir...

Mme Defos interrompit :

— Oh! je vous avais avertie!

— Avertie ou non, qu'importe! Je me suis trompée, voilà le fait. Pour cela, il me faudra traîner à ma remorque cet homme et sa famille, qui me rendent malheureuse et que je ne rends pas heureux. Et

pourtant on n'a qu'une vie! Voyons, cela est-il juste, cela doit-il être?

Mme Defos soupira :

— C'est le mariage, mon enfant, c'est la loi !

— Oh ! la loi, le devoir, la conscience, tous les mots de votre dictionnaire ! Je ne les comprends pas, moi, je ne veux plus les comprendre, je les trouve faux, vides, absurdes !

A ces violentes paroles, lancées avec feu, Mme Defos répliqua, placidement résignée :

— J'ai été jeune comme vous, Jane. Je crois même que j'ai été jolie. J'ai eu des rêves, moi aussi, comme presque toutes les jeunes filles. Et puis on m'a mariée à M. Defos. Vous le connaissez. Ai-je besoin de vous dire qu'il ne ressemblait guère à mes héros? Aussi, pendant un temps, je me suis crue très malheureuse. Peut-être l'ai-je été vraiment. Pourtant, la vie a passée...

— Mais je ne veux pas qu'elle passe ainsi pour moi, je ne veux pas! Je la veux belle, je la veux libre, je la veux pleine d'amour ! J'étouffe dans les liens où je me suis enchaînée : pourquoi ne les briserais-je pas? J'ai du courage, je ne crains rien. La loi! Vous oubliez que, s'il y en a une qui attache, il y en a une qui délie. Oui, oui, il y a aussi des lois libératrices : pourquoi ne parlez-vous jamais de celles-là?

— Ici, mon enfant, dans cette maison, dans cette ville, dans notre foi, l'on plie et l'on se soumet.

— Je ne suis pas des vôtres, moi. Si je me révolte? Votre foi, votre ville, vos traditions — je suis prête à les braver! Je marcherai contre elles, la tête haute!... Et vous, du moins, vous ne me combattrez pas!

— Ah! dit Mme Defos, si je croyais que la séparation pût guérir mon fils, je vous combattrais aussi. Mais je sais qu'il vous aime trop pour vous oublier!

Une courte phrase dans une lettre de Berthe à Esther apprit à M. Naudié le brusque départ de Henri. Cette nouvelle, qui lui parvint le matin même des obsèques de son père, n'atteignit qu'une âme distraite : depuis quatre jours, la figure de Henri, comme celle de Jane, s'effaçait presque dans le remords du devoir négligé. Il songeait à son père, mort sans adieu, plus qu'à sa femme et plus qu'à son rival, et à ceux-ci, sans l'âpre douleur de l'amour blessé, de la jalousie irritée. Sa passion tombée dans la catastrophe de la crise traversée, il ne gardait que la volonté de défendre en homme d'ordre et de paix la dignité de son foyer. Aussi, quand Esther lui lut la lettre de Berthe, se dit-il seulement, à peine ému, que ce départ arrangeait tout — trop tard. Et il se laissa reprendre par le flot de souvenirs, de regrets, de réflexions où l'entraînait le spectacle qui se déroulait autour de lui.

Car la mort d'Abraham Naudié, comme dix-huit mois plus tôt son jubilé, ramenait à Montauban les

longues redingotes et les têtes respectables du protestantisme universitaire et théologal. Des professeurs, des pasteurs, des philosophes — théories d'âmes sereines, de cœurs réguliers, de pensées réglées par la méditation — se retrouvèrent derrière le char funèbre, chargé de couronnes, qui emportait dans l'infini l'illustre et lourde dépouille du grand homme. La gravité recueillie de ce défilé pénétrait Siméon : en marchant devant eux, il se retrouvait un d'entre eux, simplement. Il écouta sans distraction leurs discours, autour de la tombe : longs discours honnêtes qui célébraient avec plus de zèle que d'éclat l'œuvre puissante du trépassé, et cette pensée éteinte qui leur avait toujours inspiré autant de crainte que d'admiration. Les paroles qui tombent sur les cercueils se ressemblent toujours, comme les draperies des pompes funèbres : celui qui s'enfonçait dans la terre dépassait leur commune mesure. N'importe ! Les paroles tombaient toujours, inégales au sujet, et le vent les emportait ; tandis que, loin de là, dans des coins inconnus du monde, dans des âmes d'adolescents penchés sur des livres, germait la forte graine qu'avait lancée la main du vieux semeur...

Après l'hommage officiel, après le départ des délégués, les questions de famille revinrent au premier plan. Il fallut discuter des intérêts, des arrangements de vie. Angélique faisait pitié — pauvre liane rejetée sur le sol par le bûcheron qui vient d'abattre l'arbre où elle s'appuyait. Tant d'années de douce servitude

l'avaient rompue au sacrifice. Qu'allait-elle devenir, seule désormais, sans objet à son dévouement, forcée de s'occuper d'elle-même — et ne sachant pas? Tel était son désarroi, qu'on eût pu lui appliquer ces paroles des *Dialogues du temps présent:* « Le sacrifice n'attend aucune récompense. La seule joie qu'il puisse donner, c'est de durer, c'est de recommencer toujours; car, dès qu'il cesse, il laisse après soi plus de vide que les plus chaudes affections. Et c'est peut-être parce qu'il est sans espérance que Christ — ce suprême connaisseur de l'âme qui savait où la toucher pour l'anoblir — en a fait la plus haute des vertus, le fondement de sa morale, la base et le résidu de nos croyances. » Hirondelle oubliée au départ, elle errait sans but de pièce en pièce, et, de temps en temps, répétait à ses frères:

— Si du moins je pouvais servir à l'un de vous!

Hélas ! elle ne pouvait pas. Leur vie à tous était arrangée. Qu'eût-elle fait dans l'existence inconnue, probablement irrégulière, de Guillaume? ou bien aux côtés de Paul, dont elle n'aurait pu que gêner par sa bonté le fanatisme intransigeant? auprès de Siméon, qui appartenait à sa jeune femme? C'est ainsi qu'au terme de ces années de dévouement, elle sentait la solitude s'appesantir sur elle. Déjà elle songeait qu'il faudrait quitter l'appartement trop grand, la chère vieille maison où rien ne resterait des Naudié dispersés, la ville même, où duraient ces souvenirs et son âme an-

cestrale. Ces soucis mêlaient à son deuil une inquiétude pratique, dont elle s'humiliait. Elle ne pouvait pourtant s'empêcher d'en être absorbée. Elle osa la confier à Siméon, un moment où elle se trouva seule avec lui, dans cette bibliothèque où elle avait feuilleté tant de livres pour son père.

— Comme je vais me trouver seule, à présent! dit-elle.

Ses yeux se posaient sur le fauteuil Voltaire où, quinze jours auparavant, Abraham Naudié fumait encore sa pipe en terre de Marseille, à long tuyau de roseau.

— Mais nous, ma sœur, répondit Siméon, crois-tu que nous oublierons ta bonté?

— Oh ! fit-elle, vous avez tous votre vie, vos affections, vos devoirs. Je le sais bien!

— D'abord, je compte t'emmener avec moi, pour que tu puisses te reposer, réfléchir à tes projets, avant de prendre une décision.

Craintive, elle murmura :

— Je vous gênerais. Ta femme est jeune, et je serai bien triste. Et puis, elle a ses habitudes...

Siméon gronda presque :

— Je voudrais bien voir que ma femme méconnût ses devoirs envers toi!

Loin de rassurer Angélique, la menace qui vibrait dans cette phrase l'effraya plutôt. Elle n'osa rien dire, elle se contenta de poser sur son frère ses yeux de compassion. A la question muette

qu'il lut dans ce regard, Siméon répondit plus doucement :

— Oui, ma bonne Angélique, tu peux venir avec moi sans scrupule — car il y a chez moi du bien à faire. Ma maison n'est point heureuse : tu y pourras exercer ta bonté... Et, quand j'aurai trop mal, j'irai pleurer auprès de toi!...

Angélique, cependant, ne partit point en compagnie de Siméon et d'Esther. Elle resta la dernière dans la vieille maison, que les hôtes affligés quittèrent l'un après l'autre : Paul d'abord, que rappelait son œuvre de propagande ; puis Guillaume, qui rentra à Rochefort en même temps que les autres à La Rochelle. Louise resta quelques jours encore, renouant le fil des affections enfantines, que son départ devait briser de nouveau, peut-être pour le reste de la vie. Puis le silence et la solitude s'épandirent comme de l'ombre dans l'appartement vide, où glissèrent les pas désœuvrés d'Angélique, oubliée parmi les vieux meubles et les vieux livres.

Le retour de M. Naudié fut suivi d'une détente apparente. Nulle explication ne surgit entre les deux époux qui s'étaient quittés dans l'orage. Il ne fut pas question de Henri. Avec son fonds de faiblesse, le pasteur acceptait déjà cette demi-réconciliation tacite, car, pour les pacifiques dont il était, les choses dont on ne parle plus, c'est presque comme si elles n'avaient jamais existé. Il se plaisait à supposer, dans l'âme de Jane, des mouvements pareils

à ceux de la sienne; sorti du cercle ardent où l'avait un instant poussé un entraînement qu'il ne comprenait plus, il ne demandait qu'à croire qu'elle en était sortie avec lui. Le silence, pensait-il, l'absence de Henri, le calme des habitudes, achèveraient bientôt de dissiper les mauvais nuages. Même, il rêvait un retour, dans le pardon, de l'affection tranquille dont son cœur était encore capable : dans le foyer sauvé du péril, une douce flamme paisible peut encore briller. Dans cet esprit, comme si l'ombre bienfaisante du grand homme si saintement épris des joies familiales l'eût protégé, M. Naudié passa quelques bonnes soirées. Une paix complète régnait dans la pièce où veillaient les siens, sous sa garde. Zélie couchée, Esther et Berthe travaillaient à quelque ouvrage de main, toutes deux silencieuses, l'une maussade et roulant sous son front plissé des idées qu'il valait mieux ignorer, l'autre sereine et douce. Abraham rêvait sur un de ces livres de voyage qu'il relisait sans cesse, et finissait par dire, en fermant le volume :

— C'est là que je voudrais aller.

Phrase qui lui valait cette réponse :

— On reste où l'on est né ; on obéit à son père.

Enfin, Jane elle-même, soit qu'elle lût, ou travaillât, ou rêvât en tendant ses petits pieds au feu de la cheminée, semblait très calme sous les bandeaux de ses cheveux noirs, avec son front d'enfant et son regard de vierge. M. Naudié revenait sans

cesse sur le détail des journées de Montauban : la maladie, les obsèques, les discours, et racontait, l'un après l'autre, tous les arrangements de famille.

— Nous avons abandonné à Angélique, disait-il par exemple, les chétives rentes que laisse notre père, et les droits d'auteur sur ses ouvrages.

Il regardait Jane, en ajoutant :

— Je pense que nous sommes d'accord?

Jane inclinait la tête, indifférente. Il expliquait :

— Paul seul a réclamé sa part. Non pas pour lui, mais pour son Œuvre. Il trouve que Dieu a plus besoin que ma pauvre sœur de ces quelques sous...

A ces mots, Esther posa son ouvrage.

— Pauvre tante Angélique! fit-elle.

Ce fut le moment que M. Naudié choisit pour annoncer l'arrivée prochaine de sa sœur :

— Tu as entendu qu'elle nous a promis de venir ici. J'espère bien qu'elle tiendra parole.

Jane devint attentive.

— Elle viendra vraiment? demanda-t-elle.

— Sans doute.

— Bientôt ?

— Dès qu'elle pourra.

— Ah!...

Évidemment, Jane approuvait; et M. Naudié se disait, en l'observant, en croyant la deviner : « Comme tout devient facile, quand la passion n'est plus en jeu ! Comme il suffit quelquefois

d'un signe de Dieu, d'un rappel au devoir, pour nous remettre dans le droit chemin !... »

Ce fut donc presque gaiement qu'il annonça un matin à sa femme l'arrivée certaine d'Angélique.

— Ce sera pour mardi de la semaine prochaine, dit-il en lui tendant la lettre qu'il venait de recevoir. Elle écrit : « mardi ». Mais, avec elle, on peut s'attendre à un retard : elle a si peu l'habitude de voyager !

— Enfin, dit Jane, si ce n'est pas mardi, ce sera mercredi ou jeudi. Elle pourra rester quelque temps ici, j'espère.

— J'y compte bien.

— Tant mieux, mon ami ! J'attendais la certitude de son arrivée pour vous communiquer une décision que j'ai prise, il y a quelque temps déjà. J'en ai retardé l'exécution, à cause de votre deuil. Puisque votre sœur arrive, je ne vois pas pourquoi j'attendrais davantage.

Elle parlait simplement, d'un ton posé, réfléchi, en personne qui sait bien ce qu'elle dit, ce qu'elle fait.

— Une décision?... demanda M. Naudié.

Les yeux dans ses yeux, Jane répondit :

— Oui, mon ami, celle de quitter cette maison.

Sous la rudesse du coup, M. Naudié, stupéfait, ne put d'abord que balbutier :

— Ai-je bien entendu?... Vous ai-je comprise?...

— Je le pense, car cela est très clair. Je veux partir. Je veux ma liberté... Nous ne nous sommes jamais entendus, mon ami. Nous ne nous entendrons jamais. Eh bien! séparons-nous sans colère. C'est moi qui vous ai recherché, je le reconnais. Je me suis trompée. Je ne vous ai point apporté de bonheur, ni à vous, ni aux vôtres. Vous ne m'en avez point donné. Pourquoi persévérer dans notre erreur?

A peine si sa voix s'élevait. Son apparente tranquillité donnait un sens étrange à ses paroles : elle maniait ces choses graves comme un enfant des symboles sacrés qui pour lui ne sont que des jouets.

— Mais, s'écria M. Naudié, vous oubliez donc que nous sommes mariés?

— Je ne l'oublie pas. Seulement, je sais que le mariage n'est pas indissoluble.

— Il l'est pour ceux qui le regardent comme un sacrement.

— Je ne suis pas de ceux-là.

— Mais moi!

— Vous non plus : votre Église admet le divorce.

— Elle le subit, c'est vrai, sans cesser d'en déplorer le scandale. Mais moi, qui suis un ministre de Dieu, puis-je consentir à en donner le désolant spectacle ?... Puis-je consentir... ainsi... à vous perdre... au moment où je croyais vous avoir retrouvée ?... Vous ne comprenez donc pas que je

tiens à vous garder près de moi ? Vous ne comprenez pas que, si vous avez blessé et piétiné mon amour, il en survit assez pour que je veuille encore, à tout prix, vous sauver de vous-même ?... Et puis... Et puis... nous sommes engagés pour la vie... Votre place est ici, marquée pour toujours... Ici, faites un signe, et vous aurez toutes les tendresses... Ici, vous avez des devoirs de quoi remplir, de quoi embellir une existence... Ah ! malheureuse, quand vous parlez tranquillement d'abandonner la maison où vous êtes entrée, vous n'entendez pas dans votre mémoire les admirables paroles de la liturgie qui nous a unis ! Vous oubliez la promesse solennelle que vous avez faite au pied de la chaire, de...

Jane, qui n'écoutait pas sans impatience, interrompit :

— C'est un sermon ?

— Non, s'écria M. Naudié, c'est une prière ! C'est la prière d'un désespéré, qui s'adresse à votre raison, à votre cœur, à votre conscience...

— Abrégez-la : je la trouve un peu longue.

M. Naudié avait jusqu'alors parlé en suppliant. Comme cinglé par cette cruelle parole, il redressa sa haute taille trop souvent courbée, sa belle tête au front puissant qui reprit un air de fierté.

— Ah ! prenez garde ! s'écria-t-il. Si vous ne m'écoutez pas quand je prie, je changerai de ton ! Seriez-vous indigne du langage que je vous ai tenu ? N'y aurait-il en vous aucune bonté, aucun esprit de

dévouement, aucun sens moral ? Alors je vous rappellerai que j'ai aussi mon mot à dire dans la question ! Une femme ne peut pas quitter sa maison au moindre caprice. Et, je vous le déclare, je ne vous rendrai pas votre liberté.

— Cependant, si je la réclame, comment me retiendrez-vous ?

— Par les moyens légaux.

— Vous m'enverrez chercher par les gendarmes?

— Je vous empêcherai de partir.

— Un séquestre !... Je crois que cela s'appelle ainsi... Mon cher, vous y réfléchirez. Mais écoutez ce que je veux encore vous dire. Je suis résolue à recouvrer ma liberté : je la recouvrerai par tous les moyens possibles, légaux ou non...

Elle se tut un instant, pour mieux préparer son effet, et accentua durement toutes ses paroles :

— D'ailleurs, je m'attendais à votre résistance. Elle est naturelle, non parce que vous m'aimez — je sais à quoi m'en tenir là-dessus — ni parce que vous êtes, comme vous dites, un ministre du Seigneur ; mais parce que vous êtes pauvre et que je suis riche...

— Jane ! cria M. Naudié.

— ... Moi partie, n'est-ce pas la misère, pour vous et pour vos enfants ? Ce n'est pas moi que vous voulez garder, c'est mon bien. Soyez tranquille, je...

Elle s'arrêta, car il marchait sur elle, le poing

levé. Un instant, il soutint son geste de menace, puis recula, et sa main s'abattit dans le vide.

— Ah ! misérable ! dit-il... Allez-vous-en... Et prenez tout, tout, tout... Je ne veux rien de vous, plus rien... Allez ! c'est moi qui vous chasse !...

Elle sortit lentement, sans baisser le regard, comme recule un adversaire assez fort encore pour observer les gestes de son vainqueur. Resté seul, il voulut balbutier des paroles de prière et finit par éclater en sanglots, sans appui, sans réconfort — abandonné.

IV

La retraite de Jane chez les Defos — la fuite de la « femme du pasteur » — quel thème admirable aux papotages d'une communauté peu nombreuse, des libres penseurs, de toute une petite ville où jamais rien n'arrive! Aussi jaillissaient-ils de toutes les rencontres sur les quais, dans les rues, sous les porches, devant les églises, au pied de la statue de Duperré, de la grosse horloge et de la tour Saint-Nicolas, dans les cafés, aux réunions de l'après-midi, partout où l'on peut s'interroger à demi-voix, avec des airs de mystère. Le dimanche suivant, au sortir du temple où un jeune suffragant mince et pâle venait de prêcher, à la place de M. Naudié, un sermon conforme aux meilleures recettes, que personne n'écouta, ce fut un bourdonnement de ruche en délire. Un doute vague planait encore sur la nouvelle : les bonnes âmes, qui ont peine à croire au mal, l'exprimaient timidement. Les sceptiques et

les méchants, sûrs de leur fait, rembarraient ces hésitants, les uns avec des mines contrites, les autres épanouis et triomphants :

— C'est vrai, c'est certain, c'est positif. Elle a quitté la maison. Elle n'y rentrera pas.

Me Merlin, congestionné, allait d'un groupe à l'autre, quêtant des détails :

— Il y a une cause sans doute?... quelqu'un ? Ce qu'on disait, c'était donc vrai ?...

On ne lui répondait pas, la puissance des Defos inspirant une certaine réserve.

D'autres risquaient :

— Est-ce un divorce?

— Un pasteur ne peut divorcer : ce sera la séparation, sans doute.

— Qui sait?

M. Dehodecq osa poser une question hardie, que lui permettait sa situation :

— Qu'en dit M. Defos ?

Nul ne savait. On l'avait vu à sa place habituelle, entre sa femme et son fils, l'air plus rogue encore que de coutume; et il avait traversé les groupes sans rien dire à personne, en rendant des saluts.

— Mme Defos a l'air rayonnant, hasarda quelqu'un.

M. Lanthelme suggéra :

— C'est peut-être pour une autre raison... parce qu'elle attendrait le retour de son fils, par exemple.

— Il reviendrait ?

— Il reviendra.

On ne sut jamais quelle voix sourde insinua :

— Cela pourrait bien finir par un autre mariage !

M. Defos, qu'on mettait en cause, n'avait point été le premier informé : chargée par sa femme et par Jane, la bombe éclata avant qu'il en soupçonnât la présence. Il se fâcha d'abord ; il raisonna sa nièce ; il lui décrivit avec horreur le désordre qu'elle allait causer. Elle ne l'écouta pas. Or, malgré ses « principes », il était de ceux qui finissent toujours par céder devant le fait accompli, pour l'exploiter au mieux de leurs intérêts. Il se désintéressa donc, après quelques luttes, de la « question générale » qui d'abord l'avait échauffé, et ne songea plus qu'aux « questions particulières » dont il entrevit tout de suite la complexité : l'honneur de la famille à sauver, les intérêts de la famille à défendre, l'unité de la famille à préserver, et, son honnêteté scrupuleuse en affaires se relâchant plus volontiers dès qu'il ne s'agissait plus d'argent, il laissa à sa femme toute liberté d'arranger l'histoire à sa guise, de diriger l'opinion, de rejeter les torts sur M. Naudié.

Mme Defos, cette « bonne personne », comme on l'appelait, jusqu'alors apathique et passive, déploya soudain une activité qu'on eût crue incompatible avec son énormité, une adresse dont nul ne l'aurait soupçonnée. On la vit partout à la fois, répétant sa version de l'événement, plaignant sa nièce, insistant

habilement sur de menus faits qui, comme tous les mensonges et les calomnies qui peuvent nuire, comprenaient une parcelle de vérité. Que peut faire une jeune femme aux prises avec l'abominable caractère d'une fille comme Berthe ? avec la mauvaise nature d'un garçon comme Abraham, chassé deux fois du lycée, où on ne l'avait repris que par égard pour son père ? Si, du moins, pour l'accomplissement de cette lourde tâche, elle eût trouvé un appui en son mari ! Mais chacun connaissait la faiblesse du pasteur, homme d'ailleurs égoïste et sans cœur, qui venait de laisser agoniser son père sans courir à son chevet. N'avait-il pas aussi donné la mesure de son inconscience, en abusant de l'erreur romanesque d'une jeune fille pour conquérir une fortune, sans songer ni à son âge, ni à sa profession, ni à ses devoirs ? Il fallait la voir, quand elle parlait ainsi, lever ses petits yeux vers le ciel qu'elle implorait en témoignage de sa sincérité ! Il fallait l'entendre soupirer avec componction :

— ... Pourtant, je l'avais avertie, la chère enfant ! Tout ce qui est arrivé, chère madame, je le lui ai prédit ! Elle me l'a rappelé plus d'une fois, quand elle a reconnu son erreur. Que vouliez-vous qu'elle fît? Fallait-il donc qu'elle souffrît toute sa vie? C'est moi-même qui lui ai conseillé de prendre un parti énergique — et l'on sait si je suis pour la paix et l'union des familles !

Couverte par une telle autorité, Jane apparaissait

comme une sainte, un peu martyre : si jeune, si belle, si riche, et frappée d'un de ces malheurs qui pèsent sur une existence entière !

— Heureusement, disait M. Lanthelme, qu'elle a le temps de recommencer.

Au premier moment, on n'avait songé qu'au côté romanesque ou scandaleux de l'affaire ; bientôt, avec la même compétence, on se mit à discuter la question d'intérêts. La fortune, où donc irait-elle? M. Naudié redeviendrait-il simplement le pauvre pasteur d'avant son mariage? trouverait-il un moyen honnête de garder un peu de cet or qui lui coûtait si cher?

— *Elle* est absolument maîtresse de la situation, proclamait Me Merlin, qui connaissait le contrat, l'ayant établi avec M. Defos.

Quelque bonne âme suggérait :

— *Elle* ne voudra pourtant pas qu'*il* retombe dans la misère?

— Les femmes n'ont aucune pitié pour l'homme qu'elles n'aiment plus, disait M. Lanthelme.

Un autre reprenait :

— Cependant, si l'on plaide, *elle* sera condamnée à *lui* faire une pension.

— Pourquoi? *Il* n'a pas d'enfant d'*elle*.

— Par respect humain, par dignité.

— D'ailleurs, comment pourrait-*il* recommencer à vivre comme autrefois? Quand on a perdu l'habitude de la pauvreté, il est trop dur de la reprendre.

Pendant que les indifférents s'agitaient et bourdonnaient ainsi, M. Naudié s'enfermait chez lui pour souffrir. Sa colère, excitée par l'injure de Jane, était bientôt tombée : il ne pensait plus qu'à sa peine — et à l'invisible étau qui se serrait sur lui. La joie à peine contenue de ses plus jeunes enfants, délivrés de l'ennemie, le poursuivait comme un refrain moqueur, et les consolations d'Angélique et d'Esther avaient peu de prise sur son désarroi. Qu'eussent-elles pu dire ? Avec sa précoce expérience, Esther se montrait simplement affectueuse, autant du moins que le lui permettaient ses habitudes d'extrême réserve. Plus ignorante, plus naïve, plus candide, Angélique parlait davantage, croyant trouver les paroles qu'il faut, et se trompait souvent.

— *Elle* était indigne ! disait-elle par exemple, en se violentant pour prononcer un si dur jugement.

M. Naudié répondait :

— *Elle* était ma femme !

Et il pensait :

« Et je l'ai tant aimée, et peut-être que je l'aime encore ! »

— Tu as pour toi le bon droit tout entier, reprenait la sœur, la justice, ta conscience.

Il répliquait tristement :

— J'aurai contre moi l'opinion.

Angélique n'en voulait rien croire ; mais M. Naudié savait à quoi s'en tenir, et c'était un aiguillon

de plus dans sa plaie, cet effroi d'être méconnu, calomnié, « traîné dans la boue » par ceux-là mêmes qui avaient le droit de contrôler sa vie, et qui, sans comprendre, sans savoir, jugeaient, raillaient, condamnaient.

— Nous ne pouvons pas rester ici, disait-il. Que faire? Il faudra partir, chercher un autre poste. Et partout, *cela* me suivra! Il me semble que je les entends, ces nouveaux paroissiens qu'on me confiera, dans l'Est ou dans le Nord : « Le pasteur Naudié, le fils d'Abraham Naudié. On nous l'envoie parce qu'il n'a pas pu rester à La Rochelle..., à cause de sa vie de famille... » Oh! mon Dieu!

Ce fut dans ces dispositions que le malheureux prit rendez-vous avec M. Defos, pour s'entendre, selon l'ingénieux euphémisme du conseiller général, « sur les questions pendantes ». En vaincu, conservant pourtant encore un vague espoir de réconciliation, M. Naudié se rendit, à l'heure fixée, aux bureaux de M. Defos, devant lequel il apparut plus ému qu'un accusé devant un juge.

M. Defos le jaugea d'un coup d'œil; et il débuta, très solennel, carré dans son fauteuil mobile :

— Ce sont des circonstances bien douloureuses, monsieur le pasteur, qui nous remettent en présence.

M. Naudié, la tête basse, acquiesça :

— Bien douloureuses, en effet, monsieur.

M. Defos le fit attendre un instant, toussa et dit :

— Il s'agit pour moi — c'est le rôle que les circonstances m'imposent — de chercher la meilleure solution possible à votre difficile situation. Il y a un point sur lequel je suis sûr que nous serons d'accord, vous et moi : le dernier intérêt commun qui nous reste, c'est d'éviter autant que possible le scandale. N'est-ce pas ?

Le pasteur ne répondit pas tout de suite : peut-être espérait-il d'autres ouvertures, car le scandale, hélas ! était bien là. Il réfléchit un moment, réunit ses forces, et osa dire ce qu'il avait secrètement espéré que dirait M. Defos :

— Oui, sans doute, monsieur... Mais notre véritable intérêt à tous, qui est aussi celui du bien, celui de l'exemple — ne serait-ce pas... une réconciliation?... Pourquoi ma femme m'a-t-elle quitté, monsieur, je me le demande encore. Elle m'a parlé, c'est vrai, d'une mésentente générale, d'une incompatibilité de goûts et d'idées. Je reconnais que cela est fondé, et vous savez vous-même ce qui subsiste de la piété qui l'avait amenée à moi... Ces motifs suffisent-ils pour justifier la grave, la terrible résolution qu'elle a prise?... Est-ce qu'on ne pourrait pas en pallier l'importance avec un peu de bonne volonté réciproque, avec un peu de patience ? A l'heure actuelle, je ne puis croire encore qu'elle soit partie irrévocablement ! Cependant elle m'a quitté en m'adressant la plus cruelle des injures... Je suis prêt à lui pardonner, monsieur... Voulez-

vous le lui dire? Voulez-vous essayer de la ramener? Qu'elle rentre demain chez moi... chez elle... et jamais il ne sera question du passé!

Cette solution chrétienne, que M. Naudié trouvait dans son cœur et dans sa foi, c'était aussi celle que M. Defos eût souhaitée, par goût de l'ordre. Mais Jane la repoussait avec une invincible obstination, soutenue par sa tante, dont les griffes, depuis l'éclat, élargissaient la déchirure et qui, pas plus que la jeune femme, n'entendait céder.

— Sans doute, monsieur, dit-il, ce serait la solution la meilleure, la plus raisonnable, celle que conseilleraient les gens de sens rassis. Ce serait la plus conforme à votre état, à votre caractère. Le pardon réciproque, cela est si simple et si beau! Par malheur, ma nièce n'en veut pas entendre parler. Elle dit qu'elle a beaucoup souffert...

— Elle! interrompit M. Naudié. De quoi? grand Dieu!

— Je ne suis pas juge entre vous, monsieur le pasteur! Dans ces affaires, il y a toujours des torts des deux côtés. Permettez-moi donc de ne pas entrer dans l'examen de vos griefs respectifs. Ma tâche, je vous le répète, est de chercher une solution, en tenant compte des circonstances, mais aussi — il le faut bien — de la volonté de ma nièce. Or cette volonté est très ferme. Ma nièce est tout à fait résolue à demander son divorce. J'ai résisté, aussi longtemps que j'ai conservé l'espoir d'une réconciliation.

Il m'a fallu renoncer à cette espérance. Il reste donc le choix entre le divorce et la séparation. Remède pour remède, mieux vaut le plus radical. Et d'abord, remarquez qu'avec le divorce, les questions d'intérêt seraient d'un règlement plus facile...

M. Naudié se redressa.

— Les questions d'intérêt! je n'en vois aucune, car je ne garderai rien d'elle.

— Cependant, monsieur, vos enfants...

— Leur dignité, monsieur, passe avant leur bien-être.

— Mais...

— Plus rien là-dessus, je vous prie. Et, la question d'intérêts écartée, pourquoi donc divorcer?

L'ancienne jalousie se réveillait: il pressentait une complicité louche, un complot qui livrait à l'autre, sous l'approbation complaisante de la loi, celle qu'il avait tant aimée — quelque chose comme un adultère légal, couvert par l'opinion; cette fois, il se révoltait:

— Le divorce, monsieur, c'est mon déshonneur: car il faudrait encore qu'il fût prononcé contre moi... Et c'est aussi *sa* liberté complète... Eh bien, non!... J'ai été faible, j'ai fléchi, j'ai gravi en courbant les reins un calvaire que vous ne soupçonnez pas. Maintenant, c'en est trop. Je me relève, je me défendrai!

Il élevait la voix, il cessait de mesurer son accent, l'émotion bouleversait son visage.

— Voyons, monsieur le pasteur, répliqua M. Defos en soulignant le titre de la façon la plus désobligeante, restons calmes, je vous en prie, et réfléchissons : nous sommes ici pour cela, non pour récriminer. Je suis d'accord avec vous : c'est une réconciliation qu'il faudrait. Parole d'honneur, j'ai fait mon possible pour la préparer. Mais ma nièce ne veut pas : car elle a une volonté, monsieur, vous le savez mieux que personne. J'ai dû céder ; et c'est en son nom que je vous parle. Elle demandera son divorce, quoi que je puisse encore lui dire : voilà le fait avec lequel il faut compter.

— Je le refuserai.

— C'est donc un procès.

— C'en serait un si je cédais.

— Oh ! bien différent, monsieur, bien différent ! Autre chose est une instance en divorce quand les parties... sont d'accord, autre chose quand elles se combattent... Un procès, savez-vous ce que c'est, monsieur le pasteur ? Votre intimité ouverte à tous les yeux, votre honneur déchiré par les avocats...

— Ma vie est pure, je ne crains rien.

— Pas même la calomnie ? Elle vous attaque déjà, elle vous sape ; elle a même si bien réussi, aidée par la seule force des événements, que, vous le savez bien, vous ne pourrez pas rester à La Rochelle. Que sera-ce, quand les propos qu'elle chuchote auront été criés à pleine voix, en plein tribunal ? Et vous avez des enfants, des filles, et vous êtes un ministre de Dieu !

— C'est abominable! Je n'ai rien, rien à me reprocher!

— Un simple homme, à votre place, n'aurait rien à se reprocher, c'est vrai. Mais vous, monsieur le pasteur? Ne vous êtes-vous pas trompé dans votre choix — et cette erreur... à laquelle je confesse humblement que j'ai participé... cette erreur, n'est-ce pas de votre part une faute? Regardez au fond de vous-même et répondez-moi. Votre vie n'est pas à vous, elle appartient au troupeau dont vous êtes le berger. Il a le droit de vous en demander compte, car vous lui devez l'exemple de vos actions comme celui de vos paroles. Et vous pouvez être sûr qu'il sera plus exigeant pour vous que pour un autre! Vous vous mêlez à la vie commune, vous êtes époux, vous êtes père : vous n'en restez pas moins un ministre de Dieu. Comment voulez-vous donc vous servir des lois comme le commun des hommes? Rappelez-vous : vous ne vouliez pas recourir à la Justice pour recouvrer vos loyers : comment voulez-vous lui demander de vous ramener votre femme? de protéger le foyer que vous n'avez pas su défendre? d'intervenir, avec son appareil d'huissiers, d'avocats, de gendarmes — là où, seule, la force morale, qui vous manque, devrait vous servir, pourrait vous sauver? Direz-vous après cela que vous n'avez rien à vous reprocher? Tenez! je pense au sermon que vous avez prêché, un certain dimanche que je n'ai point oublié, sur le service des deux maîtres. Eh bien, je

me permets de vous le demander, lequel des deux servez-vous, depuis dix-huit mois? Et savez-vous si les sacrifices que vous avez faits à Mammon ne sont pas la faute..., s'il s'agissait d'un autre, je la dirais légère..., que vous expiez si durement aujourd'hui?...

Hélas! ces sévères paroles, dans la bouche d'un homme qui connaissait si bien les compromissions que permet la vie, M. Naudié en sentait la cruelle justesse. Mais en même temps, une autre voix parlait en lui : la voix commune dont les ordres gouvernent les pauvres hommes ardents et faibles, soumis au cortège des passions que l'amour traîne à sa suite, et cette voix protestait, de toute la violence des jalousies longtemps supportées, des rancunes amassées, de la haine excitée et farouche. Simple homme ou ministre du Seigneur, serviteur de Dieu ou de Mammon, qui donc livrerait de son plein gré au rival vainqueur la femme possédée et chérie dont on connaît les baisers, pour qui l'on a pleuré? Ce fut cette voix qu'il écouta quand, debout et penché sur M. Defos, trahissant par son accent plus encore que par ses paroles le poison de sa blessure, il s'écria :

— Vous-même, monsieur, vous qui me parlez ainsi, êtes-vous sûr de juger selon la justice? N'y a-t-il en vous aucun calcul, aucune arrière-pensée? Ne servez-vous pas une mauvaise cause, une cause coupable?... Car enfin, pourquoi *elle* veut divorcer — pour qui, plutôt — l'ignorez-vous?...

Sans doute, au moment de la fugue de Jane, M. Defos avait songé au départ et aux aveux de Henri. Mais la glaciale droiture de son caractère l'avait empêché de s'attarder à ce rapprochement, pour accepter avec sincérité les explications de sa nièce prête à jurer que Henri n'était pour rien dans sa décision. Le soupçon l'atteignit à la place sensible, dans sa respectabilité. Il se leva lourdement de son fauteuil, et, debout à son tour, rouge jusqu'au front, répondit :

— Mon fils, monsieur? Mon fils n'est pas en cause. Mon fils est incapable d'ourdir un tel complot, je vous en réponds sur l'honneur. Il est parti pour éviter une faiblesse : il ne reviendra pas pour commettre une infamie. En eût-il l'intention, qu'il me trouverait devant lui, je vous en donne ma parole! Personne ne dira jamais que j'ai appuyé ma nièce par calculs paternels : je saurai montrer qu'il ne peut se commettre aucun désordre dans ma maison. Ainsi, si c'est votre soupçon qui vous arrête — réfléchissez! Réfléchissez le temps qu'il faudra : vous reconnaîtrez avec moi qu'à une situation comme la vôtre — étant donné qu'on ne peut espérer un accommodement — il faut un dénouement net et définitif...

Sa sûreté, sa solidité, l'évidente bonne foi de son épaisse honnêteté en imposaient à M. Naudié, qui ne trouvait plus rien à dire.

— Je réfléchirai, dit-il... Je réfléchirai...

Dans son cœur meurtri, il ajoutait :

« A quoi bon réfléchir? Je subirai ma destinée... »

V

Cependant, les paroles couraient toujours — essaim empoisonné qui bourdonne sur le malheur : questions, réponses, insinuations, hypothèses. Ils plaident : quels sont leurs avoués? quels prétextes ont-ils? Les « injures », sans doute : c'est le plus vague et le plus commode. Restera-t-*il* ici? Épousera-t-*elle* son cousin? Et la fortune? Et la sœur, arrivée à point de Montauban? Et les enfants? Cela recommençait toujours, courait, grondait, remplissait la ville. Parfois, des jugements sommaires décapitaient M. Naudié, ou des calomnies affirmaient sa bassesse.

— *Il* accepte le divorce moyennant une rente de dix mille francs!

— Moi, on m'a parlé d'un capital : cent mille francs, m'a-t-on dit.

— *Elle* consent?

— Il faut bien!

— L'argent arrange tout.

Ainsi se prolongeait le scandale, ainsi se perpétraient autour du ménage disjoint toutes les infamies que commet la langue, tous ces délits de parole qui s'accomplissent couramment sans remords ni dangers — crimes où s'accordent la malveillance, la sottise et la bassesse, et que commettent chaque jour, à chaque heure, d'honnêtes gens qui ne voleraient pas un liard et ne tueraient pas une mouche. Berthe et Esther n'osaient plus sortir, par crainte des regards qui les suivaient, des propos qu'elles sentaient surgir derrière elles. Si, aux premiers jours, elles avaient éprouvé comme une délivrance à voir fuir l'ennemie, elles jugeaient mieux maintenant, et plus juste. Plus encore que sa présence, le départ de Jane les opprimait; quelque chose de honteux rejaillissait sur elles, dont elles subissaient l'opprobre sans pouvoir le comprendre. Le morne chagrin de leur père les gagnait aussi, comme un deuil contagieux. En sorte que la maison eût été toute désolée, sans la bienfaisante présence d'Angélique. Rompue à bercer la vieillesse du grand enfant génial qu'elle avait soigné si longtemps, elle apprenait maintenant d'autres lignes de son rôle maternel et sacrifié; la douceur qui sortait de son âme de paix chassait devant elle les restes de violence; en peu de jours elle eut apprivoisé Berthe, conquis Abraham, et, adorée de Zélie, elle sut encore se faire ouvrir le cœur silencieux d'Esther. Sa pureté,

comme une digue, arrêtait le flot des calomnies qui trop souvent passait le seuil derrière quelque visiteur maladroit ou malicieux : elle seule osait affirmer qu'on se tairait un jour, qu'on rendrait justice aux innocents.

— Ils se tairont pourtant, disait-elle à son frère, qui lui confiait son mal et ses projets — et l'on reconnaîtra qu'on t'avait mal jugé.

Angélique ne se trompait pas : un revirement se fit dans l'opinion, plus tard — trop tard peut-être — quand on connut la résolution prise par M. Naudié, après de longs combats : il se faisait missionnaire et partait pour l'Afrique.

Que de nouveaux étonnements, que de commentaires inattendus devait soulever encore un tel dénouement ! Chacun voulut l'expliquer à sa manière, et les versions variées se croisèrent avec les jugements contradictoires. Pour comprendre une décision si peu conforme à l'habituel enlisement où s'amortissent les drames de la vie — il aurait fallu lire jusqu'au fond dans le cœur labouré du pasteur, suivre la lutte suprême qui s'y livra entre ses chères affections de père, le sentiment de sa déchéance, les regrets dont il rougissait, son ardent désir de racheter par un acte héroïque ses faiblesses d'âme et de chair — peut-être, au fond, l'espoir de la délivrance, la soif du martyre, l'attente passionnée des flèches africaines, aux poisons moins cruels que ceux qui minent l'âme sans tuer le

corps. Il aurait fallu connaître l'effroi des enfants, aux premiers mots de leur père qui voulait les laisser orphelins, puis entendre la voix d'Angélique les caresser et leur dire :

— Je suis là, je vous garderai. Laissez votre père obéir à sa conscience : elle ne trompe jamais. Et qui pourrait le consoler, sinon le sacrifice?

Il aurait fallu même — car un germe de consolation pointe toujours dans les pires souffrances — entendre le cri spontané d'Abraham, averti le dernier :

— Je partirai avec toi!

Cri de joie et de délivrance qui jaillit de son âme aventureuse, emprisonnée dans une vie où elle étouffait, cri d'espoir devant l'inconnu des pays nouveaux ouverts à sa jeune audace aussi bien qu'au désespoir paternel.

Tout en ignorant ces choses, les étrangers, les indifférents, les malveillants même, tous ceux dont le chœur incohérent rythmait les actes de la tragédie morale, subirent l'ascendant de la décision prise. Nous ne comprenons pas toujours les hommes qui se préparent à de grandes actions : leurs mobiles nous restent cachés, nous savons mal comment en eux l'idée naît, croît et se réalise. Mais si les héros nous échappent, du moins nous laissons-nous gagner par le frisson de l'héroïsme. Quand un de nos frères, quel qu'il soit, quelques jugements téméraires que nous ayons portés sur lui, rejette ce qui

fait à nos yeux le prix et la joie de la vie pour courir aux dangers, aux privations, à la solitude, à la mort, l'admiration nous exalte un instant sur ses pas. Devant celui qui se sacrifie pour son pays, ou pour sa race, ou pour sa foi, nos fronts d'eux-mêmes s'inclinent : une voix nous dit qu'il a pris la route de la vérité. Nous ne partageons ni ses croyances ni ses illusions; nous n'aurions ni sa vertu ni son courage; peut-être aussi n'aurions-nous commis aucune des erreurs qu'il veut racheter. Mais qu'importe d'où lui est venue la lumière, puisqu'elle éclaire son chemin? Et, pendant que nous continuons notre existence de troupeau qui paît une herbe maigre en évitant les ronces — il s'élance, lui, vers d'autres horizons, et son vol nous a dépassés...

C'est dans ce sentiment, obscur au fond d'eux-mêmes, que les fidèles de la communauté rocheloise se pressèrent, pour le sermon d'adieu de M. Naudié, dans le temple où entrèrent avec eux, ce dimanche-là, des catholiques, des athées, des libres penseurs, des francs-maçons. Pour la dernière fois, le pasteur monta les marches de la chaire, où sa belle tête grave ne reparaîtrait plus désormais; et, dans les yeux braqués sur lui, il y avait autre chose que la curiosité tracassière qui le poursuivait depuis quelque temps. Avec calme, cependant, très maître de son émotion, il présida à ces accessoires qui précèdent le sermon. L'attention s'éloignait de la li-

turgie, des prières, des psaumes : elle errait de la pâle figure, immobile sous le dais vert, aux cinq autres figures que les regards cherchaient à leurs places habituelles, qu'on se montrait en chuchotant :

— La *sœur* a l'air bien courageuse... L'aînée a pleuré... Voyez donc la petite : elle met son mouchoir sur les yeux... Et le fils! Est-ce bien vrai, qu'il part avec son père?

De telles réflexions s'échangèrent de place en place, de banc en banc, pendant tous les préliminaires, à voix très basse, avec des précautions naïves pour ménager l'apparence du recueillement collectif. Puis l'attention, éparse ainsi, se fixa soudain quand M. Naudié indiqua son texte : une « portion » du verset huitième du premier chapitre des Actes des Apôtres :

« *Vous me servirez de témoins, tant à Jérusalem que dans toute la Judée, et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* »

Les légers ridicules du débit trop pompeux d'habitude, les travers de la rhétorique un peu fade disparurent après un exorde, qui seul rappelait les recettes ordinaires, sur l'élargissement du monde et de la tâche dévolue aux messagers de la Parole. Aussitôt après, M. Naudié quitta son texte, pour développer librement, en homme parlant à des hommes, les vérités générales qu'il venait d'éprouver. Ce ne fut point une confession, moins encore

une apologie : ce fut une simple et directe leçon de vie, telle qu'on peut la donner en sortant, brisé et renouvelé, d'une douloureuse expérience. Il dit la vaine attente de bonheur qui parfois égare dans les sentiers du monde les âmes les plus tendues vers Dieu, celles-là surtout dont le devoir serait de s'absorber sans réserve en Lui, l'erreur qu'elles commettent en cherchant un partage impossible, les cuisantes blessures que ménage cette erreur. Pénétrant ainsi jusqu'au fond des consciences étrangères, il y poursuivit l'hypocrite et constant compromis qui permet à la plupart des hommes de vivre entre le ciel et la terre — combien plus près de la terre! — jusqu'à l'heure où quelque éclair tragique, pareil à celui qui frappa Saul, les blesse et les illumine à la fois. Dans cet éclair d'où jaillit le salut avec la douleur, il se plut à montrer un signe de l'éternelle bonté; car telle est la foi, qu'elle finit toujours par bénir l'invisible Main qui nous frappe, par transformer en baume salutaire le venin caché dans les pires blessures.

« ... Et c'est ainsi, dit-il, en revenant à la fois à son texte et à son cas, qu'il ne faut point se donner à demi au Maître que l'on veut servir. Pendant longtemps, sa voix m'a parlé sans que je veuille l'entendre, et, pour que mes oreilles s'ouvrent, il a fallu que sa main s'appesantisse sur moi. Et ce n'est qu'après avoir traversé une vallée toute froide de l'Ombre de la Mort, que j'ai pu lui répondre enfin :

« Maître, voici, ton serviteur est prêt ! » Mais quelle délivrance, mes frères, que de pouvoir prononcer du fond de son cœur une telle parole ! Quel soulagement que d'être délivré de soi-même et de savoir qu'on lui appartient tout entier, qu'on n'a plus qu'en lui seul toutes ses espérances, et qu'après avoir crié avec le Psalmiste : « *Éternel, aie pitié de moi, car je suis sans aucune force ; guéris-moi, Éternel, car mes os sont épouvantés !* » l'on peut encore répéter ces autres paroles : « *Je me suis couché, et je me suis endormi, et je me suis réveillé : car l'Éternel me soutient.* » Ayant parcouru tout le chemin qui va de ce cri de désespoir à ce cri d'espérance, je remets maintenant entre les mains du Père, avec une entière confiance, le reste de ma vie et ceux qui me sont mille fois plus chers que la vie. Et je vais porter son nom à ceux qui l'ignorent, je vais leur apprendre qu'Il est la source de toute consolation, qu'il est la seule vérité. Joignez-vous à moi, mes frères, pour implorer la bénédiction sur l'œuvre immense et sur l'humble ouvrier. »

Pas un instant, sa voix n'avait tremblé. Elle resta ferme, en terminant par une ardente prière. Quand il se rassit, après avoir indiqué le dernier cantique, l'assemblée, immobile jusque-là, tressaillit d'émotion. L'orgue préluda gravement, et l'on se montrait la petite Zélie qui sanglotait en tendant les bras vers son père, tandis qu'Esther et Angélique se

penchaient sur elle et tâchaient de la consoler. Puis le chœur entonna :

Grand Dieu, nous te bénissons !...

M. Naudié avait ouvert son psautier et tâchait de chanter avec les autres ; mais le livre tomba de sa main. Son regard avait rencontré le petit groupe désolé des êtres tant aimés qu'il ne reverrait plus : il s'inclinait sur son pupitre, il se penchait vers eux, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

2048. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

CHOIX DE ROMANS

CONTES — NOUVELLES

Collection dite BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME (FRANCO)

Ces ouvrages sont envoyés *franco* contre mandat ou timbres-poste adressés à l'ordre de M. Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris.

		vol.
ALEXIS (PAUL)............	La Fin de Lucie Pellegrin.....	1
—	Le Besoin d'aimer...........	1
—	L'Éducation amoureuse.......	1
—	Madame Meuriot............	1
—	Trente Romans..............	1
—	La Comtesse................	1
ARÈNE (PAUL)............	La Gueuse parfumée..........	1
—	Au Bon Soleil...............	1
—	Paris ingénu.................	1
—	Les Ogresses................	1
BANVILLE (TH. DE)........	Esquisses parisiennes.........	1
—	Contes pour les Femmes.......	1
—	Contes féeriques.............	1
—	Contes héroïques.............	1
—	La Lanterne magique.........	1
—	Paris vécu..................	1
—	L'Ame de Paris..............	1
—	Lettres chimériques..........	1
—	Contes bourgeois.............	1
—	Dames et Demoiselles.........	1
—	Les Belles Poupées...........	1
—	Marcelle Rabe...............	1
BARRÈS MAURICE..........	*Le Culte du moi :* Trois Romans idéologiques.	
—	Sous l'Œil des Barbares.......	1
—	Un Homme libre.............	1
—	Le Jardin de Bérénice........	1
—	L'Ennemi des lois............	1
—	Du Sang, de la Volupté et de la Mort......................	1
—	Les Déracinés................	1
BERTON (CLAUDE).........	Au Coin d'un bois............	1
BRULAT (PAUL)...........	L'Ame errante...............	1

		vol.
LOT (HECTOR)	Mère	1
—	Une Belle-Mère	1
—	Madame Prétavoine	2
—	Anie	1
—	Miss Clifton	1
—	Suzanne	1
—	Clotilde Martory	1
—	Marichette	2
—	Un Curé de province	1
—	Un Miracle	1
—	Séduction	1
TTHEY	L'Étang des Sœurs grises	1
—	Zoé Chien-Chien	1
—	Le Mariage du Suicidé	1
—	La Bonne d'Enfants	1
—	Le Drame de la Croix-Rouge	1
—	La Femme de Judas	1
—	La Brésilienne	1
—	La Revanche de Clodion	1
—	Les Amants de Paris	1
—	L'Enragé	1
—	Le Point noir	1
—	Un Gendre	1
—	Marcelle Mauduit	1
—	La Belle Fille	1
—	Le Billet de mille	1
—	189. II. 981	1
—	Le comte Amaury	1
—	Fatima	1
—	La Croix-Pater	1
—	Le Serment d'une mère	1
NDÈS (CATULLE)	Zo'har	1
—	Lesbia	1
—	La première Maîtresse	1
—	Grande-Maguet	1
—	Le Confessionnal	1
—	La Femme-Enfant	1
—	La Messe Rose	1
—	La Maison de la Vieille	1
—	Rue des Filles-Dieu, 56	1
—	Gog	2
—	Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge	1
—	Le Chercheur de Tares	1
TÉNIER (OSCAR)	Madame La Boule	1
—	La Lutte pour l'Amour	1
—	Zézette	1
—	Le Policier	1

		vol.
MÉTÉNIER (OSCAR).........	Les Cabots..................	1
—	Le Beau Monde..............	1
—	Demi-Castors................	1
—	Le 40e d'artillerie............	1
—	L'Amour vaincu..............	1
MONTESQUIOU (Cte ROBERT DE)	Roseaux pensants............	1
MUSSET (A. DE)	Confession d'un Enfant du Siècle.	1
—	Nouvelles....................	1
—	Contes......................	1
—	Extraits pour la Jeunesse......	1
MUSSET (P. DE)	Lui et Elle..................	1
—	Nouvel Aladin...............	1
—	Lauzun.....................	1
—	Histoire de Trois Maniaques...	1
NODIER..................	Souvenirs de Jeunesse.........	1
—	Contes de la Veillée..........	1
—	Contes fantastiques...........	1
—	Nouvelles...................	1
—	Romans.....................	1
NOEL (ÉDOUARD)..........	Rosie.......................	1
OUDINOT (CAMILLE)........	Noël Savare.................	1
PAZ (MAXIME)............	Un Amour d'aujourd'hui.......	1
PEYREBRUNE (G. DE).......	Une Séparation..............	1
—	Mademoiselle de Trémor......	1
REIBRACH (JEAN).........	Un Coin de Bataille..........	1
—	La Gamelle..................	1
—	La Vie brutale..............	1
—	Aller et Retour..............	1
REVEL (JEAN).............	Chez nos Ancêtres...........	1
—	Testament d'un Moderne......	1
—	La fin d'une Ame............	1
—	Dialogues des Vivants........	1
—	Ascension..................	1
—	Multiple Vie................	1
RICHEPIN (JEAN)..........	La Glu......................	1
—	Madame André..............	1
—	Les Morts bizarres..........	1
—	Miarka la Fille à l'Ourse......	1
—	Le Pavé....................	1
—	Braves Gens................	1
—	Césarine...................	1
—	Le Cadet...................	1
—	Truandailles................	1
—	Cauchemars................	1
—	La Miseloque...............	1
—	L'Aimé.....................	1
—	Flamboche.................	1

		vol.
RICHEPIN (JEAN)	Grandes Amoureuses	1
ROCHEFORT (HENRI)	L'Evadé	1
—	Le Palefrenier	1
RODENBACH (GEORGES)	Le Carillonneur	1
SAINTE-BEUVE	Volupté	1
SAINT-GERMAIN (J.-T. DE)	Contes et Légendes	2
SANDEAU (J.)	Madeleine	1
—	Mademoiselle de la Seiglière	1
—	Marianna	1
—	Le docteur Herbeau	1
—	Fernand.—Vaillance.—Richard. Valcreuse	1
—	Mme de Sommerville. — La Chasse au roman	1
SÉBILLOT (PAUL)	Contes populaires de la Haute-Bretagne	1
—	Contes des Paysans et des Pêcheurs	1
—	Légendes de la Mer (2 séries)	2
—	Contes des Marins	1
SCHOLL (AURÉLIEN)	Les Ingénues de Paris	1
—	Tableaux vivants	1
SILVESTRE (ARMAND)	Un premier Amant	1
SILVESTRE (THÉOPHILE)	Plaisirs rustiques	1
THEURIET (A.)	Mademoiselle Guignon	1
—	Le Mariage de Gérard. — Une Ondine	1
—	La Fortune d'Angèle	1
—	Raymonde	1
—	Le Filleul d'un Marquis	1
—	Le Fils Maugars	1
—	Tante Aurélie	1
—	Toute seule	1
—	Madame Heurteloup	1
—	Le Journal de Tristan	1
—	Hélène	1
—	Sous Bois	1
—	L'Affaire Froideville	1
—	Gertrude et Véronique	1
—	L'Amoureux de la Préfète	1
—	Reine des Bois	1
—	Le Mari de Jacqueline	1
—	Jeunes et Vieilles Barbes	1
—	Flavie	1
—	Contes de la Primevère	1
—	Lys sauvage	1
VALLÈS (JULES)	Les Réfractaires	1

		vol.
VALLÈS (JULES)...........	Jacques Vingtras. — L'Enfant...	1
—	— Le Bachelier.	1
—	— L'Insurgé...	1
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM ..	L'Eve Future.................	1
ZOLA (É.).................	*Les Rougon-Macquart :*	
—	La Fortune des Rougon.......	1
—	La Curée....................	1
—	Le Ventre de Paris..........	1
—	La Conquête de Plassans.......	1
—	La Faute de l'abbé Mouret.....	1
—	Son Excellence Eugène Rougon.	1
—	L'Assommoir..................	1
—	Une Page d'Amour............	1
—	Nana........................	1
—	Pot-Bouille.................	1
—	Au Bonheur des Dames........	1
—	La Joie de vivre.............	1
—	Germinal....................	1
—	L'Œuvre.....................	1
—	La Terre....................	1
—	Le Rêve.....................	1
—	La Bête humaine	1
—	L'Argent....................	1
—	La Débâcle..................	1
—	Le Docteur Pascal............	1
ZOLA (É.)................	*Les Trois Villes :*	
—	Lourdes.....................	1
—	Rome........................	1
—	Paris.......................	1

ZOLA (É.)................	Le Capitaine Burle............	1
—	Naïs Micoulin	1
—	Les Mystères de Marseille......	1
—	Le Vœu d'une Morte..........	1
—	Thérèse Raquin..............	1
—	Madeleine Férat..............	1
—	La Confession de Claude.......	1
—	Contes à Ninon..............	1
—	Nouveaux Contes à Ninon......	1
—	En collaboration avec	

G. DE MAUPASSANT, J.-K. HUYSMANS, LÉON HENNIQUE, H. CÉARD, PAUL ALEXIS : Les soirées de Médan........ 1

9048 — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

ÉDOUARD ROD

LE MÉNAGE

DU

PASTEUR NAUDIÉ

QUATRIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1898

9018. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

